

OFF
A32A1
C5/20

civilisation
du québec

CHRONIQUES DE CHASSE D'UN MONTAGNAIS DE MINGAN

MATHIEU MESTOKOSHO

SERGE BOUCHARD





Bibliothèque Nationale du Québec

CHRONIQUES DE CHASSE D'UN MONTAGNAIS DE MINGAN

MATHIEU MESTOKOSHO

Traduites par
GEORGES MESTOKOSHO

Écrites et éditées par
SERGE BOUCHARD

SÉRIE CULTURES AMÉRINDIENNES

Ministère des Affaires culturelles
1977

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

Éléments de catalogage avant publication

Mestokosho, Mathieu

Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan, Mathieu Mestokosho / traduites par Georges Mestokosho, écrites et éditées par Serge Bouchard. — [Québec]: Ministère des affaires culturelles,
(Série Cultures amérindiennes)

ISBN 0-7754-2743-8

1. Mestokosho, Mathieu. 2. Chasse — Québec (Province) — Récits personnels. 3. Montagnais (Indiens). I. Mestokosho, Georges. II. Bouchard, Serge. III. Québec (Province) Ministère des affaires culturelles. IV. Titre. (Collection: Civilisation du Québec. Série Cultures amérindiennes)
A32A1C5/20

En couverture:

Un chasseur et des enfants près d'une tente. Photo prise par F.G. Speck en 1926 à Nain (Labrador). Museum of the American Indian, Heye Foundation.

D7730603

OFF

A32A1

C5/20

157

ISBN 0-7754-2743-8

À MICHEL

PRÉFACE

Il y avait un jardin
Qu'on appelait la terre,
Il brillait au soleil
Comme un fruit défendu,
Non ce n'était pas le paradis
Ni l'enfer . . .

G. Moustaki

Issus de vieilles civilisations agricoles, les premiers Européens à circuler dans le nord du Québec en perçurent les habitants comme des *errants*. La chose n'est pas peu cocasse de la part de gens se trouvant alors à des milliers de kilomètres de chez eux et, au surplus, se croyant rendus sur les côtes des Indes . . . Même encore aujourd'hui, nous avons du mal à nous départir de l'idée que le mode de vie de l'Indien se résume à des rencontres plus ou moins fortuites, entre un gibier toujours imprévisible et des chasseurs se déplaçant à l'aveuglette.

Le récit de Mathieu Mestokosho vient corriger magistralement cette illusion d'optique, dont la ténacité commence à devenir suspecte. On y raconte les travaux et les jours d'un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, parcourant année après année au rythme des saisons et sans improvisation un immense jardin, connaissant parfaitement les recoins et les moments où aller faire le plein de telle ressource animale ou végétale, et disposant ça et là les surplus alimentaires sur lesquels ils devront compter ultérieurement. Si immense qu'il puisse nous apparaître, le jardin n'en est pas moins connu, nommé, chanté et exploité dans ses moindres replis. Le nord du Québec n'est pas une sorte de terrain vague, de désert culturel attendant depuis la fin de la dernière glaciation que le génie québécois y fleurisse enfin . . . C'est un territoire occupé depuis quelque 7 000 ans! Ce que Mathieu Mestokosho et les siens ont fait sur des centaines de kilomètres derrière Mingan, d'autres Montagnais de Davis Inlet, de Northwest River, de Saint-Augustin, de La Romaine, de Natashquan, de Sept-Îles, de Schefferville, de Betsiamites, de Pointe Bleue en firent autant ailleurs. Et si on ajoute les Attikamèkes du Haut Saint-Maurice, les Algonquins et les Cris du Nord-Ouest québécois, le jardin commence à prendre des proportions inquiétantes pour les propriétaires terriens que nous

rêvons de devenir. Au moment où nous cherchons à reprendre en main notre destin, certains d'entre nous ont tendance à agir comme si les Indiens avaient été placés là où ils sont, par leur tuteur fédéral, dans le but évident de faire échec au projet québécois! Il faudrait pourtant éviter d'oublier qu'ils s'y trouvaient déjà depuis longtemps, lorsque nos ancêtres se mirent à *errer* pour que l'Europe puisse continuer à bien épicer ses sauces . . .

En pratiquant autant de brèches dans le mur de silence dont nous avons toujours su si bien entourer les autochtones d'ici, il faut espérer que des travaux comme celui de Serge Bouchard sauront éviter au nationalisme québécois de s'enliser dans l'ignorance, dont il a déjà commencé à faire montre dans ses rapports désormais officiels avec les autochtones. La reconnaissance de leur *différence* se résumera-t-elle au ragrément du monument de la porte du Sauvage ouvrant sur le parlement québécois?

Rémi Savard

PRÉSENTATION

Mathieu Mestokosho vit aujourd'hui à Mingan, petit village montagnais situé à environ 130 kilomètres à l'est de Sept-Îles. Il a chassé, trappé et voyagé toute sa vie. Son pays s'étendait du lac Atikonak au lac Winuakapau, du lac Brûlé à la rivière Hamilton. «Mon corps est ici mais ma tête est toujours là-bas. C'est comme si je n'étais jamais venu ici». Mathieu disait cela en 1971, alors qu'il avait 84 ans et qu'il était encore en très bonne forme. Aujourd'hui, presque six ans plus tard, ses positions n'ont pas changé. Il a beaucoup vieilli durant ces six années. Il ne voit plus très bien, ses yeux le font souffrir et ses jambes l'ont abandonné. Mais sa tête est toujours là-bas et elle ne viendra jamais se «sédentariser» à Mingan sur les bords de la mer.

J'ai rencontré Mathieu et sa famille pour la première fois à l'automne 1970. Depuis ce temps, m'étant lié d'amitié avec lui-même et avec ses fils, je n'ai jamais cessé de lui rendre régulièrement visite. Mathieu racontait ses histoires bien avant que je lui demande le privilège de les enregistrer sur bandes magnétiques. C'est d'ailleurs ce qui m'intriguait et me fascinait le plus chez lui. Alors que nous étions quelques-uns, assis autour d'une table, occupés à discuter, à jaser ou à jouer aux cartes, Mathieu passait sa journée à méditer, bien installé dans une berceuse à quelques pieds de nous.

Il somnolait ou encore chantonait, sans jamais prendre vraiment intérêt à ce qui se passait autour de lui. À son heure, il commençait à parler. C'était toujours un monologue qui, en apparence, ne s'adressait à personne en particulier. Il racontait une histoire. Les autres conversations se poursuivaient. Il y avait de nombreuses allées et venues et rien ne semblait déranger le conteur qui racontait son histoire comme s'il jouissait de la grande attention d'un public.

Plus tard, son fils Georges me confiait qu'il connaissait ces histoires depuis fort longtemps et que bien qu'il n'en paraissait rien, les gens prêtaient oreille à ce qu'il racontait. Bien sûr, ce n'était déjà plus comme avant et son discours perdait un peu du caractère solennel propre, dit-on là-bas, aux histoires des Anciens. Dans un village, la compétition est forte pour un vieux conteur, surtout s'il se réfère exclusivement à la vie dans le bois. Mais on aurait tort de conclure à une baisse du degré d'intérêt de la part de son public. Entre autres choses, les jeunes et les adultes aiment

entendre ces histoires. Le conteur a peut-être perdu de son exclusivité, mais il n'a pas perdu de son intérêt. Il continue de commander le respect et je n'ai jamais entendu dire d'un vieux conteur à Mingan qu'il radotait.

La plupart des récits de Mathieu ont été enregistrés durant l'été 1971. À ce moment-là, Mathieu produisait trois types de discours: des mythes, des légendes et des récits autobiographiques relatant les grandes chasses des Montagnais dans le bois. Ce manuscrit ne rend pas compte des deux premières catégories. Quant à la dernière, sur laquelle Mathieu s'est beaucoup concentré, elle est rapidement devenue une chronique personnelle de chasse et de voyage dans le bois. Manifestement, Mathieu aimait bien faire cette chronique qui tendait à illustrer le plus adéquatement possible la vie quotidienne des gens de sa génération. Ce sont ces chroniques que nous reproduisons dans la première partie de ce livre. Elles ont été traduites du montagnais au français par son fils Georges et par sa fille Desneiges.

D'aucuns penseront que, sur le plan ethnographique, Mathieu est un excellent informateur. La réalité est toute autre. C'est probablement parce qu'il est un très mauvais informateur que ses commentaires et histoires sont si riches. Il a toujours fait à sa guise, développant les points qui lui semblaient importants, ne répondant jamais aux questions qui l'éloignaient de son sujet, exigeant somme toute qu'on ne le dérange pas dans ses performances.

Dans la seconde partie du manuscrit, le ton change. Cette partie rend compte d'enregistrements réalisés récemment (juin 1976) et traduits par Georges Mestokosho et moi-même. Maintenant, Mathieu produit un quatrième type de discours et il est bien possible qu'il soit en train d'innover. Les trois derniers chapitres sont des commentaires ethnographiques, des synthèses et des illustrations de principes montagnais de morale, agrémentés d'anecdotes qui viennent démontrer la pertinence de ses dires. Là encore, cette production particulière relève de sa propre initiative.

Mathieu n'a jamais considéré qu'il me racontait des histoires. Il savait bien que je ne comprenais pas vraiment. Mais à travers le magnétophone, il est difficile de repérer précisément le public à qui il entendait s'adresser. Bien sûr, cela est clair dans certains cas, il fait indirectement des remontrances aux jeunes Montagnais d'aujourd'hui. Il parle aussi aux autres vieux. Certains d'entre eux ont d'ailleurs, en quelques occasions, assisté à des séances d'enregistrement. Mais dans l'ensem-

ble, Mathieu faisait comme si je n'étais pas là ou comme si j'étais un vieux chasseur moi-même, ce qui revient à dire la même chose. Il contait à une absence et cela n'était pas sans imprégner ses représentations d'une intensité dramatique certaine.

Le manuscrit est fidèle aux relations de Mathieu. La traduction française est presque littérale et l'adaptation littéraire est volontairement modeste. Dans l'édition du texte, j'ai voulu respecter l'événementialité et la chronologie des commentaires. Il y a donc là un minimum de manipulation. Comme Mathieu, j'éprouve des difficultés quand je cherche à identifier les publics auxquels s'adresse ce livre. J'ai donc pris le parti de le livrer pour ce qu'il vaut intrinsèquement. Sur le plan littéraire, j'ai évité de lui donner un style qui n'aurait certainement pas été honnête par rapport à la performance originale du conteur. Par ailleurs, les textes suggèrent une multitude de commentaires ethnographiques à caractère explicatif. Là aussi, j'ai voulu conserver au manuscrit sa pureté et son originalité. Le texte se comprend par lui-même et en lui-même. Produire, assister, écouter ou lire des histoires, tout cela doit être, en un premier temps, une expérience subjective, une incursion dans des univers spécifiques. Le reste vient par la suite et, à ce moment-là, libre à tous les lecteurs de chercher à généraliser selon leur intérêt.

Mathieu Mestokosho n'a pas écrit de livre. Il a raconté des histoires. Il a livré un témoignage sur la vie montagnaise de la première moitié du vingtième siècle. Il a produit des récits et ses récits sont en même temps ceux de tous les vieux et vieilles qui, dans une société de chasseurs, ont encore le droit de parole et qui ont pour charge ultime le devoir de transmettre une tradition orale particulièrement riche. La communauté montagnaise a jusqu'ici toujours reconnu aux vieux le privilège de la parole des sages et de la parole sacrée.

À travers Mathieu et à travers tous ceux de sa génération qui ont produit des légendes et des mythes, il y a toute une période historique qui se réfléchit sur elle-même et qui, dans ses contenus, se réfléchit probablement pour une dernière fois. Ce n'est pas à dire que les générations contemporaines et futures vont perdre la faculté de raconter. Ce qui est en train de se modifier profondément, ce sont la qualité sociale des contes et des conteurs ainsi que la grande homogénéité des contextes. Elles sont en tout cas en jeu aujourd'hui.

Le conteur construit sa performance dans des lieux particuliers et ces contextes excluent la possibilité d'une ségrégation des facultés humaines

d'appréhension. Le public est en contact direct avec lui. En ce sens, c'est à la représentation théâtrale que sa performance s'associe le plus intimement. Le spectacle du conteur réunit des éléments de spontanéité, de choix, de rythmes, d'intonations, de sensibilité, d'expérience, et finalement d'une gestuelle étudiée. Il est à la fois auteur, acteur, mime, commentateur et metteur en scène. C'est la maîtrise de tous ces éléments qui établit la force de son récit et la qualité de sa représentation.

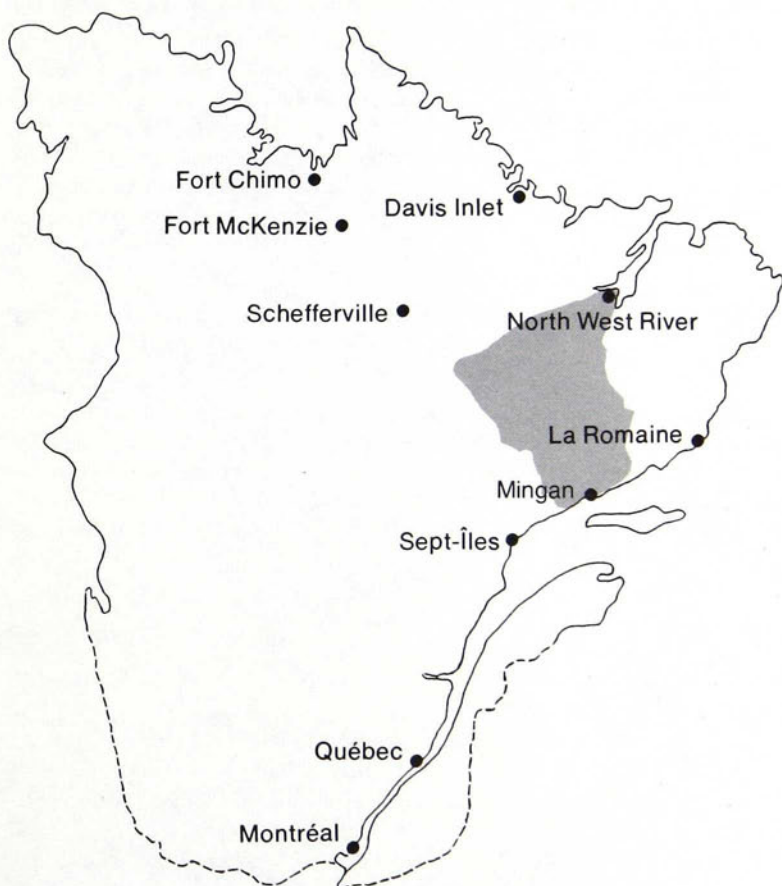
Mathieu est un conteur de grand talent. Ses récits n'ont pas été provoqués. Il n'a pas subi d'interrogatoires. D'ailleurs Mathieu, on l'a dit, ne répond jamais aux questions précises qu'on lui pose. Il raconte quelque chose et mène incontestablement le jeu de ce qu'il a à dire sur la chasse et sur les animaux, sur les voyages et sur la vie. Ses récits n'ont rien d'étriqué, ils se tiennent de bout en bout et Mathieu les dirige toujours vers quelques fins, presque immanquablement équivalentes à tous ses points de départ.

La tradition orale montagnaise s'est développée très loin dans le bois, à l'intérieur des tentes réchauffées et éclairées par la braise des feux de bois, dans le silence hivernal des grandes forêts d'épinettes clairsemées, sous des froids extrêmes, généralement la nuit.

Les récits de Mathieu sont des récits de savant, de sage et de conteur. Ils valorisent le chasseur et l'animal. Ce sont des discours sur la fidélité et la persévérance. Ils témoignent des succès de la communauté dans sa lutte pour survivre. Ils témoignent surtout de la connaissance totale, de l'intimité et de la possession communautaire des environnements naturel et culturel qui furent, depuis des temps immémoriaux, les milieux montagnais de la vie.

Serge Bouchard
Pointe-aux-Trembles
11 novembre 1976

**TERRITOIRES PARCOURUS
PAR MATHIEU MESTOKOSHO**



PREMIÈRE PARTIE

I — Souvenirs de jeunesse (1900)

Je me rappelle de mon père. J'avais environ huit ans quand il est mort. J'avais huit ans ou peut-être un peu plus. Je me rappelle très bien quand j'allais glisser avec mon traîneau sur la neige, dans la région de Baie Johan-Beetz. C'était dans le bois, pas très loin au nord de Baie Johan-Beetz. C'est là où mon père est mort et c'est là aussi que mon grand-père, le père de mon père, a vécu le plus souvent quand il allait à la chasse. Mon père est mort là, au printemps, à la fin du mois d'avril. Je me rappelle bien que, après sa mort, les Indiens ont transporté son corps à Baie Johan-Beetz pour ensuite le conduire par la mer à Havre St-Pierre. C'est là que mon père fut enterré et c'est là qu'il repose maintenant.

Ma mère s'appelait Elisabeth. Elle s'est remariée un an après la mort de mon père avec un homme qui s'appelait André Menikapo et qui avait pour surnom MAIAPEU.

Ma mère aussi est morte dans ce temps-là. Sans parent, je suis resté avec un Indien du nom de Joseph qui, lui, est venu à Mingan. À partir de l'âge de neuf ans environ, je suis resté à Mingan avec Joseph et sa famille. Mon frère Damien restait avec Jean-Baptiste Mestokosho. Notre défunt père à tous les deux s'appelait Abraham Mestokosho.

Damien est d'abord resté chez NAPESHIS, le beau-frère de mon grand-père. Ma grand-mère était parente avec NAPESHIS. C'était son frère. C'est donc là où est resté mon frère Damien. Il n'y est pas resté longtemps. Il changeait souvent de famille. Il lui est arrivé de ne rester que quelques mois à un endroit. Je crois qu'il s'est marié après sa cinquième famille. Sa dernière famille, avant de se marier, fut celle de mon défunt frère. On peut dire de Damien qu'il en a fait des familles quand il était jeune. Moi, j'avais choisi la famille de Joseph et je suis resté avec lui jusqu'à sa mort.

Je ne me rappelle pas l'âge de ma mère quand elle est morte, mais je sais qu'elle était vieille. Elle avait plus de soixante ans. Elle s'appelait Elizabeth Grégoire avant de se marier.

Dans ce temps-là, à Mingan, je n'étais pas marié et j'allais dans le bois avec mon grand-père Joseph. Nous allions par la rivière Romaine vers un lac nommé UAUIEKAMAU. Nous ne restions pas dans le bois durant toute une année. Nous revenions avant les fêtes de Noël, ou juste avant le Jour de l'An. Quelquefois, après Noël, on partait pour une période prolongée, vers un endroit nommé UPATAUAKAU. Cet endroit se situe entre NASKUMEKAN et UPUAPUSKAU NIPI. Dans ce temps-là, nous chassions dans ces régions. J'étais déjà marié quand nous allions là. Plus tard, quand ma première femme est morte et que je me suis remarié avec ma femme actuelle, j'ai commencé à chasser dans le bois pour des périodes d'une année ou plus.

Oui, après mon deuxième mariage, je suis devenu un vrai chasseur. J'ai vécu toute ma vie en tuant des animaux et en vendant de la fourrure. Les voyages étaient très longs, surtout celui qui nous menait à Northwest River. Vous connaissez le lac Atikonak. Il se trouve au nord d'ici. À partir de ce lac, on voyageait vers l'est. Il fallait rejoindre le lac Winuakapau. Lorsqu'on atteignait les chutes de ce lac, on coupait vers un autre lac. En continuant toujours plus loin, nous arrivions dans la région de Northwest-River. C'était d'abord une large rivière, une sorte de baie étroite. Nous allions toujours vers la mer. Je me souviens de la dernière chute avant d'arriver à la mer. Ce n'était pas encore la mer véritable, nous étions toujours dans le bois mais l'eau de la baie était salée et parfois la mer était haute, parfois elle était basse.

Cette baie est très longue à marcher. C'est quelquefois très étroit, puis ça devient très large, puis ça se rétrécit encore.

Les Indiens de la Romaine allaient souvent dans cette région parce que, pour eux, la route n'était pas aussi longue. Les Indiens de Natashquan y allaient aussi assez facilement. Nous autres, à Mingan, nous mettions 5 mois, à partir du mois d'août, pour nous rendre à Northwest River par les lacs Atikonak et Winuakapau. Nous arrivions là-bas au mois de décembre.

Nous partions de Mingan à la fin du mois d'août. Avant la neige, en montant dans le bois, on chassait le caribou, la loutre et le castor, afin d'économiser nos provisions mais aussi pour la fourrure. Nous étions au Lac Brûlé pour le gel. Nous abandonnions nos canots dans cette région dans le but de les reprendre là au dégel suivant.

Au printemps, nous arrivions parfois trop tôt ou encore il faisait froid plus longtemps. Alors il fallait attendre pour nos canots. Nous attendions, en chassant, au petit lac Brûlé. Lorsque le dégel arrivait, nous retrouvions nos canots et descendions à Mingan. Il n'y avait plus de neige que dans les portages.

Dans ce temps-là, c'était très bon de vivre dans le bois. Aujourd'hui, je pense à tout cela et je m'ennuie de la chasse et du bois où j'ai passé ma vie. En chassant bien, nous avions toute la viande désirée. Il y avait beaucoup de perdrix blanches dans le bois et nous savions toujours où en trouver en abondance. Même ici, autrefois, autour et tout près de Mingan, c'était rempli de perdrix blanches. Nous mangions aussi beaucoup de porcs-épics. Il y en avait beaucoup.

Lorsque nous étions sur les rivières, nous voyions souvent deux ou trois porcs-épics dans les arbres. Nous les tuions et c'était de la bonne nourriture.

J'étais parmi ceux qui allaient souvent à Northwest River par le chemin de Atikonak et de Winuakapau. Là-bas, il y avait aussi des Anglais dans le bois qui faisaient la chasse aux animaux à fourrure. Ils faisaient toujours leur cabane de bois à une journée de marche de la cabane d'un autre Anglais. Quand nous voyions une maison, nous savions qu'il y en avait une autre à une journée de marche. Elles se suivaient comme ça. Il est arrivé que ces Anglais nous vendent des peaux de castor. Ils gardaient ces fourrures-là depuis longtemps et ils ne pouvaient pas les vendre chez eux. C'était de la très belle fourrure. Nous avions de l'argent dans nos affaires pour acheter des provisions à Northwest River. Les Anglais voulaient vendre leurs castors, inutiles pour eux, mais ils gardaient leurs loutres qu'ils allaient réussir à vendre chez eux.

Les Indiens ne se décidaient pas. Moi, j'ai voulu essayer et j'ai pris une partie de mon argent pour acheter de la fourrure de castors de ces coins-là. J'ai payé deux piastres le gros castor et cinquante cents le petit castor. Ces peaux, je les ai arrangées et l'été suivant, à Mingan, je fus récompensé de mon audace. Les autres Indiens qui, avec moi, ne s'étaient pas décidés à acheter, de peur que le castor ne soit pas en demande à Mingan, s'étaient bien trompés. On m'a donné trente dollars le castor à Mingan, et c'est même allé jusqu'à soixante dollars pour le plus beau. Des castors que je n'avais même pas tués et que j'avais achetés deux dollars. C'était incroyable l'argent que j'avais fait là. Plus tard, j'en ai même parlé au missionnaire pour savoir si j'avais bien fait en achetant et reven-

dant ces fourrures à ces prix-là. Il m'a dit que je n'avais pas mal fait puisque, de toute façon, je n'avais rien enlevé aux Anglais qui étaient dans l'embarras avec ce castor. À Northwest River la peau de castor ne valait absolument rien et les Anglais gardaient cette fourrure chez eux.

La martre se vendait bien là-bas, mais les Anglais ne nous auraient pas vendu la martre à des prix équivalents au castor. Nous, nous savions que la martre se vendait très cher à Mingan. Nous étions moins sûrs pour le castor. Les Anglais nous dirent que le temps de la fourrure achevait et qu'un jour prochain, la martre aussi ne vaudrait plus rien. Mais le castor se vendait encore chez nous.

Sur ces voyages et ces sujets, j'en ai beaucoup à raconter.

II — Les grandes chasses au caribou.

Les longs voyages de Mingan à Northwest River (1925)

Nous étions quatre chasseurs et nous avons découvert un très grand nombre de caribous qui vivaient dans ces lacs. Nous avons d'abord discuté de la façon dont nous allions les tuer. Nous savions qu'il y en avait une bande sur une petite rivière. Pour aller sur cette rivière, nous avons suivi les pistes des caribous. Ils étaient bien là et j'ai commencé à tirer avec TSHISHAPEU, un Indien de La Romaine qui m'accompagnait. C'est TSHISHAPEU qui a tiré le premier. Il les a raté. Mais, il y avait une plaine tout près de la rivière et dans cette plaine, pas loin de nous, mon grand-père attendait les caribous. De l'autre côté, c'est Damien qui était posté là. Dans la plaine, nous avons tous tiré sur les caribous. Ils couraient par groupes de deux à cinq. Il y en avait déjà deux de morts du côté de Damien. J'en ai tué plusieurs aussi.

Mon grand-père m'a demandé: «Où sont passés les autres caribous?» Par les pistes, nous pouvions voir qu'ils avaient suivi un petit ruisseau. Leur chemin était large et beaucoup de petits arbres étaient brisés. Le grand-père me demanda de les retrouver. J'avais des raquettes neuves et j'ai fait le tour de la baie où le ruisseau arrivait au lac. Nous n'avons rien trouvé et nous sommes revenus vers le grand-père. Ce dernier nous dit que le caribou était probablement allé se réfugier sur un autre lac pas très loin. Sans mettre nos raquettes, nous avons traversé une plaine pour rejoindre ce lac.

Arrivés au lac, nous avons trouvé les caribous. Ils sortaient justement du bois pour aller se promener sur le lac. Ils étaient très nombreux, peut-être soixante-dix. Ils sortaient du bois par bandes de dix ou de cinq. Ils se préparaient à se reposer sur le lac. Avec l'autre chasseur, nous avons discuté comment faire pour en tuer le plus possible.

Le vent était très bon pour nous. Le caribou se trouvait en plein dans l'endroit d'où venait le vent. Je suis monté sur une petite colline en prenant bien soin de ne pas me montrer. Sur la colline, j'ai pu apercevoir une plaine avec un bosquet d'arbres où j'ai choisi de me cacher et d'attendre.

Cette journée-là, le caribou ne pouvait pas courir. La neige était dure et épaisse et quand elle se cassait, elle devenait très coupante. C'est à ce moment-là que j'ai dit à l'autre chasseur d'aller chercher les caribous.

Ils étaient nombreux, les uns couchés sur la neige, les autres debout en sentinelles, tous en petits groupes dispersés sur le lac. Il y avait un groupe de six tout près de moi. J'ai réussi à en tuer plusieurs de ce groupe. L'autre chasseur, sur le lac, rabattait les caribous vers mon père, vers Damien et vers moi. Il y en avait plusieurs qui venaient sur moi.

Les caribous couraient avec difficulté à cause des bancs de neige sur le lac et de la neige coupante. J'ai tué un caribou en le visant à l'épaule.

Ensuite, j'en ai tué deux qui passaient tout près de moi en se sauvant l'un à côté de l'autre. Je crois que c'est la même balle qui a transpercé les côtes du premier et l'estomac du second. J'avais dit à l'autre chasseur de venir me rejoindre après avoir rabattu les caribous. Ces derniers montaient sur une butte et cherchaient à prendre le bois. Ils ont réussi, mais en tirant continuellement j'ai pu en tuer un autre, le dernier du groupe qui s'enfuyait. Une trentaine de caribous se sont ainsi sauvés. Nous ne les avons pas poursuivis. Nous sommes plutôt redescendus vers le lac, où il y avait encore des caribous qui ne se sauvaient pas. Mon compagnon n'avait plus de balle. Il a fallu que je lui en prête.

Je lui ai donné sept balles et nous sommes repartis chacun de notre côté sur le lac pour tuer d'autres caribous. Mais nous ne pouvions pas nous en approcher suffisamment; ils se déplaçaient toujours et ne se plaçaient jamais dans le vent. Malgré tout, nous avons réussi à tuer huit jeunes caribous de deux ans. Il y avait encore une vingtaine de caribous sur le lac. L'autre chasseur et moi, nous nous sommes rencontrés encore pour discuter du coup. Il me demanda ce que nous devions faire. Je lui ai répondu que les caribous allaient décider pour nous.

Alors mon compagnon est parti sans raquettes sur le lac, à la poursuite du caribou. Il a réussi enfin à se mettre à portée et il en tua quelques-uns. Les caribous s'obstinaient à rester sur ce lac. Ils cherchaient un endroit sans arbre pour s'enfuir. Ils avaient peur des arbres et se refusaient à prendre le bois.

Ce groupe effrayé que nous ne réussissions pas à rejoindre n'était plus aussi important pour nous. Nous avions suffisamment de viande sur la glace du lac. Mon ami m'avertit que nous devrions nous mettre à couper les cous des caribous morts. Je suis parti de mon côté pour couper ces grosses veines et, à la fin, nous nous sommes retrouvés.

Nous avons fait un feu pour manger rapidement, parce qu'il y avait un travail énorme à faire. Nous n'étions pas très loin du petit lac où nous

avons laissé les femmes et les toboggans. Alors mon compagnon alla les avertir de notre chasse, car elles n'avaient pas entendu les coups de feu. Beaucoup de chasseurs et de femmes sont venus pour nous aider à couper des veines et à faire tout le travail. Il y avait sur la colline, entassés, un grand nombre de caribous morts. Lorsque toutes les veines furent coupées, nous avons bu du thé, puisque le feu était déjà prêt.

Mon grand-père s'appelait le vieux Sylvestre. Il me demanda de partir à la recherche des caribous blessés, avant que la neige ne tombe et que la piste ne s'efface. J'ai regagné le bois en montant la côte pour retrouver les caribous blessés. J'en ai trouvé un qui était déjà mort et dont on avait coupé la veine. J'en trouvai trois autres ainsi. Ce fut la même chose pour mon ami. Lui et moi, nous étions bien contents d'avoir retrouvé ces huit caribous morts et préparés. Nous sommes revenus au lac, où les femmes travaillaient à dépecer les caribous avec leurs grands couteaux. À l'approche du soir, nous sommes tous retournés à notre campement en laissant sur place les caribous. Nous ne remportons que les foetus trouvés dans le ventre des femelles, parce qu'il était interdit de les laisser sur la neige, comme nous le faisons avec le vrai caribou. C'était au temps de Pâques, et nous marchions facilement sans raquette sur la neige.

Nous avons tous des foetus sur le dos. Moi, j'en transportais sept. Nous avons traversé un ruisseau, puis remonté une colline, pour ensuite redescendre sur un lac. En arrivant sur le lac, il faisait noir. Notre campement se situait au bout de ce lac.

Cette journée-là, nous avons tué soixante-dix-sept caribous. Nous en avons déjà tué une trentaine les jours précédents et nos échafauds étaient pleins de viande. Nous avons plus de cent caribous à manger.

Une fois au campement, nous avons coupé les pattes des foetus afin de les suspendre et les faire sécher. Le lendemain, c'était dimanche; nous n'avons rien fait d'autre que manger les petits caribous.

On ne travaillait pas, on ne bougeait pas. Il faisait très beau cette journée-là et, quand est venu le soir, il s'est mis à faire froid et la neige a durci.

Du chemin d'où on était venu à notre campement, j'ai entendu du bruit. C'était une vingtaine de caribous qui venaient de déboucher sur notre lac en courant. Nous avons tout de suite pris nos carabines. Mais le grand-père nous arrêta et nous dit que nous avons suffisamment de caribous et que, de toute façon, nous pourrions en tuer quelques-uns le lendemain si nous lâchions nos chiens durant la nuit. Sur un lac, les chiens tournent

autour des caribous et ceux-ci ne se sauvent pas dans le bois. Nous avons donc laissé faire le caribou et nous nous sommes préparés à dormir pour la nuit.

Le lendemain matin, nous avons démonté le campement et tout fut attaché sur les toboggans. Le grand-père m'envoya avec un autre chasseur pour tuer quelques caribous. Nous sommes donc partis, laissant les autres chasseurs et les femmes emmener les traîneaux au lac de soixante-dix-sept caribous. Mais le grand-père nous avait bien avertis de ne pas suivre la piste des caribous au-delà du lac des soixante-dix-sept caribous. Nous avons quand même dépassé un peu cet endroit, en allant sur un autre lac derrière. Nous n'avons rien trouvé et nous sommes revenus vers le lac des soixante-dix-sept caribous. Le temps s'était radouci rapidement et la pluie se mit à tomber, nous obligeant à nous abriter. Nous sommes arrivés au lac où nous avons laissé nos caribous, au moment même où les autres arrivaient avec les toboggans.

Le travail sur les caribous morts nous a demandé beaucoup de temps. Cela faisait énormément de bonne viande. Le soir, nous nous couchions tous très fatigués. Il fallait aussi chercher dans les environs, afin de retracer les caribous morts que nous aurions pu oublier. Quatre feux brûlaient tout le jour, pour faire fumer et sécher la viande dépecée. Ce sont les femmes qui étaient chargées de cette tâche. Nous devions aussi nous occuper des os, afin de faire de la graisse avec la moelle. Toute la journée, nous travaillions ainsi. Il était difficile de marcher sur la neige molle, car la température était chaude.

Nous préparions des paquets de viande séchée et fumée de la grosseur d'un toboggan. Il a fallu plus d'une semaine de travail pour arranger tous ces caribous. Mon grand-père avait demandé aux chasseurs de faire de la graisse et de broyer les os. Alors, c'est ce que nous avons fait; Damien broyait les os et moi, au moyen d'un couteau, j'enlevais la viande qui restait. Je broyais aussi les os. Damien cassait les os sur une roche. Le vieux Sylvestre, le grand-père, nous préparait les os. Il était avec Tseha-peu et Taddy. De cette façon, tous ensemble, nous avons préparé une grande quantité de graisse, nous en avons mangé et nous sommes allés dormir.

Le lendemain matin, nous avons mangé encore de la graisse. Il faisait froid et beau. Le grand-père décida qu'il n'y avait plus rien à faire en ce lieu, et que nous changions de place pour aller chasser la loutre. Lui-

même, durant nos chasses aux caribous, en avait tué une, de même qu'un loup-cervier.

Mon grand-père était très malin. Il aimait beaucoup la chasse et la vie du bois. Aucun obstacle ne l'arrêtait. Durant notre semaine de travail, il avait chassé seul dans les environs. Sur l'autre lac derrière, là où nous avions perdu la piste des caribous, lui, il les avait retrouvés. Mais il ne nous l'a pas dit.

Alors, nous avons changé d'endroit. Le grand-père et moi sommes partis les premiers en amenant seulement des têtes de caribous. Nous transportions ces têtes pour aller les placer, plus loin, sur des échafauds. La cervelle du caribou servait aux femmes lorsqu'elles assouplissaient les peaux. Le reste de la tête était rôti; c'était très bon. Nous transportions ainsi plusieurs têtes. Pour rejoindre les échafauds, il fallait monter une côte et traverser une forêt.

Nous nous sommes arrêtés pour faire un feu et boire du thé. Les autres nous ont rejoints. Nous étions quatre chasseurs. C'est après cette halte que nous nous sommes séparés. Damien et TSHISHAPEU devaient partir ensemble. Avant de se quitter, nous avons mangé ensemble une dernière fois.

Je suis parti avec le grand-père. Nous avions l'intention de suivre la rivière. En descendant la côte, nous nous sommes retournés pour apercevoir les autres qui broyaient les têtes et mangeaient encore. Puis, en suivant la rivière, nous vîmes l'éclat de la glace, la blancheur d'un petit lac. Il faisait chaud. J'ai regardé aux alentours et j'ai vu, dans le sable qui bordait la rivière, des pistes d'ours toutes fraîches. Je suis allé les examiner de près. Il faisait très chaud et la neige fondait.

J'ai dit à mon grand-père que la piste était très fraîche, que l'ours venait à peine de passer par là. Je savais exactement d'où il venait; son terrier était un peu plus loin; mon défunt frère me l'avait déjà montré.

Alors, pour mieux suivre cette piste, nous avons laissé là tous nos bagages. Mon grand-père écrivit un message sur une pelle en bois, à l'intention des autres qui suivaient, leur demandant de descendre nos toboggans sur le petit lac. Nous avons su plus tard qu'ils ne virent jamais ce message. Nous étions déjà loin quand ils passèrent près de la pelle. Par prudence, nous avons amené avec nous un peu de viande. Il faisait très chaud et la neige allait se trouver bientôt.

Nous sommes descendus vers les méandres de la rivière pour y boire du thé, car mon grand-père m'avait averti de ne pas poursuivre l'ours tout de suite. Il me fallait attendre encore que la neige soit plus molle. «Si tu le poursuis maintenant, tu dépenseras tes énergies pour rien, car vous calerez toujours dans la neige l'ours et toi. Laisse l'ours s'épuiser en essayant de se sauver, il n'ira pas loin et nous le rattraperons ensuite».

Après le thé, nous avons traversé la rivière et, de l'autre côté, j'ai trouvé des petits arbres au pied desquels la neige n'était pas très épaisse. La piste de l'ours nous menait à cet endroit. Occupé à suivre cette piste, je ne voyais pas l'ours qui, bien caché, attendait. Il s'est enfui comme j'arrivais sur lui.

Alors je me suis mis à le suivre en marchant très vite. J'ai distancé le grand-père. Sur une plaine, j'ai vu l'ours qui s'enfonçait dans la neige. Il calait à chaque pas. On ne lui voyait que la tête. Quand je l'ai aperçu, il n'avancait plus; il ne faisait que se débattre dans la neige molle.

J'ai attendu que l'ours soit complètement épuisé et, lorsque mon grand-père m'en a fait signe, je l'ai tué en lui tirant dans la tête. Par la suite, j'ai attaché une corde à l'ours pour le sortir de son trou de neige. Nous étions deux pour le sortir de ce trou, et le tirer vers la rivière en empruntant un raccourci. Il y avait une chute, en haut de laquelle se trouvait le lac où nous avions laissé de la viande.

Mon grand-père poussait l'ours mort au moyen d'une pelle, moi je le tirais par devant avec la corde. Nous traversions une plaine près de la rivière. Alors que nous étions arrêtés pour reprendre notre souffle, nous vîmes les autres chasseurs qui venaient à notre rencontre. Ils devaient savoir que nous avions besoin d'aide, car ils arrivaient sans les toboggans, mais avec leurs chiens. L'ours était gros. Ils ont attelé deux gros chiens. Les deux chiens tiraient en même temps que nous tous. C'était plus facile ainsi.

Nous avons remonté la rivière jusqu'à notre petit ruisseau. À la rencontre du ruisseau et de la rivière, la glace fondait et il y avait deux canards dans l'eau libre.

Nous n'avions pas de fusil pour ce voyage et mon grand-père m'a dit de les viser à la carabine. J'ai tué les deux canards. C'était vraiment le printemps.

Ensuite, nous sommes remontés sur le lac pour rejoindre les échafauds et y entreposer nos têtes de caribou. Puis, nous avons monté les tentes

et cherché des bonnes branches de sapin. Nous avons aussi ramassé du bois pour allumer un feu. Nous avons nos chaudières à thé.

Après le repas, nous sommes allés chercher les toboggans laissés non loin de là. Nous étions trois pour aller chercher les toboggans. De son côté, le grand-père dépeçait l'ours. Nous étions trois pour revenir avec les toboggans. En dépeçant l'ours, le grand-père enlevait le sable dans sa fourrure.

L'ours était gros. À notre retour, la viande était déjà toute coupée et nous avons commencé à la suspendre à des perches pour la faire sécher. Nous parlions de l'ours mort tout en faisant ces choses. Nous disions que cet ours resterait longtemps sur l'échafaud.

Quand la noirceur tomba, nous finissions de placer la viande sur l'échafaud. Je remarquai que le temps était triste. Le grand-père dit: «Demain, vous gratterez la peau de l'ours pour lui enlever la viande qui reste». Alors, le lendemain, nous étions trois à travailler sur la fourrure de l'ours. Le grand-père faisait bouillir de la graisse pour que nous puissions en manger. La graisse qu'il préparait, c'était pour l'emporter avec nous. Il faisait aussi sécher de la viande pour emporter. J'ai trouvé d'autres perches pour suspendre cette viande.

Ce fut encore le soir et le temps était plus triste que tout. Il n'y avait que des nuages. Mon grand-père nous dit que la mort d'un ours causait toujours du mauvais temps.

C'était la nuit. Nous dormions dans la tente. Au milieu de la nuit, quelqu'un a crié qu'il neigait beaucoup. Nous étions enterrés sous la neige qui recouvrait le sommet de la tente. Il fallait creuser pour sortir. Nous nous sommes dits qu'il n'y avait que l'ours pour nous faire une chose semblable. Nous nous sommes habillés, puis nous avons creusé notre sortie pour dégager la tente.

La neige cessa de tomber et il se remit à faire beau. Après avoir démonté la tente, nous avons fait sécher la toile. Il faisait très beau cette journée-là. Mon grand-père attachait les paquets de graisse d'ours sur les toboggans. Il les attachait en les serrant les uns sur les autres. Pour emballer cette graisse, il se servait de la toile des vieux canots. Nous devons retourner au campement le lendemain; mon grand-père insista pour que nous n'oublions pas de ramener cette graisse aux femmes. Il y avait en plus de grosses chaudières remplies de graisse; il y en avait pour chacun de nous.

Je suis reparti avec le grand-père. À cause de la neige épaisse et aussi des bagages, nous avançons avec beaucoup de difficulté.

Nous n'avancions pas très vite et il fallait souvent s'arrêter. Nous nous sommes rendus jusqu'à l'endroit sur la rivière où, la veille, il n'y avait pas beaucoup de neige. Là, mon grand-père a décidé que nous ne pouvions plus continuer à cause de l'épaisseur de la neige. Nous avons monté la tente.

Au mois de novembre, j'avais tendu quatre pièges à martre dans les environs. Le soir, je suis allé trouver mes pièges. Dans le premier piège il y avait une martre. Il y en avait une aussi dans le second, mais je n'ai retrouvé que la queue. Un renard l'avait mangée. Dans le troisième, il y avait une belle martre. Le dernier avait aussi tué une martre, mais un renard l'avait encore mangée. N'eut été du renard, j'aurais fait là une très bonne chasse avec mes pièges: il y avait une martre à chaque piège.

Je suis retourné au campement. Ce soir-là, la neige avait baissé et elle durcissait.

Le lendemain, nous sommes partis vers UIPUSKATAUAKAU, un lac dans les environs. Il n'y a pratiquement pas d'arbres dans cette région. Plus tôt dans l'année, nous avons pêché un grand nombre de petits poissons blancs dans ce lac; nous les avons fumés, enveloppés et laissés sur des échafauds. Lorsque nous sommes arrivés, il n'y avait plus rien, même plus d'échafaud. Il y avait une piste de martre tout près. Quelqu'un était venu. J'ai tendu un piège à martre et nous sommes repartis. Un peu plus bas, il y avait un autre lac, un petit celui-là. À l'endroit où la rivière se jetait dans le lac, il y avait de l'eau libre. Nous avons campé au bout de ce lac.

Nous étions là pour les loutres. Une fois installés, nous avons pris nos raquettes et nos carabines afin de nous rendre à la décharge du lac en suivant les bords. Sur le chemin des rapides, nous avons vu une loutre mais nous ne l'avons pas tuée. Nous sommes allés jusqu'aux rapides et c'est en revenant que nous avons tué la loutre avec un fusil. Le soir, nous étions dans la tente pour manger et dormir. Le lendemain, nous marchions facilement sur la neige dure. Nous sommes partis très tôt. La neige était juste assez coulante. Nous allions rejoindre les femmes. Nous étions sur la fin de notre voyage de chasse sans les femmes.

Les femmes achevaient leur travail sur le caribou quand nous sommes arrivés. Le grand-père ramenait une loutre, moi deux martres. Les autres chasseurs arrivèrent à la noirceur; ils ramenaient une martre.

Le lendemain, tous ensemble, nous avons travaillé sur le caribou. Dans la soirée, il fut convenu de transporter de la viande dans un autre endroit, sur les lieux de notre prochain campement. Nous voulions avoir moins de bagages à transporter pour le vrai départ, prévu pour le surlendemain. Le lendemain, nous ne devions transporter que de la viande. Mais il neigea toute la nuit, un peu comme la fois de l'ours. Il tomba tellement de neige que les arbres semblaient être rapetissés. Cette journée-là, à cause de la tempête, il fut impossible de bouger.

Nous sommes donc partis le surlendemain avec la viande et nous l'avons menée très loin, près d'un échafaud. La journée suivante, nous étions revenus au campement de départ et, cette fois-là, nous déménagions pour de bon, avec les familles.

À cette époque-là, j'étais avec ma première femme, avec la mère de Marie qui, elle, n'était pas encore au monde. J'avais un gros chargement avec deux gros chiens pour m'aider à tirer. Mon grand-père était avec ma vieille marraine; malgré son âge, celle-ci tirait encore le toboggan. Damien avait un chien avec lui et TSHISHAPEU était très fort. Il allait assez vite, malgré l'énorme chargement qu'il trainait. Les autres avaient tous des enfants avec eux. Il n'y avait que moi qui n'en avais pas.

Les autres partirent avant moi. Quand j'arrivai, il y avait longtemps qu'ils étaient rendus et qu'ils avaient installé leur campement. Mon voyage avait été difficile, car les toboggans s'enfonçaient sans cesse dans la neige. Ils étaient trop lourds; je suis donc arrivé à destination bien après les autres. Mais la viande que je transportais, je ne l'abandonnais pas dans le bois. Les autres, pour alléger leur charge, laissaient de la viande en chemin, dans le bois. En avançant sur la piste, je voyais bien leurs traces s'écarter du chemin et se diriger vers le bois. Une fois, je me suis arrêté de tirer et j'ai suivi ces traces. J'ai découvert les paquets de viande qu'ils accrochaient aux arbres. Moi, je ne pouvais pas me résigner à laisser de la viande là.

Tôt ou tard, la viande viendrait à nous manquer; il fallait éviter à tout prix de gaspiller maintenant ce que nous avions en surplus. En agissant ainsi, les autres ne pensaient sûrement pas à la famine. Je suis arrivé au campement à la noirceur.

Le lendemain matin, nous sommes retournés à notre ancien campement pour y chercher la viande et les bagages qui restaient. Une fois revenus, après un voyage long et difficile, nous avons transporté ces bagages en surplus à l'endroit de notre prochain campement. Nous sommes arrêtés à notre nouveau campement pour y prendre un bref repas, et nous y sommes revenus en soirée. Cette journée-là fut bien difficile. Le lendemain, nous changions encore de place; nous avons transporté les tentes, la viande et les bagages à l'endroit où la veille, nous avions mené notre surplus.

Une fois à destination, nous avons monté les tentes. Ensuite, je me suis mis à la fabrication d'un traîneau à patins. Damien et son père faisaient la même chose. Nous avons terminé en quelques heures. Dans la soirée, je suis parti chercher mon canot à l'endroit où je l'avais laissé l'automne d'avant. J'avais apporté mon traîneau pour transporter mon canot. Celui-ci se trouvait près d'une rivière, la NATUAKAMI. Damien aussi venait chercher son canot, qui se trouvait au même endroit que le mien, quoique de l'autre côté de la rivière. Nous sommes revenus ensemble à campement.

Le lendemain, nous sommes partis en emmenant nos canots et tous les bagages, puisque la neige était assez dure pour nous supporter.

C'était vers la fin du mois d'avril. J'avais arrangé mon canot de telle sorte que la toile ne s'abîme pas avec tout le chargement qui se trouvait dessus. J'avais un gros chien qui m'était très utile pour tirer les traîneaux. Ma femme en avait un aussi, un peu plus petit. Nous avions un autre chien, un petit celui-là. Lui, il ne tirait rien du tout. C'était une petite chienne qui chassait très bien le porc-épic et la perdrix.

Le voyage fut long, mais en réalité il ne fut pas difficile. Nous sommes arrivés pendant la soirée à l'endroit où nous voulions camper. C'était au lac où un renard avait mangé mes deux martres et où un animal avait mangé toute notre réserve de poisson blanc.

Une fois le campement installé je me suis rendu, avec les autres chasseurs, dans une petite île sur le lac. Nous voulions y construire un nouvel échafaud, plus gros que le précédent, pour y déposer notre surplus de viande en poudre. Nous avons laissé là plusieurs chaudières de vingt livres. Nous laissions aussi de la graisse de caribou et bien d'autres choses. Tout cela n'était plus nécessaire, puisque c'était le mois de mai et que nous allions descendre au lac Brûlé et, de là, retourner à Mingan.

Le lendemain, nous repartions. Sans ce surplus de provisions laissé dans l'île, nous avançons beaucoup plus facilement. On a ainsi parcouru une très grande distance cette journée-là.

Nous avons marché deux jours pour rejoindre le lac Long. J'étais fort et personne ne se fatiguait. Nous étions tous en forme. Il restait juste assez de neige au sol pour que nous puissions nous servir de nos toboggans. Le voyage s'est ainsi poursuivi jusqu'à ce que nous atteignions le lac Brûlé. Ce lac est très long. Lorsque nous sommes arrivés aux chutes de ce lac, nous ne pouvions pas rejoindre la terre ferme à pied. Il y avait partout des trous d'eau. Pour franchir ces trous, il a fallu se servir des canots.

À cet endroit, il y a un portage conduisant à la rivière Romaine.

Quand nous vîmes que la glace avait fondu, nous étions tous très contents; cela voulait dire que nous abandonnions la marche et les toboggans pour descendre la rivière en canot. Nous ne sommes pas partis tout de suite; nous avons plutôt fait un campement pour dormir. Le lendemain, ce fut le départ et, après un portage sans problème (puisque'il n'y avait plus de neige), nous nous sommes mis à descendre la rivière en canot, avec nos bagages. Nous ne prenions pas le temps de nous arrêter pour chasser, car nous pensions avoir déjà assez pris de fourrures pour cette année-là.

La rivière était très sinueuse. C'était un endroit reconnu pour tendre des filets à poisson.

Nous étions trois canots; le mien se trouvait au centre. Soudain, les autres aperçurent une tente sur les bords de la rivière. Dans cette seule tente, il y avait deux familles. Ils étaient tous dans la tente et ne savaient certainement pas que nous passions. Le courant nous ayant entraîné un peu plus loin, il nous a fallu remonter la rivière afin de nous arrêter à cette tente. C'était mon parrain Paul Nolin et ma marraine Hélène Napish. Ils venaient justement d'arriver à la rivière ce matin-là. Ils avaient passé un hiver plus difficile que nous, et furent surpris de nous voir aussi en forme. Moi-même, j'étais aussi gras que mon fils Moïse l'est aujourd'hui.

Ils avaient faim et n'avaient pas tué de caribou ces derniers temps. Nous avions une très grande quantité de viande et de graisse. Ils furent très contents de manger à leur faim.

Nous avons décidé de rester avec eux et de les attendre; mon parrain avait des pièges à relever dans les parages.

Pendant ce temps, je suis parti un peu plus bas sur la rivière en compagnie de mon frère Joseph. Nous nous sommes faits prendre par la glace qui s'accumulait dans un sorte de baie. Pour nous sortir de là, il fut nécessaire de porter. Ensuite, nous avons laissé deux pièges à loutre le long de la rivière. Puis, comme il commençait à faire noir, nous avons rebroussé chemin.

En remontant la rivière, j'ai aperçu un loup-cervier et j'ai réussi à le tuer en le visant à la tête avec mon fusil. Nous l'avons embarqué dans notre canot et nous sommes repartis. Parvenus à l'endroit où la glace nous avait bloqués, j'ai vu un autre loup-cervier. Il marchait sur les glaces en essayant de traverser la rivière. La glace faisait beaucoup de bruit quand les morceaux se frappaient ensemble et le loup-cervier avait de la difficulté à traverser. Il ne nous voyait pas parce qu'il était trop occupé. Nous ne voulions pas le tuer sur cette glace de peur de le perdre ou d'être incapable d'aller le chercher une fois mort. Nous attendions qu'il touche la rive et il y parvint. Mais au lieu de disparaître rapidement, il s'arrêta et toujours sans nous voir, il s'assit bien comme il faut pour contempler la glace qu'il venait de franchir.

C'est là qu'il est mort. Il était tellement intéressé au mouvement de la glace qu'il nous fut possible de nous approcher tout près de lui pour le tuer. À ce moment-là, nous étions presque rendus au campement. Nous sommes restés une semaine autour de cette rivière, par laquelle le lac Brûlé se jette dans la Romaine.

Nous étions en mai, et c'est au mois de juin que nous atteignîmes la rivière St-Jean. Je vais vous expliquer le chemin qu'il nous fallait suivre pour aller de la rivière St-Jean au lac Brûlé.

À partir de la rivière St-Jean, il y a un premier portage assez long de six à sept milles de UASHEKAMU PAKATAN, qui mène à UASHEKAMU NIPI. Puis il y a un autre portage, MATAMEK PAKATAN, qui mène à MATA-MEKOUS NIPI.

Vient ensuite un portage qui conduit au lac appelé KASHAKAUEKAKA-MAT. Puis, il y a de nombreux petits portages avant d'arriver à MAKATESH NIPI. Ce lac est grand. Il faut le dépasser et rejoindre une rivière du nom de NASKAUEKAN, une branche de la rivière Romaine. Rendus là, nous changeons de direction, mais toujours en suivant la petite Romaine. C'est ainsi que l'on atteint la rivière Romaine qui, elle, remonte jusqu'au lac Brûlé. Entre le lac Brûlé et la petite Romaine, le voyage est long. C'est

là où nous nous trouvions au mois de mai, cette année-là. Nous revînions à Mingan. Presque à chaque année, nous pouvions traverser le lac KASHAKAUEKAKAMAT sur la glace. Cette fois-là, la glace était déjà calée.

Nous sommes arrivés à Mingan vers le dix juin. Cela faisait longtemps que nous étions partis et nous avions chassé jusqu'à Northwest River. Nous avons quitté Mingan au mois d'août l'année précédente. Nous étions à Northwest River en mars, et, comme je l'ai raconté, en mai nous étions au lac Brûlé, en route vers la rivière St-Jean. Mon histoire se termine là. Ce sera tout pour aujourd'hui. Lorsque nous sommes arrivés à Mingan, nous n'avons pas bu de bière. Il n'y en avait pas dans ce temps-là. Les Indiens n'en buvaient pas. Ces choses-là se sont passées voilà très longtemps, voilà plus de quarante ans.

III — Un hiver dans la région de Winuakapau Description des portages entre le Lac Brûlé et la rivière St-Jean (1930)

Je commence maintenant une autre histoire. C'était l'été quand nous sommes partis de Mingan avec toutes nos familles. Beaucoup plus tard, nous avons atteint le lac Long. C'est là que nous avons laissé nos canots, parce que les lacs étaient gelés. Nous étions partis nombreux de Mingan. Il y avait le vieux Sylvestre, Damien, Bastien, Basile et Pitane Piétasho, le mari de Thérèse Piétasho et le père de Philippe Piétasho. Et puis TSIHAPEU de La Romaine était là aussi. Il était venu à Mingan le printemps précédent. J'étais du groupe, mais Jérôme n'y était pas. Il était ailleurs. En tout, nous étions sept familles.

Nous avons traversé le lac Winuakapau à pied, en tirant nos toboggans. Pour passer la nuit, nous avons monté nos tentes de l'autre côté. C'était l'automne, au commencement de la neige, l'année de la naissance de la femme d'Étienne Louis.

Le lendemain, nous avons monté nos bagages au sommet d'une montagne, près du lac. De là, nous nous sommes dirigés vers une région où nous pensions trouver beaucoup de porcs-épics. Là-bas, la forêt avait complètement brûlé et il ne poussait que des petits arbres. C'est un bon endroit pour les porcs-épics. Je suis parti seul et j'en ai tué quatre, en suivant un ruisseau près du campement. Avec les prises des autres, cela faisait vingt-six ou vingt-huit porcs-épics. Les autres n'avaient pas ramené leurs porcs-épics. Ils étaient partis faire un chemin et, en le faisant, ils avaient tué des porcs-épics qu'ils avaient laissés sur place. Je suis arrivé le premier au campement. Les femmes faisaient des feux pour brûler les piquants des porcs-épics et, ensuite, les faire cuire. Ce soir-là, nous avons mangé à notre faim. Quand ils sont revenus, les autres aussi ont bien mangé. Depuis quelque temps déjà, nous commencions à manquer de nourriture.

Le lendemain matin, nous sommes partis vers un lac où il y avait des castors que mon grand-père voulait tuer. Nous avons campé là. Les hommes partirent à la chasse, les uns au caribou, les autres au porc-épic. Nous connaissions un endroit pas très loin, où le caribou avait l'habitude de se trouver. Dans cette région-là il n'y avait pas d'arbres. Il n'y avait que des montagnes et des collines enneigées. Nous mîmes une journée pour

nous y rendre. Le lendemain, nous avons suivi des pistes de caribou qui nous menèrent vers un endroit appelé KAUAŠTŠEHMUSHUAT, où il y avait une rivière. Le lendemain, nous nous sommes préparés à suivre les pistes de caribou sur une bonne distance. Nous avions nos tentes, nos petits poêles et les toboggans. Nous avions déjà tué quatre caribous avant de dresser nos tentes, le premier soir. Nous étions près d'un lac et la harde d'une trentaine de caribous se dirigeait vers une montagne avoisinante. Le lendemain, nous suivions toujours leur piste. Nous les avons rattrapés dans la forêt et nous en avons tué plusieurs. Après leur avoir coupé le cou, nous sommes retournés à nos tentes tout près. Le lendemain, nous sommes allés chercher les femmes et les enfants. Nos grands-pères avaient déjà tué les castors. Tous ensemble, nous sommes retournés à l'endroit où nous, les hommes, avions tué plus de trente caribous. Nous voulions passer Noël là. Ce ne fut pas très long pour transporter la viande jusqu'au campement. Mais jusqu'à Noël, nous avons beaucoup travaillé sur la viande du caribou. Même s'il y avait beaucoup de viande, il ne faut pas oublier que nous étions très nombreux. Plus tard, nous sommes allés chez un Anglais qui se trouvait dans la région. Nous avions besoin de farine et d'autres choses. Certains de nos enfants se refusaient à manger de la viande. L'Anglais n'avait pas grand chose mais il nous a donné un peu de farine. Pendant notre absence, les autres chasseurs restés au campement avaient tué six caribous.

Plus tard, nous nous sommes déplacés vers une autre région. TSHISHAPEU nous a quitté avec toute sa famille pour aller rejoindre son grand-père, qui chassait dans la région de MISTASHIPIT.

Nous autres, on a continué dans une autre direction. Dans les environs d'un lac qui se décharge dans deux directions opposées, nous avons suivi les pistes des caribous et nous en avons tué sept. Nous avons dû ériger un échafaud dans la forêt, afin d'y déposer la viande que nous ne pouvions transporter avec nous. Il fallait que la viande sèche avant d'être placée sur l'échafaud. Nous savions que mon parrain, PONESS, et l'autre PONESS, le père de Joachim Pawstuk, allaient venir ici. Mon défunt frère, Pierre, était avec eux, ainsi que SHAN-MASS. Ils souffraient tous de la faim. Mais ils ne virent pas nos pistes sur le lac, et ne trouvèrent pas l'échafaud. Ils avaient avec eux un vieux qui était très mal en point; incapable de marcher, il allait mourir. En réalité, ils avaient tous faim, mais certains en souffraient plus que d'autres.

De notre côté, nous n'arrêtons pas de voyager. Pour descendre une pente raide avec nos toboggans et nos bagages, nous avons laissé la viande

quelques jours, suspendue à des branches d'arbres. L'autre groupe de familles avait retrouvé notre piste, et nous suivait désespérément. Ainsi trouvèrent-ils notre viande. Ils devaient être heureux et contents de pouvoir manger à leur faim. Tout au bas de la pente, il y avait une rivière où nous avions dormi. Avant de partir, nous avons accroché au bout d'une perche une chaudière de viande en poudre et un sac de viande séchée. Nous suivions la rivière. À cause des chutes et des rapides, il fallait porter. Le voyage était long et très difficile, parce qu'il nous fallait marcher dans le bois et que la neige était molle.

Nous sommes arrivés dans une région que je connaissais mal, à l'endroit nommé «nid de corbeau», là où les trappeurs anglais ont leurs cabanes en bois rond. Nous avons dressé nos tentes près de la maison d'un Anglais du nom de Willy Peggy. PITAN et moi avons une grosse tente pour abriter nos deux familles. Damien était avec son père et Bastien Basile avec un autre surnommé MISTIKUSHIS. Dans la soirée, nous sommes allés chez l'Anglais pour acheter de la farine et différentes choses. Le lendemain, il y avait d'autres tentes indiennes de l'autre côté du lac. C'étaient des Indiens de Northwest River et de Sept-Îles. Joseph André, Joseph Jean-Baptiste, Abraham, Jérôme Jean-Baptiste, etc. Ils étaient nombreux et ils nous donnèrent du pain et de la farine. Le lendemain, nous avons fini de faire nos échanges chez l'Anglais et c'était dans nos prévisions d'y revenir plus tard. Les autres voulaient poursuivre leurs achats, tandis que la famille de Pitane et la mienne, nous restions chez nous à préparer et à faire sécher nos peaux de martre.

Le lendemain matin, ce fut le départ. Nous avons amené nos raquettes, mais il y avait si peu de neige que nous ne les utilisons pas. Nous marchions vite sur ce lac du «nid du corbeau» qui est très long. Mais la longueur du lac ne nous impressionnait guère, car nous étions en forme et nous n'étions pas vieux. Nous suivions notre chemin sur la glace et, rendus de l'autre côté, nous allumions un feu au même endroit que ceux qui étaient passés là avant nous. Après avoir mangé, nous avons accroché nos chaudières à thé aux branches d'un arbre. Il fallait encore traverser une grande baie et nous avons beaucoup de chemin à faire. Oui, ce lac était très long, même si nous marchions vite, sans raquettes, avec des fourrures qui ne pesaient pas lourd sur nos toboggans. Nous sommes arrivés dans la soirée, alors que les autres Indiens avaient fini d'échanger leurs fourrures.

Après avoir mangé, nous avons commencé à vendre nos fourrures dans la nuit. L'Anglais avait douze chiens et un traîneau de vingt pieds avec lequel il avait transporté tous les bagages. Les chiens étaient gros et forts. L'Anglais transportait six barils et des grosses boîtes remplies de provisions. Nous l'avions rencontré au milieu de la grande baie. Il voulait nous ramener chez nous, mais nous avons refusé en disant que nos tentes n'étaient pas loin.

Il a répondu: «Okay! c'est correct» et il nous a salué avant de repartir. Il nous avait dit qu'il reviendrait le lendemain pour nous donner des provisions. Comme il nous l'avait promis, il est revenu.

Dans la soirée de cette même journée, nous avons eu la visite de mon défunt frère Bastien, accompagné de SPATIENIS, mon neveu. Ils arrivaient de l'endroit où nous leur avons laissé de la viande séchée. Ils avaient suivi nos pistes, car ils se doutaient bien que nous avions des provisions. Ils avaient laissé PONESS là-bas, lui qui ne pouvait plus marcher. Il avait le visage gelé, il lui était impossible de continuer. Bastien venait nous chercher pour lui venir en aide. Durant la nuit, nous avons convenu de partir afin de leur fournir de la nourriture le plus tôt possible. Bastien se pressait car il avait un fils là-bas. Dans mon toboggan, j'ai apporté de la farine, une demi-chaudière de graisse et du thé. Nous n'avons pas pris de lard, de peur que Poness soit encore plus malade. Nous apportons aussi de la viande de caribou et de la viande en conserve achetée chez Willy Peggy.

Nous nous sommes mis en marche en pleine nuit, sous la pleine lune. Il faisait très clair. Nous suivîmes la route de mon frère et de SPATIENIS, et nous ne fîmes qu'un arrêt pour manger et boire du thé. Nous sommes arrivés à leur campement à l'aube. En m'approchant, j'ai crié à mon parrain: «Est-ce que vous êtes vivants?». Il m'a répondu: «Je suis ici et tout va bien, entre chez moi». C'était là la tente de Bastien. Dans l'autre tente, il y avait aussi deux familles, celle de Germain et celle de PONESS. Nous leur donnâmes tout de suite du pain, de la farine, de la viande de caribou, du sucre, du thé et de la graisse. Mais nous n'avons pas donné de lard. Dans le bois, manger du porc affaiblit, surtout si on est déjà malade. Mon parrain s'appelait aussi PONESS, comme celui qui était malade à cause de la faim. Alors, mon parrain se leva et dit: »Nous serions morts si vous ne nous aviez pas laissé de la viande, ou encore si nous avions perdu votre piste». Je lui ai parlé de l'échafaud. Il répondit qu'ils ne l'avaient pas vu et que, dans ces jours-là, ils avaient perdu notre piste

à cause de la neige qui tombait et qui recouvrait tout, y compris l'échafaud probablement.

PONESS, celui qui était malade, partit le premier et nous l'avons rejoint plus loin. Nous revenions à nos campements. En voyant PONESS, je lui ai serré la main en guise de salutation parce que cela faisait longtemps que l'on ne s'était vu. Il me faisait pitié. Il était enveloppé dans une toile pour se protéger du froid et il paraissait durement atteint. Je lui ai dit que, pas loin d'ici, il devait y avoir un grand feu de préparé. Il y avait bien un feu auprès duquel nous nous sommes assis. Nous avons agrandi le feu et nous nous sommes mis à couper des branches pour être bien assis. Nous leur avons donné une bonne place à la chaleur. Mon parrain nous dit: «Comme vous êtes vaillants et travailleurs. Avant de vous voir, nous étions fatigués, découragés et tenaillés par la faim. Rien qu'à vous voir, nous nous sentons en meilleure forme.» Et il ajouta que de voir un des leurs malade, maigre et gelé, cela les décourageait davantage.

Ce soir-là, chacun mangea à sa faim du pain, de la graisse, du thé et du sucre. Nous mangions lorsque d'autres Indiens arrivèrent. Il y avait trois hommes accompagnés de leurs chiens. C'était un peu comme du renfort pour nous aider à ramener les autres — il y avait Damien et deux Indiens de Sept-Îles — de telle sorte que, par la suite, il y eut assez d'hommes pour transporter les bagages. Les femmes marchaient librement. Revenus à notre campement, nous leur avons monté leurs tentes. Mon frère tapait la neige pour la rendre plus dure afin que les tentes soient bien montées.

Ensuite, ils ont repris des forces. Lorsque je suis reparti c'était, cette fois, pour accompagner mon frère qui allait acheter des provisions chez l'Anglais. Mais le voyage de retour fut difficile, parce que les chiens ne pouvaient pas transporter les boîtes de provisions à cause d'une bordée de neige qui venait de tomber. Les chiens étaient sur les toboggans et nous n'avancions pas. C'est KAWINNUT THISHENNU et Michel Nolin mon beau-frère qui nous ont aidés à ramener notre chargement. Ils campaient dans ces coins-là.

Lorsque tout fut terminé, nous nous sommes mis en frais de repartir vers une autre région. Nous reprîmes nos anciens chemins. Nous voulions trouver un autre bon endroit pour monter les tentes. Après l'avoir trouvé, nous y avons transporté d'abord les bagages et les vivres. C'était près d'une petite colline où il y avait un terrier d'ours. Ce jour-là, Bastien Basile sortit sans carabine pour aller voir le terrier. Il n'apporta avec lui que sa hache et une pelle. En voyant le terrier, il sut qu'un ours dormait à l'inté-

rieur et il se demanda comment le faire sortir de là. Alors il commença à pelleter la neige qui obstruait l'entrée du terrier. L'ours se réveilla, rampa jusqu'à la sortie et montra la tête. Bastien lui donna un coup de hache sur la tête et, nous l'avons vu plus tard, la cervelle de l'ours sortait de son crâne. Croyant l'ours mort, Bastien descendit de la colline, reprit son chemin sur la glace et arriva à notre campement.

Le lendemain, nous avons monté nos tentes près du terrier et nous sommes allés voir l'ours. Les vieux avaient amené de la corde et, en marchant vers le terrier, nous les entendions parler et se dire que l'ours n'était probablement pas mort. Nous avons sorti l'ours de son trou en lui enroulant une corde autour du cou et en le tirant vers le bas de la pente. L'ours criait car il n'était pas encore mort. Nous avons donné l'ours à Poness, mon parrain. En entendant les gémissements de l'ours encore vivant, Poness lui asséna quelques coups sur la tête pour le faire mourir. Mais l'ours gémissait toujours et il fallait bien partir. Mon parrain enveloppa l'ours dans des toiles, l'attacha solidement et se mit à le tirer avec l'aide d'un chien. Il faisait beau ce jour-là et les journées commençaient à allonger. Les vieux marchaient derrière nous et ils s'arrêtaient souvent à cause des gémissements de l'ours. À la longue, ils en vinrent à ne plus se soucier des cris de l'ours, pensant qu'il allait bientôt mourir. Mais au contraire, l'ours reprenait des forces et hurlait de plus en plus.

Mon parrain n'aimait pas cela, parce que l'ours criait comme un homme qui souffre et qui se meurt. Alors mon parrain prit son couteau, trancha les cordes qui liaient l'ours et lui asséna un coup de couteau dans le coeur. Il lui ouvrit la poitrine et il en sortit le coeur. Comme ça, il ne crierait plus.

Le lendemain, j'ai chassé en remontant une petite rivière où nous étions passés la veille. En haut des chutes, j'ai aperçu trois loutres. J'en ai tué deux en les sortant aussitôt de l'eau pour qu'elles ne tombent pas dans les chutes. J'ai aussi tué la troisième mais elle m'a échappé; je l'ai perdue sous les glaces.

En ramenant mes loutres, j'ai remarqué qu'un ours avait brisé des arbres à l'automne et je me suis dit que son terrier devait être tout près. J'ai cherché longtemps et j'ai enfin trouvé. Après avoir pelleté l'entrée, j'ai coupé deux longues perches afin de m'assurer que l'ours était bien là. Avec une perche, je n'arrivais pas à toucher le fond du terrier où l'ours devait dormir. Même avec deux perches mises bout à bout, je n'y parvenais pas non plus. Alors je suis revenu au campement et j'en parlai avec

les autres. Ils me répondirent de ne plus m'occuper de cet ours, de le laisser dormir car il crierait comme l'autre si on le tuait.

Il fallait aller ailleurs; nous avions beaucoup de bagages. Nous transportions les bagages une journée et nous changions le campement le lendemain. À ce nouvel endroit, nous sommes allés chasser et explorer les alentours. J'ai tué une autre loutre dans la soirée. Les autres avaient découvert des pistes de caribou et il nous fallait maintenant changer de campement pour nous mettre sur cette piste. Nous avons campé sur les bords d'un grand lac entouré d'arbres. Le lendemain, les autres et moi avons suivi les pistes et nous avons tué huit gros mâles. Les vieux nous dirent que les femelles ne devaient pas être loin. Après avoir ramené la viande des caribous, le lendemain, nous sommes repartis pour en tuer d'autres. Mon défunt frère aperçut une trentaine de caribous dans une plaine entre deux montagnes.

Le lendemain tous, sauf les femmes qui restaient au campement pour faire sécher la viande, partirent à la recherche des caribous. Après plusieurs heures de marche, nous les avons retrouvés près de deux collines. Deux d'entre nous sont montés sur chacune des collines pour surveiller les mouvements de la harde et pour donner le signal de tirer. Tout près de nous, il y avait une pente abrupte où le caribou ne pouvait s'aventurer. L'un de nous est allé en direction de la plaine. Mon défunt frère et Damien étaient postés plus loin, de même que Germain et Pitane Piétasho.

SPATIENIS et mon grand-père se trouvaient parmi les hommes qui étaient postés avec moi. Nous formions presque un cercle autour de la harde. C'est PONESS qui a ouvert le feu mais il manquait sa cible presque à chaque coup. La harde était en désordre et, ne sachant où se frayer un passage, fonçait droit sur nous. Alors Pitane et moi avons ouvert le feu. À chaque coup de feu, un caribou tombait. Après que la harde eut été tuée, les vieux se mirent à nettoyer les caribous. Non loin de là, il y avait des collines dénudées, sans arbres, et dans la plaine, tout près, on ne trouvait que du bois sec que nous avons ramassé pour faire un feu. Les vieux nous dirent de monter la tente. Il faisait doux, une pluie fine tombait sur la neige molle. Damien, SPATIENIS et moi avons dressé une grande tente derrière un coteau à l'abri du vent. Nous étions trois familles et il y avait trois poêles. Comme nous étions plusieurs, nous avons fait une seconde porte. Des branches de sapin et d'épinette recouvraient le sol. Puis nous avons coupé du bois pour le chauffage et nous avons allumé les poêles ensuite. Tout près il y avait une petite mare qui nous

approvisionnait en eau. Nous venions justement de finir notre travail quand les vieux arrivèrent avec des foetus de caribous qu'ils déposèrent au centre de la tente. Ensuite nous fîmes bouillir beaucoup de viande de caribou, et tout le monde mangea à sa faim.

Après le repas, mon grand-père prit une corde à laquelle était attaché un foetus de caribou et demanda à l'autre vieux qui était près de lui: «À quoi sert cette corde puisqu'il y avait des sacs pour transporter les foetus?» Les autres qui étaient assis en deux rangées, l'une en face de l'autre, répondirent que ce n'étaient pas eux. «Mais qui donc?» insista mon grand-père. Et PONESS répondit: «C'est moi et ce n'est pas la peine d'en parler plus longtemps». Mais mon père lui rétorqua qu'il devait savoir que personne n'a le droit de transporter un foetus de caribou sans le couvrir avec un sac. «Nous aurons un vent froid du nord par ta faute. Nous ne sommes pas tellement à l'abri du vent ici, c'est désert». PONESS répondit à mon père: «Je ne voulais pas tacher ma veste avec du sang.» Poness portait une veste blanche qu'il ne voulait pas salir.

Après le repas du soir, nous avons coupé en deux les foetus de caribou pour les faire sécher. Puis nous nous sommes couchés.

C'était presque l'aube quand le vent du nord s'est mis à souffler. Notre tente était solide puisque nous avons mis beaucoup de neige sur ses rebords. Avec le vent, la neige avait durci. Et mon père dit à Poness: «Je t'avais bien dit qu'il y aurait un vent froid du nord.»

Le lendemain matin, nous ne savions pas quoi faire exactement. Il faisait extrêmement froid. De plus, il y avait encore des caribous dans les environs et nous devions les tuer. Les vieux décidèrent que nous irions à la recherche des autres caribous. Shanmass et quelques jeunes, de leur côté décidèrent de retourner à nos campements où nos femmes et nos enfants nous attendaient. Quant à nous, nous restions à la poursuite des autres caribous. Nous étions encore nombreux. Du côté de SHAN-MASS, il y avait les jeunes: Thaddé, Atuanis, Simon, Panape et Pien. Nous autres aussi, étions nombreux: mon grand-père Sylvestre Napish, mon parrain Paul Pawstuck, mon frère défunt Zacharie Mestokosho, Damien Sylvestre, Peter Pietasho, Bastien Thomas, Paul Nolin, Bastien Basile et enfin moi, Mathieu Mestokosho.

En tout, nous étions neuf pour aller au caribou. Au début, nous avons marché dans le bois, de peur de nous faire voir par le caribou. De temps à autre, nous nous arrêtions pour nous reposer et pour nous protéger du

froid. Durant une de ces haltes, dans un endroit bien à l'abri du vent, un des nôtres regardait vers les collines avoisinantes. Après les avoir repérés, il nous fit signe sans hésiter et nous les montra du doigt. Les caribous étaient au nombre de huit et nous les avons tués. Comme ils étaient en haut d'une colline, il a fallu les descendre au bas de la côte, dans un endroit bien à l'abri du vent. Il faisait très beau et le vent tombait. Après les avoir tous nettoyés, nous sommes allés directement à notre campement, où les femmes et les enfants nous attendaient. Nous nous sommes arrêtés à nos autres tentes seulement pour boire du thé et manger. Ensuite nous avons retrouvé nos familles.

Le lendemain, il a fallu démonter nos tentes, faire nos bagages et nous diriger vers les endroits où nous avons tué d'abord huit caribous, ensuite trente et finalement huit autres, la veille sur la colline. Ça nous faisait beaucoup de viande. Arrivés sur les lieux, les femmes faisaient sécher la viande à mesure que nous allions la chercher.

Le lendemain, avec l'aide des femmes et des enfants, nous avons poursuivi le travail. Le transport de toute cette viande fut rapide parce que nous étions plusieurs et le travail fut vite terminé. Nous sommes restés un mois environ à cet endroit-là. Ensuite le groupe s'est séparé. Les autres s'en allaient en direction de Winuakapau. Nous autres, nous nous dirigeons avec nos familles vers un endroit où nous avons déjà tué des caribous.

Dans la soirée, après avoir dressé nos tentes, Damien, Sylvestre et moi sommes allés explorer les alentours. Ce même soir, nous avons tué six caribous mâles d'un groupe de huit dont deux avaient pris la fuite. Ils couraient tellement vite que nous n'aurions jamais eu le temps de les viser. C'était désert et il y avait de la neige à l'infini. Et puis, nous étions seulement deux, Damien Sylvestre et moi. Mais ça nous faisait de la viande en surplus.

Après les avoir nettoyés, nous sommes retournés à notre campement, Damien et moi. Avant de les tuer, nous avons laissé de la viande séchée bien enveloppée dans un endroit. En revenant chez nous, nous avons annoncé aux autres que nous venions de tuer six caribous.

Le lendemain, nous sommes repartis avec nos familles pour aller nous installer à l'endroit, pas trop éloigné, où étaient les caribous de la veille. C'est là que nous avons dressé nos tentes. Nous avons ramené la viande le soir même car les journées commençaient à être plus longues. C'était

je pense, dans le mois d'avril. La neige avait durci dans la soirée et c'était bon pour transporter la viande dans nos toboggans. Damien, son père et moi, avons chacun deux caribous à transporter.

Une fois le travail terminé, j'ai ramassé tous mes quartiers de viande et je les ai placés sur l'échafaud que nous avons construit. À ce moment-là, je pense que j'avais gardé deux poitrines de caribous pour les faire sécher, tandis que j'avais mis le reste sur l'échafaud.

Ensuite mon grand-père nous a dit: «Allez faire un tour dans les environs. Vous rencontrerez peut-être d'autres Indiens qui pourraient manquer de viande. Nous autres, ça nous fait beaucoup de viande à transporter.» Il nous a envoyé vers un lac qui a pour nom KESHIKASKAU. Dans les environs de ce lac, il y avait une montagne et nous savions que le lac KESHIKASKAU se trouvait de l'autre côté de la montagne. Du sommet de cette montagne on a aperçu le lac. Il était grand. En regardant bien comme il faut, nous avons vu une tente sur le lac. Puis nous sommes descendus pour aller voir de plus près.

Il y avait là deux familles qui se servaient d'une seule et grande tente. Lorsque nous sommes arrivés à la tente, il n'y avait que des femmes. Je connaissais l'une d'entre elles, Agnès, la fille d'un Indien de Northwest River que l'on surnommait KAUINNUT TSISHENNU. Il était de ma parenté, c'était mon oncle. Agnès me fit part de leur misère. L'autre femme, PINAMENIS travaillait une peau de caribou. Elle enlevait la fourrure en se servant d'un couteau en os de caribou.

PINAMENIS était l'épouse de TSHUKAPEU. Agnès nous dit: «La peau que tu vois, c'est celle du seul caribou que les hommes ont tué et nous n'avons plus rien à manger. Il n'y a presque plus de provisions, notre dernier sac de farine est bien entamé. Nous sommes huit personnes et il ne reste qu'une chaudière de graisse qui n'est pas pleine. Même notre thé commence à manquer».

Vous savez eux, là-bas, s'approvisionnaient à Northwest River où l'on ne voulait pas leur donner beaucoup de provisions.

Je répondis alors que nous étions aussi à cours de provisions. Ensuite, nous avons mangé la viande qu'elle avait fait cuire. Elle nous offrit aussi du pain. Mon beau-frère, Michel Nolin, chassait des loutres à l'autre bout du lac. Il avait tué le caribou que nous mangions, le matin même, au bout de ce même lac. C'était une femelle sans foetus. Le groupe voyageait sans cesse à la recherche des caribous mais il n'en trouvait jamais et celui

du matin était le seul qu'il avait. Ils nous dirent encore qu'ils pêchaient au filet sous la glace. Un peu plus tard, Agnès aperçut son mari sur le chemin de retour et elle me dit: «Ton beau-frère arrive». Lorsqu'il fut assez près de la tente, il me reconnut et il me cria: «Mon beau-frère est rendu ici». Nous étions contents car cela faisait plusieurs années que nous ne nous étions vus. Il me fit part de sa malchance et m'avoua qu'il n'avait presque plus rien à manger. Je lui répondis que nous étions dans le même cas. Alors il se mit à me raconter sa chasse à la loutre. Il ne l'avait pas vue, mais c'est en allant l'attendre au bout du lac le matin même qu'il avait tué le caribou. Le caribou était absolument seul. Sa femme, Agnès, lui donna à manger. Par la suite, on s'est allongé pour fumer le tabac que moi et Damien Sylvestre avions. Mon beau-frère en avait aussi. Quelques instants plus tard, on entendit des pas dans la neige dehors. C'était l'autre chasseur, Joseph André de Sept-Îles, TSUKAPEW de son surnom, qui rentrait. Il était allé aux chutes du lac pour trouver une piste de caribou. Malheureusement, il n'avait vu ni piste, ni rien. Il arriva à la tente, ôta ses raquettes, les accrocha du côté où il dormait et pénétra à l'intérieur. Il fut surpris de nous voir et dit: «Tiens, voilà des visiteurs. C'est dommage que nous soyons à court de provisions. Vous pensez peut-être que vous allez manger beaucoup de viande? Il ne nous reste que ce caribou. Ce n'est pas notre faute, nous ne sommes pas chanceux».

Avant de nous endormir pour la nuit, ils nous dirent qu'ils avaient l'intention de tendre leurs filets ailleurs sur le lac. Le lendemain matin, après avoir mangé, nous sommes sortis dehors et je fis part de mon intention de partir. Mon beau-frère, Michel Nolin, me montra du doigt la direction d'un lac du nom de MISHIKAMAU qui n'était pas très loin. Il me montra aussi une montagne où, me dit-il, il y avait beaucoup de martres. Cette montagne s'appelle UAPISTANAMI. Il me dit: «C'est dans cette montagne-là que nous voulions aller après en avoir fini ici. Bien souvent, il y a des caribous là-bas. Mais, dans la situation où nous sommes en ce moment, sans provisions, c'est impossible.» — «Tu as raison», lui dis-je. — «Sans provisions, nous n'avons pas pu suivre les autres Indiens qui sont partis dans ces régions depuis longtemps». — Je lui répondis: «Tu sais, il y a un lac près d'ici qui a pour nom UATSINAKANISKAMAU à cause des mélèzes qui bordent le lac. Nous avons passé Noël à cet endroit que je connais bien. C'est là où nous avons laissé nos canots l'automne dernier. En ce moment, nous, nous y sommes avec toutes nos familles. Voilà trois jours, nous avons tué six caribous à cet endroit. Si vous n'avez rien à manger, venez nous voir avec vos familles. Venez chercher de la viande, nous vous

en donnerons». — «D'accord. Aujourd'hui nous tendons nos filets ici, demain nous les tendrons ailleurs et la journée d'ensuite nous serons chez vous».

Là-dessus, nous sommes partis, Damien Sylvestre et moi. De retour chez nous, nous avons travaillé des os de caribou de façon à faire de la graisse pour nos invités qui allaient venir. La journée suivante, nous avons encore broyé des os de caribous pour ensuite les faire bouillir et en retirer la graisse. Le troisième jour, vers midi, nos invités sont arrivés avec tous leurs bagages. Ce sont nos enfants qui jouaient dehors qui les ont vus venir sur la glace. Nous avons préparé la graisse dans une grosse chaudière et elle était bien remplie. Quand ils en mangèrent, ils vidèrent presque la chaudière.

C'étaient des gens habitués à la graisse et ils en mangèrent beaucoup. Dans la soirée, nous avons mangé avec eux ce qui restait de la graisse. Mais notre graisse à nous ne s'épuisait pas, car nous en avions encore beaucoup. La nôtre était gelée tandis que celle que nous avions mangée dans la journée ne l'était pas. C'est au repas du soir que mon grand-père s'est chargé de partager la graisse, sans oublier personne. Plus tôt, mon grand-père avait préparé la graisse des trente caribous et il avait donné à mon père sa part. Ainsi, nos invités mangèrent de la graisse mais aussi de la viande en poudre pour faire changement. Le lendemain, ils nous avertirent qu'ils quitteraient le jour suivant. TSHUKAPEU — Joseph André — a chanté avec un tambour et tous les autres vieux chantèrent aussi. Nous les écoutions et nous trouvions ça très beau.

Le lendemain, pour eux, c'étaient les préparatifs de départ. Mais avant, tous mangèrent de la graisse de caribou et de la viande. Ensuite, mon grand-père dit à TSHUKAPEU: «Ramasse la graisse et emmenez-la. Vous en mangerez encore». De mon côté, j'ai dit à mon beau-frère, Michel Nolin, que je lui laissais la viande de deux échafauds afin que son groupe puisse la manger. Nous avons aussi donné deux belles peaux de caribou pour qu'ils en fassent des raquettes. Damien Sylvestre a donné une peau à TSHUKAPEU et moi, j'ai donné une peau à Michel Nolin. Ils ont avoué être sans raquettes et en famine. Je me demande s'ils auraient survécu s'ils n'avaient pas tué leur unique caribou. De toute façon, avec ce que nous leur donnions, ils devaient en avoir assez pour jusqu'au printemps. De notre côté, nous gardions juste quelques quartiers de viande.

Le lendemain, ce fut à notre tour de partir et nous avons laissé nos invités derrière parce qu'ils avaient beaucoup de bagages et de viande à trans-

porter. Nous, nous allions vers un autre de nos échafauds. Nous y sommes arrivés dans la soirée et, en montant nos tentes, nous vîmes une loutre qui courait sur le lac dans notre direction. Nous avons détaché nos deux chiens. Ce fut un dur combat. L'un des chiens mordait la loutre au cou, l'autre à la queue. Lorsqu'ils tiraient ensemble, chacun de leur côté, la loutre était étirée. Je suis alors accouru sur les lieux et j'ai tué la loutre d'un seul bon coup sur la tête. Nous avons donné la loutre à mon grand-père. Le lendemain était jour de Pâques et nous n'avons rien fait. Nous avons seulement préparé nos bagages et mis la viande de l'échafaud dans nos sacs de toile.

Nous sommes repartis le jour suivant. L'étape fut longue mais le voyage facile parce que nos toboggans glissaient bien sur la neige durcie. Nous avons marché trois jours sans arrêter pour arriver au bout du lac UIPUS-KAKAMAU, tout près du lac Long. Nous avons laissé nos canots à cet endroit. Et c'est là que j'ai rencontré Peter Pietasho qui lui aussi avait laissé son canot là. Durant trois semaines, en attendant la fonte des lacs, j'ai chassé avec Peter Pietasho à cet endroit, tandis que Damien Sylvestre et son père chassaient ailleurs dans un endroit appelé KAPAPUKUPAN. J'ai tué quatre loutres et Peter une. Un jour, en descendant une rivière, nous vîmes trois loutres. Il les tira mais les manqua. Les loutres s'enfuirent. Peter tira à nouveau, les manqua tout autant. Ensuite nous tendîmes nos pièges et les trois loutres qu'il avait manquées se prirent dans mes pièges. Les loutres avaient des plombs dans leur corps mais ceux-ci n'étaient pas assez gros pour les tuer. En les tirant, Peter s'était servi de plombs trop petits et c'est moi qui les ai prises toutes les trois au piège. Nous avons continué à descendre la rivière sans rien voir ni rien tuer. Nous sommes allés voir nos pièges seulement une fois et, parce qu'il n'y avait ni loutre ni aucun autre animal à fourrure, nous les avons enlevés. Nous sommes restés quelques jours dans ces lieux.

Il y avait de quoi manger mais nous étions sans thé et sans tabac. Nous avions du sel et de la graisse. Cette journée-là, c'était peut-être la fête de l'Ascension. La veille, Peter m'avait dit: «Demain, nous allons entendre les cris des gibiers d'eau». Ce matin-là, je me suis levé le premier. Il ne ventait pas. J'ai entendu au-dehors comme une musique. C'était une bande d'oiseaux migrateurs qui s'étaient posés de bonne heure sur la rivière. Alors j'ai réveillé Peter et lui ai dit: «Écoute, n'entends-tu pas ces oiseaux? Nous qui n'avons plus de graisse à manger, nous allons en avoir». Alors, nous nous sommes levés et avons pris chacun notre canot. Peter m'a

dit: «Tu vas les contourner et moi, quand ils s'envoleront, je tirerai dans le tas». Mais, les oiseaux nous avaient aperçus et s'étaient déjà envolés sans que nous ayons eu le temps de les viser. Je me suis dirigé alors vers une petite baie. Une fois sur place, j'ai aperçu des kakawis qui étaient posés sur une petite banquise. Je me suis doucement approché en canot vers eux. Quand ils furent à ma portée, j'ai tiré dans le tas. J'en ai tué huit dont le dernier fut emporté par le courant. Ensuite, je me suis rendu de l'autre côté de la rivière. Là, j'entendis des outardes venir. Je préparai alors mon fusil à poudre. Il y avait quatre outardes. J'ai tiré et j'en tuai une. Après l'avoir retrouvée, je suis retourné chez moi. Je suis revenu le premier et j'ai enveloppé mes gibiers d'eau dans une toile. La femme de Peter ramassait du bois pour faire un feu pour la lessive. Quand elle vit les oiseaux, elle fit du feu pour les plumer et les cuire.

Les femmes étaient toutes dehors. J'étais à l'intérieur de la tente et Peter dormait quand les femmes aperçurent un animal tout noir qui montait dans un arbre. Je suis sorti. Les femmes me dirent que ma chienne l'avait poursuivi. J'ai pris mon fusil et je me suis dirigé vers l'arbre ou l'animal avait grimpé. J'ai aperçu une martre toute noire qui me regardait de là-haut. Je l'ai visée et je l'ai tirée dans la tête. Alors elle est tombée de l'arbre et je l'ai ramassée. Elle ressemblait à une loutre tellement elle était noire. La femme de Peter alla le réveiller et lui dit: «Réveille-toi, Mathieu vient de tuer une martre toute noire». Une fois chez moi, j'ai montré à Peter la martre. Peter contempla la martre et me dit: «Toi, tu es toujours chanceux».

Nous étions au bout du lac Long dans un endroit qui a pour nom KAUE-PAUKAISHIT. Il y avait là un échafaud sur lequel nous avons laissé de la viande et bien d'autres choses, entre autres le surplus de nos munitions. Le lendemain, nous sommes partis avec nos toboggans puisqu'il y avait encore de la glace. Le voyage serait long car c'était un grand lac. Nous nous sommes arrêtés en un lieu nommé PUKUANIPANIN, où nous avons fait un feu pour manger. Les journées étaient longues; nous étions à la fin d'avril. Après le repas, nous sommes repartis. À la fin de la journée, nous nous sommes arrêtés à nouveau pour camper dans un endroit nommé NATUASHISHAU. Le lendemain, dans un endroit qui a pour nom KATSHEUIAPISTINAKAN nous avons allumé un feu pour manger. C'était déjà l'été maintenant et nous voyagions en canot. Dans la soirée, en arrivant à ATUAKAMIU, nous avons aperçu les autres qui revenaient du lac Atikonak pour nous rejoindre. Il y avait mon père PONESS, SHAN-

MASS, SPATIENISS et mon défunt frère. Je pense qu'ils étaient seulement quatre avec leur famille. Dans notre groupe, il y avait Damien Sylvestre avec son père, Peter Pietasho, moi et ma famille, ainsi que tous les enfants.

Le lendemain, après avoir laissé les bagages désormais inutiles, nous sommes partis dans plusieurs canots. Nous étions au bout du lac Brûlé, plus précisément à la tête de ce lac. Il restait un peu de glace sur le lac, mais le vent l'avait entraînée sur la rive opposée. Nous nous sommes arrêtés pour manger dans une île qu'on appelle KUPESHIU. Non loin de cette île se trouvait une autre île, où les goélands pondaient leurs oeufs. Nous y sommes allés pour en chercher, mais il n'y en avait pas. Après cette halte, nous sommes repartis. Nous étions huit familles à voyager dans huit canots. Ensuite, nous avons dû faire deux courts portages conduisant à un grand lac du nom de UATIKAU. Nous avons traversé le lac et avons longé la rive. Le lac était calme. Il ne ventait pas. C'était dans la soirée. Nous voyagions tous ensemble côte à côte. Tout à coup, nous avons entendu un sifflement et un bruit sourd. C'était une tornade. Elle est apparue non loin de nous. Nous pouvions voir l'eau tourbillonner. Alors nous avons pagayé très fort vers la terre ferme. Une fois débarqués de nos canots, nous avons regardé vers la tornade mais déjà elle diminuait à vue d'oeil et disparaissait. Non loin de là, se trouvait une petite rivière qui se jetait dans le lac. Une fois rendus au ruisseau, nous avons traversé le lac. Si la tornade nous avait surpris au beau milieu, elle nous aurait fait chavirer. Nous étions en vue d'un petit portage. Après avoir porté, les canots furent rechargés et nous repartîmes vers le petit lac Brûlé. C'était déjà le soir quand nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit.

De bonne heure le lendemain matin, nous avons chargé nos bagages dans les canots. Nous n'en avons pas beaucoup. Puis nous avons descendu la rivière du petit lac Brûlé. Il n'y avait pas de glace. Toute la journée nous avons pagayé sans arrêt, n'apercevant ni animaux, ni Indiens. Nous avons atteint une autre rivière appelée KUKUMES. Dans cette rivière, il n'y avait pas beaucoup d'eau et, normalement, nous devions nous servir de perches pour la remonter. Mais nous la descendions. En bas des rapides, nous avons fait une halte pour manger. À cet endroit se trouvait une tombe. Il y a déjà très longtemps, quelqu'un y était mort. Il avait choisi cet emplacement, car tout le monde emprunte ce chemin pour monter dans le bois ou pour descendre à Mingan. Nous sommes

restés une heure environ pour prier sur sa tombe. Ensuite, nous sommes repartis vers un endroit appelé KANETINAT, où nous avions des échafauds sur lesquels il y avait des provisions. Puis, après avoir mangé, nous avons repris notre voyage. Dans la soirée, comme nous n'étions pas pressés, nous sommes arrêtés à KAUMUAKUENANT pour camper.

Le lendemain matin, il faisait encore noir quand les vieux mirent leurs canots à l'eau avec les bagages. J'ai crié à Peter Pietasho: «Entends-tu les vieux qui font tout ce tapage?» Il m'a répondu: «Laisse-les faire, ne soyons pas si pressés». Après avoir mangé, nous avons démonté nos tentes, mis nos canots à l'eau avec les bagages. Nous avons laissé nos poêles et pris juste nos toiles. Les vieux étaient déjà très loin quand nous sommes partis. De grand matin, nous sommes arrivés en vue de KUPE-TINATSHUAK. Non loin de là, il y avait un portage. Nous avons rattrapé les vieux qui attachaient leurs bagages pour les porter. Quant à nous, c'était déjà fait. J'ai pris mes bagages avec mon canot, et je suis parti. En arrivant au lac, j'ai mis mon canot à l'eau avec mes bagages et pris ceux de ma femme. Les autres arrivaient au fur et à mesure au lac, mais les vieux n'étaient pas encore là. Sans perdre de temps, nous sommes partis et avons remonté une rivière. Nous étions encore en vue d'un autre portage. En peu de temps nous avons fait le portage. Mais non loin de là, il y avait un autre portage qui, en indien, se nomme KESHUEKUE-SHIT. Il était long. Nous nous sommes reposés au milieu. Ensuite nous sommes arrivés au lac. Les retardataires n'étaient toujours pas là. Nous avons remis nos canots à l'eau. Plus tard, nous arrivâmes à un autre portage nommé KATIKATAUAKAT. Il porte ce nom du fait qu'il faut monter une pente abrupte. Nous avons attendu les autres. Après quelques minutes d'attente, nous avons fait le portage qui était un peu long. Beaucoup plus tard, nous sommes arrivés à la rivière. Il fallait remonter la rivière et il n'y avait pas assez d'eau. Alors, nous nous sommes servis de nos perches et de nos pagaies pour faire avancer nos canots. Rendus en haut, nous étions encore en vue d'un portage connu sous le nom de MAKAT-SHEU. Le sentier était beau, le voyage ne fut pas très long. Les autres décidèrent qu'une fois rendus au lac, nous ferions du feu et attendrions les autres. Le premier arrivé alluma un feu. Quand tous y furent rendus, nous avons mangé. Après quoi, nous avons ramassé nos affaires. Le thé qui restait, nous l'avons suspendu à la perche qui avait servi à accrocher la chaudière et à faire bouillir le thé. Nous étions prêts à partir quand les vieux arrivèrent. Ils nous dirent: «Attendez-nous, ne soyez pas si pressés». Nous leur avons répondu: «C'est vous autres qui étiez pressés ce

matin; il faisait encore noir quand vous êtes partis». Nous les avons attendus et, après qu'ils eurent mangé, nous sommes partis ensemble.

Le portage suivant était long. Il débouchait sur un lac étroit mais très long aussi. Puis, il y avait un court portage, un petit lac et un autre petit portage. Après ce dernier, nous nous sommes arrêtés sur les bords du lac pour nous reposer, et pour attendre les autres qui n'allaient vraiment pas vite. On a fait un feu. Beaucoup plus tard, les autres arrivèrent. Ils se reposèrent et mangèrent.

Ensuite, tous ensemble, nous avons traversé le lac en direction des chutes. Cet endroit se nomme KASHISTAUSHEKAT. Il s'agit d'un portage excessivement difficile à cause des grosses roches qui l'encombrent. Il fallait marcher avec précaution sur les pierres glissantes. On pouvait mettre un canot à l'eau. En montant, il était important de ne pas faire rouler de roches en bas. Elles auraient écrasé les autres qui suivaient. Je crois bien qu'aujourd'hui les roches obstruent complètement ce chemin que nous prenions autrefois.

La descente était tout aussi difficile. Mais en bas, il y avait une bonne rivière pour nos canots.

Là, nous avons laissé certains bagages qui ne nous servaient plus. Nous avons des échafauds en cet endroit et, après avoir mangé, nous avons placé des bagages sur les échafauds.

Puis nous sommes repartis vers le portage suivant qui s'appelle le petit KASHISTAUSHEKAT. Il était semblable au portage précédent, quoiqu'un peu moins difficile.

Certains Indiens prenaient d'autres routes pour éviter ces deux portages. Ils étaient vraiment difficiles; on prenait plusieurs heures pour franchir chacun d'eux. On revenait ensuite sur la rivière pour la descendre sur des petits rapides.

Cela nous amenait à un autre portage appelé KAPAPUKANAMISTIPANT. Avant de faire ce portage, nous nous sommes arrêtés. Je fumais une pipe lorsque quelqu'un aperçut les autres venir sur la rivière. Voyant cela, on s'est empressé de déguerpir pour entreprendre le portage. Mais les vieux sont arrivés avant que nous partions, et les femmes nous criaient: «Attendez-nous, ne vous sauvez pas!»

C'était ma marraine et ma grand-mère qui criaient comme ça. Alors qu'ils débarquaient leurs bagages, moi je montais mon canot dans le portage.

J'étais presque rendu en haut lorsque j'entendis les femmes qui criaient encore. Cette fois, elles nous avertissaient qu'un des vieux venait de se tordre la cheville. C'était mon grand-père Sylvestre. Il pouvait encore marcher, mais sans porter de bagages. Il ne transportait que son canot. Je l'attendis. Lorsqu'il arriva, je vis le mouchoir rouge qu'il s'était attaché autour de la cheville. Les vieux étaient fatigués et voulaient se reposer au pied du prochain portage. C'est vrai que le voyage était long.

De l'autre côté d'un lac, après un petit portage nous nous sommes arrêtés. Nous étions sur une longue grève; c'était une bien belle place. On pouvait voir tout le lac. Il faisait très beau cette journée-là.

Ensuite, après une longue halte, nous sommes repartis tous ensemble. Il y avait huit canots sur le lac. Nous sommes allés sur une rivière nommée KAUPAUAKAT à cause de ses longs rivages de sable.

La rivière était bien basse. Elle nous menait vers un grand lac. Nous l'avons traversé en passant au milieu. Une fois au bout du lac, nous nous sommes arrêtés. De nombreux Indiens s'arrêtaient là depuis longtemps: on pouvait voir plusieurs anciens campements. C'était une bonne place pour camper.

Pour camper, le groupe s'est scindé: je suis allé m'installer avec deux autres familles au pied du portage.

Non loin de là, il y avait une île, et mon défunt frère avec le petit Bastien campaient là.

J'ai construit une tente conique. Puis nous avons mangé. Il fit très froid pendant la nuit et, au matin, tout était gelé.

Très tôt, le lendemain matin, avant l'aube, on entendit les vieux passer sur le lac en canot. Pour nous narguer, ils faisaient beaucoup de bruit avec leurs avirons. Pitane et moi, nous rassurions les femmes en leur disant que nous avions le temps de les rattrapper, puisqu'il leur faudrait sûrement briser de la glace sur le lac.

Tard dans la matinée, après le repas et la préparation des bagages, nous sommes partis à notre tour. Le soleil était déjà haut. Nous traversâmes une baie au-delà de laquelle le lac s'élargissait. On voyait déjà les vieux au loin et ce fut facile de les rejoindre. Ils en arrachaient pour briser toute cette glace avec des perches. Nous, nous ne faisons que suivre leur chemin. Et maintenant il était tard, et la glace commençait à fondre partout.

Nous sommes arrivés à un portage. Sans attendre les vieux, nous avons fait rapidement ce portage. Il conduisait à un lac sur lequel il n'y avait plus de glace. C'était bon. On l'a traversé. De l'autre côté, le sentier du portage était mal entretenu. Il y avait plein d'arbres et d'arbustes. Alors, nous avons décidé de prendre un autre chemin plus court. Là où nous marchions, il n'y avait pas d'arbres mais plusieurs côtes. Nous marchions dans des collines. Mais ça marchait bien. Nous sommes arrivés à un petit lac que nous avons traversé. Une fois encore, rendus de l'autre côté, nous n'avons pas suivi l'ancien portage. Nous allions très vite sans jamais nous arrêter. C'était un peu comme une course. Derrière nous, ils étaient trois canots, les vieux et leurs familles.

Ce dernier portage nous amenait à MATAMEK NIPI. Après ce lac, le portage suivant est remarquable parce qu'il y a un ruisseau qui traverse le sentier au beau milieu du portage. Puis nous arrivions sur une rivière qu'il fallait traverser. De l'autre côté de cette rivière, dans un autre portage, après une série de petites collines, on apercevait une grosse montagne appelée KAPAPUKUPANT. On la nommait ainsi à cause d'un glissement de terrain qui avait emporté la moitié de la montagne. Le portage MATAMEK était très long. Nous devons marcher au moins une distance de sept milles. C'était une distance équivalente à celle qui sépare le village de Mingan à celui de Longue-Pointe de Mingan. Je crois même que c'était un peu plus long.

Au bout de ce portage, nous nous sommes reposés. Nous avons fait un feu et nous avons mangé.

Ensuite, nous avons laissé de la nourriture et du thé, pour que les vieux puissent manger rapidement quand ils arriveraient là.

Mais au moment de partir, alors que nous attachions nos bagages, deux femmes surgirent sur le sentier. Elles étaient encore loin mais déjà on pouvait entendre les bêtises qu'elles nous criaient. Elles nous demandaient de ne plus aller aussi vite et de les attendre. Ce que nous fîmes.

Nous sommes repartis ensemble. Il fallait traverser un lac et faire un portage, pour arriver à MATAMEK SHIPIS. On pouvait faire une bonne distance en canot sur cette rivière. Souvent, l'eau y était basse; nous devions enlever des roches dans le fond pour passer avec nos canots chargés. Mais cette année-là, ça allait bien. La rivière était haute. Nous étions en juin.

Passé un petit rapide, on pouvait suivre la rivière sans inquiétude. Après un certain temps, on arrivait à deux portages successifs dont l'un s'appelait

lait KASHISTAUNATISKAT. Ils sont suivis par une autre portage nommé UASHEKAMIU.

Les arbres bourgeonnaient. Ce dernier portage est un des plus longs du trajet. Nous ne sommes pas arrêtés après ce portage. Nous avons plutôt continué beaucoup plus loin, jusqu'à la petite rivière KAIASTATAUTSHE-PANTIT. Là, on s'est reposé longtemps. Encore une fois nous devançons les autres. Nous les attendions, mais ils ne venaient pas. Alors nous sommes repartis. On se retrouvait dans un endroit où il y avait plein de petits arbres qui commençaient à pousser. Je crois bien qu'aujourd'hui ces petits arbres-là doivent être très grands; nous ne pourrions plus marcher là où nous marchions jadis.

Notre voyage continuait toujours. Nous avons gravi une montagne et c'était bien facile maintenant de redescendre.

Au pied de la montagne, nous étions encore loin du lac. Une fois sur les rives du lac, nous nous sommes arrêtés pour attendre les autres. Les entendant venir, nous mimons les canots à l'eau pour traverser immédiatement le lac. Nous allons aux chutes pour y faire un feu, comme nous en avons convenu avec les vieux. Après de ce feu, nous avons pris un instant de repos avec les vieux. La route était encore longue, et ce moment de repos fut de courte durée. Nous devons entreprendre un autre portage. Nous allons vers un lac qu'il fallait traverser pour atteindre un long portage appelé KAMINUATAUAKAT. On arrivait ainsi sur la rivière UAPUPAT-SHUASHU. Toujours plus loin, il y avait sur notre droite un petit portage, puis un autre, plus long celui-là. Il débouchait sur la rivière. Il y avait des rapides que nous pouvions sauter en canot.

Sur le cours de cette rivière, il fallait encore prendre un portage conduisant à un grand lac. Nous traversons ce dernier sur sa longueur, car le prochain portage était à l'autre bout. Ce sentier monte dans une montagne. Au sommet, nous fîmes une halte, toujours pour laisser la chance aux vieux de nous rejoindre. On les vit venir de très loin. Sans plus attendre, en sachant qu'ils suivaient toujours, nous primes nos canots et nos bagages sur nos épaules et nous repartîmes.

Nous arrivâmes au lac KASHIPUATETAUAKAU. Là, on s'est arrêté pour manger. Le sentier descendait jusqu'au bord du lac, et il y avait une belle place pour nous reposer. D'autres Indiens avant nous s'étaient reposés là. L'endroit était souvent fréquenté. Lorsque les autres arrivèrent, nous finissions de manger. Ils se disaient très fatigués. Nous, nous ne voulions

pas nous attarder là, car il ne restait que deux portages à franchir pour arriver à la Rivière St-Jean.

Ce fut à leur tour de manger. Nous les attendions parce qu'il n'était pas question de se séparer pour passer les chutes de la Rivière St-Jean.

Après leur repas, nous partîmes sur le lac. Avant de prendre le portage, il y avait un rétrécissement. Le portage était très court. On a fait ce portage sans trop suivre de sentier. Ensuite, on a fait une bonne distance en canot pour atteindre le dernier portage. Il est difficile, long et en montant. De l'autre côté, on descendait une pente raide et c'est ainsi que nous arrivions à la rivière METAPESTAKAN.

Une fois de plus il fallait attendre les autres. Nous voulions prendre la rivière tous ensemble parce qu'elle est dangereuse à cet endroit. La rivière coule entre de hautes falaises. Il y a de gros remous. Il y avait des risques de s'échouer sur des roches. Il fallait passer exactement au milieu de la rivière. C'est là où il y avait le moins de remous et de vagues.

Il commençait à être tard dans la journée. Nous avons convenu de camper plus bas sur la rivière. Nous voulions nous rendre à l'île WASHEKA-MAU. Alors, nous descendions la rivière. Plus bas, nous atteignîmes UTINASKUSHU. Il y a là des remous; c'est risqué d'y passer en canot. Peter Pietacho passa le premier, en essayant toujours de suivre le milieu de la rivière. Nous avons suivi. Les canots filent très rapidement en cet endroit, et il y a des bouillons de chaque côté. Personne n'eut de problème. Après ces rapides, la rivière fait une courbe. Nous arrivions à UAPMISTIKUETSHUAN. Nous ne nous sommes pas arrêtés. Nous allions très vite, un peu comme si on se sauvait de quelqu'un.

Ceux qui passaient là l'hiver, ceux-là ne passaient pas les rapides en canot. Il y avait un chemin pour les contourner. Nous nous sommes arrêtés au début de ce chemin. La rivière est très profonde à cet endroit.

Nous sommes débarqués. Les femmes faisaient cuire du pain. Moi je n'avais plus de tente. J'avais laissé la mienne dans le bois pour l'hiver prochain. Alors j'ai fabriqué une sorte d'abri avec des toiles. Je n'avais plus mon petit poêle. Les autres avaient tout cela.

D'autres Indiens avaient campé là. Ils étaient partis depuis longtemps déjà, on pouvait le savoir en examinant les arbres qu'ils avaient coupés.

Il s'agissait du défunt Jean-Louis et de William Jérôme.

Le lendemain matin, les vieux partirent, comme d'habitude, avant que le jour se soit levé. Mais ce matin-là, Peter Pietacho et moi-même nous étions prêts en même temps qu'eux.

On se mit alors à descendre la rivière. Les vieux allaient devant. Tout à coup, en un lieu nommé KAPISKUAMISKAT, les vieux nous crièrent qu'ils voyaient une tente sur les bords.

On dormait encore dans cette tente. Nous avons crié en passant près de la tente, pour les réveiller. Ils devaient se demander qui pouvait bien crier ainsi sur la rivière. Ils ont poussé la toile qui sert de porte et nous les avons vus sortir. Mon grand-père alla les voir et leur demanda si ils voulaient descendre la rivière avec nous. Plus loin la rivière faisait une grande courbe, pour revenir ensuite droite sur une bonne longueur.

Nous étions près du portage ATSHUK. J'avais déjà mon canot et mes bagages sur le dos, lorsque ceux qu'on avait réveillés arrivèrent. Ils débarquèrent immédiatement. Ils n'avaient pas perdu de temps pour nous rejoindre si vite.

Tous ensemble, nous sommes arrivés à la petite rivière St-Jean. Là, il y a des chalets pour les Messieurs.

On vit un castor sur la rivière. Nous n'avions pas le temps de le tuer. Derrière nous, les autres nous criaient d'arrêter. Mais ce castor nous laissait indifférent. Mes balles étaient au fond de mes bagages. Je ne chassais plus.

Puis nous sommes arrivés à KAPEMISTAUATSHETSHUANT. Là, nous avons mangé puis nous sommes repartis. Vers midi, nous arrivâmes à la mer, au village de Rivière St-Jean. On a dressé nos tentes là, le temps de trouver une barque qui nous conduirait par la mer à Mingan. Dans la soirée, nous trouvâmes un bateau. Il appartenait à un blanc que nous surnommions UAPUSH. Il s'en servait pour transporter la marchandise des bateaux jusqu'au village.

Sa barque était assez grande pour prendre tout notre groupe avec les bagages.

Nos canots furent attachés à l'arrière de la barque. Le voyage dura deux heures.

À Mingan, nous étions comme des nouveaux venus. Nous étions partis depuis si longtemps.

Nous nous informions de ce qui s'était passé pendant notre absence. Il fallait s'installer, monter les tentes.

Moi et ma famille, nous habitions une maison, l'ancien dispensaire. Je n'avais pas besoin de tente. Dans la soirée, nous allâmes au magasin pour prendre ce qui nous manquait, et s'informer du prix des fourrures.

Le lendemain matin, vers neuf heures, nous étions au magasin pour vendre nos fourrures, pour payer nos dettes. À cette époque, c'était les Messieurs de la Hudson Bay qui achetaient nos peaux. Cette année-là avait été bonne, puisque j'avais réussi à payer toutes mes dettes; les autres aussi.

Ensuite, il ne nous restait plus qu'à attendre la venue du prêtre. Il ne restait qu'une semaine par année à Mingan. Nous ne recevions qu'une seule hostie par année. Oui, c'était comme ça dans ce temps-là. À la mi-juin, tous les Indiens étaient de retour à Mingan. Nous, nous étions les derniers à revenir au village. Mon histoire se termine là.

IV — L'abondance des caribous dans les environs du Lac Atikonak — Rencontres avec les gens de Sept-Îles. (1935)

Dans cette autre histoire que je vais raconter, il sera encore question de la chasse et de la vie dans le bois. Nous prenions toujours le même chemin pour monter dans le bois: la rivière St-Jean. Cette histoire parlera de l'année où nous avons chassé dans la région du lac Atikonak. Il y avait là un petit magasin qui appartenait à un Indien de Sept-Îles. Cet Indien se nommait Georges Jourdain. De notre côté, nous étions seulement trois familles. Il y avait mon beau-père François Nolin et sa femme Alice, Jérôme Napish, sa femme et ses enfants, et moi-même avec ma femme et mes enfants.

Nous sommes ainsi passés par la rivière St-Jean pour regagner NAS-
KAUEKAN, d'où nous pouvions aller directement au lac Atikonak. Le lac Long est situé au nord-est du lac Atikonak.

Au commencement du lac Long, il y a un portage appelé UAPASKAU. Dans cette région, il y a beaucoup de lacs. Nous y avons passé l'automne, près de la rivière. Nous remontions lentement la rivière du lac Long, pour lui laisser le temps de geler. Lorsqu'elle le fut, nous remontâmes son cours en toboggans.

Plus tard, nous avons laissé la rivière pour nous diriger vers un lac qui n'était pas très loin, et que nous connaissions bien. C'est dans ces coins-là que j'aperçu la «fumée des caribous». Ils devaient être nombreux, car la fumée était bien grosse. Il faisait extrêmement froid ce matin-là. Avec toutes nos familles, nous sommes rapprochés de cette fumée.

C'était les premiers caribous que nous apercevions cette année-là.

Jusqu'à ce jour, nous n'avions chassé que des castors. Nous le faisions parce qu'il y avait de la neige.

Quand nous trouvions un lac où vivaient des castors, nous nous mettions au travail. Nous faisons des trous sur le bord du lac et, moi, je les attendais près du barrage. Il m'arrivait de pouvoir en tuer plusieurs. C'était mon travail à moi. Les autres les faisaient fuir. Ils faisaient des trous dans la glace, ou encore ils en faisaient dans le barrage lui-même.

De mon côté, je faisais un feu et je surveillais en même temps pour apercevoir le castor remonter à la surface. Nous faisons ce travail dans la partie étroite du lac, là où le castor construit ses barrages.

C'est aussi là où je me postais pour les tirer. Parfois, j'étais en train de me réchauffer près du feu quand le castor apparaissait soudainement. Il me fallait faire vite pour les tuer, mais je manquais rarement mon coup. Lorsqu'il n'y avait plus de castor, nous devions partir et trouver un autre lac. Parfois, nous les hommes, nous laissions les femmes et les enfants au campement et nous partions seuls. Nous emportions un peu de provisions et une tente. Nous restions partis deux ou trois jours. Cela dépendait. S'il y avait des pistes de caribous, nous restions plus longtemps.

Cette année-là, nous avons tué des caribous avant Noël. Nous les avons tués en un lieu nommé KAPISKAUAPUST. Nous les hommes, nous voyagions avec nos toboggans, nos provisions et nos carabines.

Nous savions qu'il y avait des caribous dans le coin, parce que nous avions vu cette «fumée» auparavant. Nous avons croisé une piste que nous avons d'abord suivie. En suivant la piste des quatre caribous, nous avons trouvé une autre piste beaucoup plus importante celle-là. Ils étaient très nombreux, peut-être vingt-cinq ou trente. C'est précisément à ce moment-là que nous aperçûmes les quatre caribous que nous poursuivions. Un des chasseurs est parti en courant pour se poster et les tuer. Je l'ai rapidement rejoint pour lui faire signe de revenir vers nous. Nous voulions suivre les autres caribous qui étaient plus nombreux. Il fallait abandonner ce petit groupe de quatre. Nous nous sommes entendus là-dessus et nous avons poursuivi notre route, sur la piste des nombreux caribous.

Les caribous changèrent de direction. Trois d'entre eux laissèrent la harde. Nous suivions toujours la piste sans trop de difficulté, puisque nous étions au mois de décembre et que ça marchait bien en raquettes. Sans jamais les voir, nous savions que les caribous n'étaient pas loin. Ils ont monté une côte et débouché sur une très grande plaine. Rendus en haut, nous pouvions très bien voir la plaine; la piste était large et bien visible.

Nous avons quitté le campement depuis deux jours et nous étions fatigués. Nous n'avions pas apporté beaucoup de provisions. Nous manquions de tabac et de thé; nous en avons laissé au campement à nos femmes. Nous n'avions presque rien pris avec nous, puisque nous nous attendions à revenir assez vite. Mais là, nous étions depuis deux jours et la chasse ne faisait que commencer.

Quand on s'est mis à marcher dans la plaine, j'ai dit aux autres que nous ferions mieux de marcher dans le bois pour ne pas être découvert. Ils approuvèrent en disant qu'il y avait du danger à se faire repérer trop tôt, si la harde revenait sur ses pas. Nous avions le vent avec nous, le caribou ne pouvait nous découvrir que s'il nous voyait. Alors, nous nous sommes préparés. Carabines, munitions, tout était prêt. Dans la plaine, on ne pouvait pas tout voir car quelques arbres cachaient la vue. Nous cherchions à localiser exactement le groupe des caribous.

Tout à coup, Jérôme Napish me fit signe qu'il les avait aperçus. Il était courbé, de peur de se faire voir. Il me signalait d'en faire autant tout en me pointant une direction. Il y avait là des petits arbres et il voulait que je m'y poste. J'ai compris et j'ai rampé jusqu'aux arbres. C'est là que j'ai entendu le premier coup de feu. Moi-même j'étais prêt, mais je ne savais pas où était le caribou; je n'en voyais pas un seul.

Il y avait une trentaine de caribous en tout. Au premier coup de feu, le groupe s'est scindé en deux. Nous en avons tué vingt-six; les autres se sont échappés. J'ai réussi à en tuer un autre qui était blessé à une patte. Cela nous faisait vingt-sept caribous. Nous en avons tous abattu plusieurs. De mon côté, j'avais très bien tiré. Je me rappelle d'un gros qui se sauvait et qui était un peu trop loin pour moi. J'ai pris une chance, j'ai bien visé et je l'ai tué raide d'une seule balle. En se frappant la tête sur la glace, il a perdu ses andouillers. Lorsqu'ils furent tous morts, mon beau-père m'a demandé de poursuivre les caribous qui s'étaient sauvés. Mais je n'y suis pas allé, car j'avais très faim et nous avions beaucoup de travail à faire sur les caribous morts. Jérôme venait de nous rejoindre. Alors, il m'a dit qu'il avait souvent hésité avant de tirer, parce qu'il ne savait pas où j'étais dans le bois et qu'il avait peur de m'atteindre par erreur. Je lui ai dit de m'aider à couper les cous des caribous. J'en avais déjà fait trois. Nous sommes partis ensemble pour accomplir ce travail. Nous n'avons pas fait beaucoup de caribous puisque nous avions faim. Nous sommes donc revenus vers mon beau-père qui avait allumé un feu et fait griller de la viande. J'étais tellement fatigué que j'avais de la difficulté à manger.

Après le repas, j'avisai Jérôme qu'il nous fallait débiter les caribous le plus rapidement possible, parce qu'il n'y avait pas assez de neige pour les enfouir et les protéger.

Dans la soirée, nous avons préparé une place pour nous reposer. Il fallait enlever la neige, et mettre beaucoup de branches de sapin ou d'épinette

sur le sol. Ensuite, nous sommes allés chercher des peaux de caribou afin d'utiliser la fourrure comme litière et couverture. C'était notre troisième nuit et nous n'avions presque pas dormi depuis notre départ. Cette nuit-là, nous voulions faire sécher notre viande.

Je me souviens que nous étions tous très fatigués. Lorsque nous dormions, ce n'était pas pour longtemps; nous le faisions à la belle étoile, sans tente, sur la neige. La fourrure de caribou et un grand feu nous tenaient au chaud.

Il fallait travailler la nuit, parce que nous avions trop à faire.

Je construisis un échafaud et Jérôme partit de son côté pour aller débiter un caribou que nous avions oublié. Nous savions qu'il ne pourrait pas faire ce travail très bien, car il ne voyait rien dans la nuit. De plus, il devait être épuisé, car avant de préparer notre place pour la nuit, nous avions débité tous les caribous sauf un. Nous avons beaucoup travaillé.

Il nous était impossible de transporter tous les os de caribou destinés à produire la graisse. Toute la viande que nous ne pouvions pas apporter serait placée sur l'échafaud, ainsi que les os. J'avais un vieux parka dans lequel j'enveloppai les os pour les mettre sur l'échafaud. Finalement, nous avons tout enveloppé d'une toile et tout recouvert de branches de sapin.

Nous faisons cela parce que mon beau-père disait que l'hiver serait dur, et que beaucoup de neige tomberait sur l'échafaud.

Nous étions au mois de décembre et notre travail était terminé. Nous n'avions pas arrêté de toute la nuit. Le jour se levait quand le tout fut fini. Avant de partir, nous avons mangé. Il nous restait un peu de thé, mais presque plus de tabac. En forêt, quand le tabac vient à manquer, c'est très pénible. Nous avons beaucoup de viande, mais la fatigue et le manque de sommeil nous empêchaient de manger à notre faim.

Pour poursuivre le caribou plus rapidement, nous avons laissé nos toboggans en arrière. Il fallut se servir des peaux pour transporter la viande. C'était notre vrai départ pour revenir au campement. Nous enveloppions toute notre viande dans la peau de caribou; ça allait bien. Nous avons choisi les plus grandes peaux. Quant tout notre viande fut attachée, nous partîmes.

C'était très tôt le matin. J'ai dit à Jérôme que si nous étions trop fatigués, nous nous arrêterions en cours de route pour faire un feu et boire du

TSHISTAPAKUANAPUI. Cela consiste à faire bouillir des branches ou des cônes d'épinettes. Le goût n'est pas très bon.

Le voyage commença. Nous traversâmes la plaine et montâmes une côte. Il a fallu marcher longtemps avant d'arriver à une petite rivière. J'ai dit à Jérôme que nous allions nous arrêter là pour faire un feu. J'ai fait le feu et il est allé chercher de l'eau. Alors que j'allais chercher de l'eau à mon tour, lui en faisait bouillir dans sa chaudière afin de préparer de la tisane d'épinette. Mais aussi j'avais une petite chaudière qui sert à faire le thé. La sienne était un peu plus grande que la mienne. Puis il m'a offert sa tisane dans une tasse et j'en ai bu un peu. Cela remplaçait le thé qui nous manquait. Il suffisait de ramasser des branches d'épinettes et d'en faire bouillir les cônes. De mon côté, j'ai fait bouillir de l'eau dans ma petite chaudière et j'ai demandé à Jérôme de retourner chercher de l'eau. Pendant qu'il était parti, j'ai mis un petit peu de thé qui me restait, en faisant bien attention de ne pas le gaspiller. Mon infusion était prête, et je versai un peu d'eau dans la chaudière pour la faire refroidir un peu. Lorsque je lui ai offert du thé, Jérôme était surpris et content. Il disait qu'il aimait mieux le thé que la boisson d'épinette. Nous parlions de tout, du thé, du tabac et de la farine que nous avions au campement. Sur ce voyage, je n'avais apporté que deux gros pains et un peu de thé. Je transportais ces provisions dans un sac sur mes épaules.

C'est aussi la raison pour laquelle nous transportions notre viande de caribou dans des peaux.

Nous sommes repartis après avoir bu notre thé. Juste avant de repartir, nous avons fumé un peu de tabac. Nous nous sommes entendus pour ne pas marcher trop vite.

Un peu plus loin, nous avons croisé une piste de caribou. J'ai dit à Jérôme: «Que de viande en plus cela nous ferait si on les tuait aussi ces caribous-là.» Mais nous avons continué sans nous en occuper. Après avoir traversé un lac, nous grimpions sur une colline. De là-haut, nous pouvions apercevoir l'endroit où nous avions dormi quelques jours plus tôt. Je devais me reposer souvent; je ne marchais pas vite en raison d'une opération pratiquée dans ma jambe un an plus tôt. Jérôme avait pris beaucoup d'avance sur moi. Je le voyais marcher au loin.

La fourrure que je tirais ne glissait pas bien sur la glace vive. C'est sur la neige que ça allait mieux. Sur les petites branches et dans les broussailles, c'était difficile. Sur la neige, ça allait.

Ainsi, après m'être reposé un peu, je suis reparti vers une petite île pour m'y reposer encore. Jérôme me distançait de plus en plus. Quand j'arrivai à l'endroit où je l'avais aperçu du haut de la colline, je l'avais perdu de vue devant moi. La lac faisait des courbes et il y avait beaucoup d'îles. C'est pour cela que je ne voyais plus Jérôme.

Je suis arrivé à un portage d'été. Jérôme s'y était engagé et je suivis ses traces. Ça débouchait sur un autre lac dont il fallait suivre le ruisseau. C'était déjà le soir quand j'arrivai à l'endroit où nous avions déjà dormi. Nous portions des charges très lourdes et cela nous épuisait. En arrivant sur un autre lac, nous ne manquons pas de constater qu'il y avait une grosse cabane de castor. C'est au bout de ce lac que nous devons changer de direction. Je ne voyais plus Jérôme. J'atteignais une plaine. La dernière fois que j'avais vu Jérôme, je lui avais demandé de m'attendre à cet endroit, en préparant un feu. De loin, je l'ai aperçu qui m'attendait près de son feu presque éteint.

Lorsque je suis arrivé, je lui ai dit de rallumer son feu pour faire une bonne infusion avec le peu de thé qui nous restait. Il a refait un bon feu et, quand l'eau eut bouilli, je lui donnai mon petit sac de thé. Il souriait car il était content. Notre campement n'était plus très loin de là. Nous savions qu'une fois rendus, nous aurions du thé, du tabac et aussi du pain.

Tout comme lui, j'étais bien content de boire un peu de thé. Nous avons mangé. Après ce repas, j'ai mis mes affaires en ordre; j'ai bien attaché ma hache et ma carabine. C'était toujours nos fourrures de caribou qui nous servaient de toboggans. Ensuite, j'ai donné à Jérôme ce qui me restait de tabac à pipe et je l'avisai que c'était la dernière fois que nous fumions du tabac avant d'atteindre nos tentes. Je lui ai aussi demandé de ne pas trop me laisser en arrière; il y avait beaucoup de côtes et il fallait s'entraider pour les monter.

Un peu plus loin, nous sommes tombés sur un chemin que nous avions déjà fait et, à partir de là, nous avançons beaucoup plus vite.

Nous avons monté une dernière côte et, rendu en haut, j'ai dit à Jérôme qu'il pouvait maintenant prendre de l'avance pour aller allumer le feu à la tente. De mon côté, de toute façon, je devais ramasser du bois pour le feu. La nuit était claire, on voyait bien le chemin. Il est parti avant moi. Je me suis reposé quelques instants de plus et je suis reparti.

Arrivé à proximité de la tente, je me suis arrêté pour faire un trou dans la glace du lac. Nous aurions ainsi de l'eau pour nos besoins. Lorsque ce

trou fut fait, je me suis dirigé vers notre tente avec ma charge de viande dans la peau de caribou.

J'ai laissé ma charge près de la tente et je suis entré. Jérôme était déjà allongé et il fumait. Notre tente était éclairée par une chandelle. En m'apercevant, Jérôme me tendit une demi-livre de tabac. Je bourrai ma pipe, je l'ai allumée et j'ai fumé à ses côtés. Nous étions heureux.

Ensuite, je lui ai demandé de me donner les chaudières pour que je puisse aller chercher de l'eau. Je suis revenu avec mes chaudières pleines et, une fois à l'intérieur de la tente, je lui ai dit de rentrer les peaux de caribou contenant la viande, et de les placer de chaque côté de la tente. Nous voulions que ça dégèle.

Alors Jérôme m'a dit qu'il allait faire la cuisine. Il a fait frire la viande dans un poêlon que nous avions avec nous. Il nous restait encore deux pains; nous avons bien mangé. Le repas terminé, nous nous sommes installés pour dormir parce que nous étions complètement épuisés. Nous n'avions presque pas dormi depuis trois jours.

Lorsque je me suis réveillé, le soleil était déjà rendu très haut. J'ai réveillé Jérôme pour que nous puissions nous préparer à partir. Nous étions content de retrouver nos toboggans. Après avoir mangé, nous pliâmes la tente, fixâmes nos bagages sur les toboggans, et nous partîmes.

Même la charge n'était plus la même, car nos toboggans glissaient bien sur la neige. Ça allait beaucoup mieux que les peaux de caribou. Jérôme et moi, nous étions très heureux d'avoir retrouvé nos toboggans, notre thé et notre tabac.

Nous nous sommes dirigés vers un lac qui a pour nom KASHIKUSHIT. Desneiges, ma fille, y est venue au monde cette année-là.

Nous y avons laissé un peu de viande de caribou, ainsi que notre petit poêle, nos chaudières et bien d'autres choses. Nous gardâmes nos carabines, et nous rapportâmes ce qui restait de viande, ainsi que les fourrures de caribou.

Ensuite, nous avons pris la direction du campement où nous attendaient les femmes et les enfants.

À proximité de ce camp, il y avait un lac où mon beau-père avait déjà trouvé des castors. Nous savions qu'il serait là avec Joseph. D'une hauteur, nous voyions très bien le lac, et j'ai aperçu effectivement mon beau-père en train de faire des trous dans le barrage des castors. Joseph était avec lui.

Pas très loin de là, il y avait un autre lac où Jérôme et moi avions posé des pièges à castor. Mon beau-père avait visité régulièrement ces pièges pour nous. Lorsque nous les eûmes rejoints sur le lac, il fut convenu que nous retournerions tous ensemble au campement où se trouvaient les femmes et les enfants, tout en vérifiant une autre fois les pièges à castor. Dans nos pièges, sur la rivière, nous avions des castors. Mon beau-père nous dit: «Ils ne sont pas faciles à tuer ces castors», et, s'adressant à Joseph: «Jérôme et Mathieu ont tué beaucoup de caribous». J'ajoutai que nous en avions tué un grand nombre, mais que c'était très loin. Nous ne ramenions que peu de viande à cause de la distance.

Nous nous pressions de rejoindre les tentes sachant bien que les femmes et mon beau-père avaient hâte de manger du caribou. Ils n'avaient, pour manger, que de la viande de castors.

Le lendemain, je suis encore allé relever mes pièges à castor; j'en avais pris un gros. Dans la soirée nous avons placé des pièges, car nous devions partir le lendemain.

Nous partions pour le lac KASHIKUSHIT où nous avons laissé de la viande, notre poêle et des chaudières.

Ma fille Desneiges est venue au monde à ce lac où nous sommes restés deux jours. Le troisième jour, nous sommes partis en direction de l'endroit où nous avons tué vingt-sept caribous et où nous avons vu la fumée d'une grosse harde de caribous. Du lac KASHIKUSHIT, nous avons voyagé en ligne droite au lieu de reprendre le grand détour que nous avons fait, Jérôme et moi.

L'histoire que je raconte maintenant est très longue encore.

Il y a tout le travail que nous avons fait sur les vingt-sept caribous tués, et puis je vais vous parler aussi de notre rencontre avec les Indiens de Sept-Îles, de la venue de l'avion qui leur apportait des provisions. L'Indien de Sept-Îles s'appelait UPIKAN.

À cette époque-là, nous restions toute l'année en forêt. C'est bien pour cela que l'histoire est longue. Cette année-là, nous avons tué au moins cent caribous.

Ce sont de vieilles histoires. Celle que je raconte maintenant remonte à trente ans en arrière. L'autre histoire, concernant TSHISHAPEU de La Romaine, remonte à quarante ans. TSHISHAPEU, c'était le père de William Mak; il était venu à Mingan en descendant par l'intérieur. J'étais

encore jeune à cette époque-là. Mais reprenons plutôt l'histoire qui nous concerne présentement. Nous étions rendus au bout du lac KASHI-KUSHIT. Ma fille Desneiges est venue au monde là. Nous sommes donc restés à ce lac pendant deux jours. puis nous repartîmes en direction de l'endroit où on avait tué un grand nombre de caribous. Le voyage fut plus long que prévu, car le bébé n'arrêtait pas de pleurer. Cela nous ralentissait beaucoup. Mais, quand même, le soir du troisième jour, nous étions passablement loin du lac KASHIKUSHIT. Une fois les tentes dressées, Jérôme partit à la chasse. Je lui prêtai ma carabine parce que le mécanisme de la sienne était gelé. Il a tué quatre caribous tout près de notre campement: deux femelles, un tout petit mâle et un mâle âgé d'un an.

Noël, c'était le lendemain dans la nuit.

Le lendemain matin, très tôt, nous sommes allés chercher ces caribous. Nous étions quatre. Le quatrième, c'était Joseph Bernard. Il était encore très jeune, quatorze ans, à cette époque et il avait à peu près la même taille que mon fils Marcel aujourd'hui. Joseph Bernard ramena le petit caribou. Jérôme et moi avons pris les femelles et mon beau-père transportait le jeune mâle. Nous les avons tous ramenés dans un seul voyage. Ce ne fut ni long ni difficile car Jérôme les avait tués à proximité du campement. De plus, pour revenir aux tentes, on ne faisait que descendre des côtes.

Une fois rendus, on a travaillé sur la viande et les os de ces caribous car on voulait que tout soit prêt pour la nuit de Noël. Jérôme brisait les os des caribous pour faire de la graisse, et les femmes faisaient cuire de la viande.

Nous avons fêté Noël en priant l'Enfant-Dieu et en mangeant de la viande ainsi que de la graisse des caribous.

Le lendemain, jour de Noël, nous nous sommes reposés toute la journée. Le surlendemain, ce fut la même chose. Nous mangions, fumions, cautions.

Le troisième jour, dans la matinée, de très bonne heure, nous avons érigé un échafaud afin d'y laisser de la viande et de l'équipement. Puis nous sommes partis avec les familles pour faire un long voyage. Le soir, nous campâmes près de KAPISHUAPUSTET. Les femmes et les enfants y restèrent; nous, les hommes, nous partîmes dans la soirée pour préparer un chemin pour faciliter le voyage du lendemain. Ce travail d'éclaireur nous conduisit près d'un petit lac. Le lendemain soir, nous campions tous à ce petit lac. Tout près, il y avait un autre lac, où mon beau-père trouva

des castors. Il décida de travailler à les tuer. Pendant ce temps, je suis parti avec Joseph dans une région que je connaissais et où j'avais déjà tué un caribou. Nous en avons ramené la viande. Puis nous nous sommes mis à ramener la viande des vingt-sept caribous que nous avions déjà tués. Ce n'était pas loin mais ce fut tout un travail. Même si nous étions plusieurs, il fallut y retourner trois fois.

Mon beau-père n'avait pas de chance avec ses castors. En allant visiter ses pièges, il s'aperçut qu'un des castors s'était enfui avec un de ses pièges. En se débattant et en forçant la chaîne, le castor avait brisé le morceau de bois qui devait retenir le piège et la prise. Le castor avait donc filé sous la glace avec le piège. Mon beau-père s'était servi d'un morceau de bois sec; il savait bien qu'il avait fait une erreur. Jérôme et moi l'avons aidé à chercher son castor mais sans succès.

Un soir que nous travaillions à la viande de nos vingt-sept caribous, je réussis à tuer un autre caribou venu tout près de nous sur le lac. De nos tentes, on pouvait voir le caribou mort sur la glace. Je n'ai pas ramené ce caribou tout de suite à nos tentes.

Quand je suis allé le chercher, j'ai vu qu'un vison s'était fait un trou dans la neige pour manger de la viande de caribou. On voyait clairement ses pistes sur la neige. Ce vison, je l'ai pris au piège.

Pendant tout ce temps, la viande de caribou nous tenait très occupés. Il fallait la faire sécher, fumer. Et nous faisons beaucoup de graisse avec les os et la moelle. Les femmes la mettaient en paquets. Nous sommes restés là longtemps à compléter ce travail.

Des Indiens de Sept-Îles, des chasseurs, nous rendirent visite. C'était UPIKAN, accompagné de deux chasseurs dont l'un s'appelait Edgar, l'autre Charles. Il passèrent la nuit avec nous et, dans la soirée, nous parlèrent de leur chasse et de leurs familles. Ils ne sont pas restés longtemps; le lendemain ils repartaient. Nous leur avons donné de la viande; ils en avaient besoin et nous en avions beaucoup.

Les Indiens de Sept-Îles nous prévinrent qu'un avion devait venir bientôt pour les ravitailler en farine, en sel et en tabac.

Après leur départ, j'ai tendu des pièges à castor. En allant les visiter la journée suivante, j'avais deux castors. Durant l'après-midi, nous avons battu un chemin. Nous transportions aussi de la viande. Nous ne voulions pas en laisser sur l'échafaud.

Le lendemain, nous étions prêts à transporter le campement à un autre endroit. Nous avons campé très loin, près d'un caribou que nous avions tué auparavant. Sur le site de notre ancien campement, j'avais laissé mes pièges et un peu de viande sur l'échafaud pour me nourrir quand je viendrais les relever.

Le lendemain de notre déplacement, j'ai posé des pièges dans cette nouvelle région.

C'est après deux jours seulement que je suis revenu en arrière pour relever mes pièges. Cette journée-là, j'ai entendu le bruit d'un moteur d'avion et je sus à ce moment que les gens de Sept-Îles avaient reçu des provisions.

De mon côté, je suis revenu au campement avec deux castors et de la viande en surplus. Cela me donnait quatre castors en peu de temps. Jérôme et mon beau-père tuaient aussi des castors.

Le lendemain, mon beau-père nous annonça que, la veille, il avait vu des pistes de caribou en chassant le castor. Vu la dimension du sentier des caribous, il pensait qu'il y en avait plusieurs. De plus, c'était en plein dans la direction où nous voulions aller avec les familles, tout près d'une rivière. Alors nous y sommes allés.

Le lendemain de ce déménagement, nous sommes partis quatre hommes pour suivre les pistes de caribou. Il y avait mon beau-père, Jérôme, Joseph et moi. La marche fut longue. Près de la rivière, nous avons décidé de ne pas marcher à découvert sur la glace, mais plutôt de rester dans le bois pour que les caribous ne puissent pas nous apercevoir. Quand on les eût retrouvés, ils étaient sur la rivière; il n'y avait pas d'arbres autour. Nous nous sommes séparés deux par deux pour faire la chasse. Nous savions que les caribous se disperseraient dans toutes les directions. Après deux jours, nous en avons tué douze et nous étions de retour chez nous. Tout le campement fut déménagé à l'endroit où gisaient les caribous morts.

Il y avait beaucoup de caribous dans cette région et mon beau-père le savait. Plutôt que de travailler sur ceux que nous avions tués, nous sommes repartis à la chasse aux caribous. Mon beau-père découvrit la piste d'une grosse harde. Ils étaient plus de trente. Nous suivîmes la piste qui était très large. Les caribous allaient vers des terrains découverts. Jérôme les vit de très loin dans des collines. Mais les caribous nous avaient vus et ils s'enfuyaient. Les trois autres chasseurs les poursuivirent, mais

moi je restai sur place afin d'attendre ceux qui reviendraient sur leurs pas. Dans leur poursuite, Jérôme et les autres tuèrent douze caribous.

Moi, j'attendais, blotti entre deux arbres. Après une attente assez longue, cinq caribous surgirent sur la piste. Je réussis à les tuer tous. J'étais seul. Alors j'ai transporté les caribous morts dans un endroit bien à l'abri du vent, afin de travailler sur la viande. Je n'ai pas pris le temps de faire un feu.

J'attendais le retour des autres chasseurs; ils sont venus me rejoindre dans la soirée. Les journées commençaient à allonger. Nous étions en février. Lorsque les autres arrivèrent, mon travail était terminé. La viande était bien coupée et bien ensevelie sous la neige. J'avais tué quatre caribous adultes et un petit dans sa première année.

Alors, avant de retourner chez nous, nous avons fait un feu pour manger. En quelques jours, nous avons tué une trentaine de caribous.

Cette année-là, je crois bien que nous eûmes une centaine de caribous.

Nous avons beaucoup de viande et beaucoup de travail. Nous ne savions pas ce que nous ferions de ce surplus de caribous.

Alors mon beau-père nous demanda d'aller au lac TSHIASK. C'était dans la région où j'avais entendu le bruit du moteur d'avion. Nous allions là afin de retrouver les autres Indiens, ceux de Sept-Îles. Ils avaient dit à Jérôme, plus tôt durant l'hiver, qu'ils camperaient au lac TSHIASK à la fin de février. Je connaissais bien ce lac et il m'était facile de le retrouver.

Ce lac n'est pas profond. Même qu'en été, il est à sec en certains endroits. UPIKAN avait dit à Jérôme qu'il camperait dans un endroit où il pourrait avoir de l'eau facilement, c'est-à-dire là où le lac serait assez profond. Alors, nous allions vers le bout de ce lac. Il y a si peu d'eau dans ce lac que lorsque nous marchions sur la glace, on avait l'impression de marcher dans une plaine.

Au bout du lac, j'ai aperçu leur campement. Il n'y avait qu'une tente. Mais elle était grosse et neuf personnes y vivaient.

Les hommes étaient arrivés la veille avec des provisions de farine. Ils avaient pris ces provisions à NATUAIU, au lac Atikonak. Ils avaient deux maisons en bois rond dans cette région, précisément aux chutes du lac Atikonak. Ils étaient allés trois pour ramener les provisions de là-bas. on pouvait encore voir les trois toboggans dont ils s'étaient servis. Il ne leur manquait qu'un peu de thé. Pour le reste, ils avaient de bonnes réserves de farine, de sel, de tabac, etc . . .

Ils nous invitèrent à l'intérieur. Pour souper, ils nous offrirent de la viande et du macaroni. Ils venaient justement de tuer sept caribous ces jours derniers.

Une fois le repas terminé, ils nous firent une place dans la tente pour que nous puissions dormir.

Le lendemain matin, il neigeait. Mon ami UPIKAN me dit: «Vous pouvez rester avec nous encore une nuit si vous le désirez». Je lui répondis: «Mon ami, nous devons partir aujourd'hui car mon beau-père m'a bien demandé de ramener du thé le plus tôt possible. Voilà ce que nous a dit notre beau-père».

Il acquiesça. Je lui demandai du tabac à pipe et du tabac à cigarette. Selon sa réponse, ils n'avaient pas beaucoup de tabac. Il ne restait qu'une boîte de tabac à pipe, et encore, elle était petite. Par l'avion, ils n'avaient reçu que du tabac à cigarette bien qu'ils n'aient demandé que du tabac à pipe.

Finalement, il nous donna huit paquets de tabac à cigarette, seulement un paquet de sel et trois livres de thé. C'était peu, mais il fallait s'en contenter. Nous étions surtout à court de thé. Nous avons payé ces provisions.

En surplus, UPIKAN me donna une demi-boîte de sel en disant qu'il en gardait pour son beau-frère, le surnommé PESS. Jérôme avait déjà un toboggan. UPIKAN m'en prêta un.

Pour le voyage de retour, Jérôme transportait un sac de farine, des chandelles et des chaudières.

Moi, je transportais une chaudière de graisse, du macaroni, le sel, le thé et le tabac.

Notre campement se situait à une journée de marche. Il fallait passer une très longue plaine et traverser un lac. De l'autre côté de ce lac, dans le bois, nous nous sommes arrêtés pour faire un feu et pour manger. C'était au même endroit où nous avons mangé en venant au lac TSHIASK. Nos théières étaient là où nous les avons laissées. Tard dans la soirée, nous arrivions chez nous.

Notre arrivée réjouit tout le monde du campement puisqu'ils voulaient manger du pain et un ragoût de caribou. Ce fut un très bon repas ce soir-là.

Nous devons rencontrer UPIKAN à sa cabane de bois, à NATUAIA-SHIT au lac Atikonak, un peu plus tard. Nous en avons convenu en le quittant le matin même.

Quatre jours plus tard, alors que la neige était très bonne pour les raquettes, nous sommes retournés au lac Atikonak.

UPIKAN arriva à sa cabane une journée avant nous. Il était avec sa fiancée, Marie-Louise.

Lorsque je suis arrivé à la cabane, il était à l'intérieur avec elle. Il réparait ses raquettes, assis près d'elle. Sa soeur et son beau-frère, le frère de sa fiancée, étaient venus avec lui mais au moment de notre arrivée, ils étaient à relever leurs pièges pour les rats-musqués. Le beau-frère de UPIKAN s'appelait Paul-Aimé.

Dans la cabane, UPIKAN était seul avec Marie-Louise et je pense bien qu'on les dérangeait un peu, les amoureux. Mais ils avaient fait la cuisine et nous offrirent un bon repas.

Nous fûmes très bien reçus. Il faisait noir quand le repas se termina. Jérôme et moi, nous nous sommes couchés. La maison avait deux pièces. Le plancher était recouvert de branches de sapin. Mais dans la chambre des autres, il y avait des lits.

Le lendemain matin nous avons mangé encore, puis nous avons choisi des provisions. Quand nous fûmes prêts, nous quittâmes la maison. UPIKAN me dit alors: «Nous aussi, nous partons. Demain, nous vous visiterons à notre tour».

J'étais toujours avec Jérôme; nous nous sommes mis en marche pour revenir chez nous. Après une longue étape, nous nous sommes arrêtés à l'endroit où nous avons laissé nos chaudières à thé, pour faire un feu et boire du thé. C'était près d'une rivière qui ressemblait à une plaine.

À notre arrivée chez nous, dans la soirée, j'ai dit à mon beau-père: «Il faut se préparer à recevoir de la visite».

Nous avons de grosses quantités de graisse et de viande de caribou. Nous avons aussi de la viande de castor en réserve.

Le lendemain midi, les enfants les ont vus venir sur le lac. Venir chez nous représentait un long détour pour eux. Ils s'en retournaient à leur campement respectif, rejoindre d'autres Indiens de Sept-Iles. Ils quittèrent nos tentes dans la soirée et ne couchèrent pas chez nous.

Ils faisaient un long voyage puisqu'ils arrivaient des chutes du lac Atikonak, et qu'ils allaient vers le lac TSHIASK où les autres Indiens les attendaient.

UPIKAN nous dit qu'il avait laissé un message dans sa cabane à l'intention du pilote de l'avion, au cas où il reviendrait. Dans ce message, il demandait du tabac à pipe. C'est du moins ce qu'il nous dit lors de sa visite chez nous. Cette journée-là, il faisait très beau.

Mon beau-père lui avait dit: «Nous partons nous aussi. Nous nous mettons en route aussitôt que nous aurons fini de faire sécher et fumer la viande de caribou».

Ma femme demanda du fil à coudre à un des hommes qui accompagnait UPIKAN.

Edgar et TIPAK, le fils d'UPIKAN, chassèrent le castor quelques jours au bout du lac TSHIASK.

Après avoir bien vérifié leurs pièges, ils décidèrent de nous rendre visite une autre fois. Ils croyaient que nous étions toujours au même endroit. Mais cela faisait deux jours que nous étions partis. Notre nouveau campement se situait très loin. Edgar et TIPAK suivirent nos pistes et marchèrent longtemps. Ils arrivèrent dans la soirée au campement que nous avions quitté dans la matinée.

Un gros chien les accompagnait dans leur voyage. Edgar dit à TIPAK: «Bientôt il fera nuit. Il est impossible de rebrousser chemin. Il faut suivre leur piste. Ils ne doivent pas être loin car ils transportent beaucoup de bagages». Ils se remirent alors en marche. Il faisait déjà noir. Pendant la nuit, ils ont traversé une rivière, sont montés sur une petite montagne. Ils suivaient le chemin que nous avions fait ce matin-là. Beaucoup plus tard, ils parvinrent au petit lac où nous étions. Nos tentes étaient dressées depuis fort longtemps lorsqu'ils arrivèrent. Ils étaient épuisés. Ils passèrent le restant de la nuit avec nous. Le lendemain, ils repartirent. Nous aussi nous partions, mais seulement les hommes, afin de battre le chemin. Il fallait absolument préparer le chemin, parce que notre charge de viande était énorme. On se dirigeait vers le lac MISTISKUATEU ou MISTISKUATIKU, je ne me rappelle plus très bien de son nom.

Le lendemain, nous empruntâmes ce chemin avec les femmes, les enfants et le bagage.

À la fin de cette étape, une fois le campement bien établi, je suis revenu en arrière dans la région que nous venions de quitter. Je suis retourné là où mon beau-père avait perdu un castor qui s'était enfui avec un de ses pièges. Tout près, il y avait une grosse montagne. J'y suis monté. Il faisait très froid et je gelais, bien que j'étais gras et bien vêtu. De là-haut j'ai

regardé le paysage tout autour. Je pouvais nettement distinguer sur la neige, en bas sur une plaine, le plus gros chemin de caribou que j'avais jamais vu. Vraiment, les caribous abondaient dans cette région, cet hiver-là. La piste devait faire quinze pieds de largeur.

Je suis revenu chez nous pour raconter tout cela à mon beau-père. Ayant entendu la nouvelle, il me dit: «Nous n'avons pas faim. Il faut laisser ces caribous tranquilles. Chassons plutôt le castor et allons dans d'autres endroits.»

Là-dessus, nous nous sommes séparés pour quelques jours. Moi je suis parti avec ma famille dans une direction, Jérôme dans une autre. Mon beau-père se trouvait à un lac où il avait trouvé des castors. Puisqu'il y avait plusieurs castors, Jérôme le rejoignit. Ils avaient trouvé trois cabanes.

Je chassai aussi le castor et je trouvai bien vite une cabane. Je tuai tous les castors, sauf un petit qui m'échappa. Ensuite, je revins camper sur la rivière qui se jetait dans le lac où chassaient Jérôme et mon beau-père.

Jérôme vint me voir: «Toi, le chanceux, tu as déjà tué tes castors tandis que nous, nous travaillons encore très fort pour arriver à tuer les nôtres». Il ajouta: «J'ai aperçu les caribous dont tu as vu la piste voilà quelques jours. C'était une très grosse harde. Je ne les ai pas chassés puisque nous avons suffisamment de viande. Mais je tenais à aller les voir. Comme tu disais, la piste était très large».

Le lendemain, j'ai quitté la rivière et suis retourné avec ma famille vers un de nos vieux échafauds où nous avions de la viande en réserve. C'est là où nous devons tous nous réunir, les autres familles et la mienne.

C'était là où nous avons passé Noël. Mais pour l'instant, nous étions au mois de mars et le printemps approchait.

Alors, nous avons emporté la viande de notre échafaud et, avec plus de bagages que jamais, nous sommes partis. Nous n'allions pas vite à cause des bagages, mais aussi des jeunes enfants qui ne marchaient pas encore. Cette fois, nous partions pour de bon; notre direction, c'était le lac Brûlé.

Nous voyagions tous les jours sans jamais nous arrêter pour chasser. Ce fut comme ça jusqu'au lac Brûlé. Pendant le trajet, nous n'avons pas rencontré d'Indiens.

Puis nous sommes arrivés à MASKUEKAN. Un peu plus loin, dans un endroit nommé KANETINAT, nous avons rencontré d'autres Indiens: le défunt Damien Napish, Étienne Louis, Bastien Louis et Antoine Napish. Il y avait beaucoup d'enfants. Étienne était déjà marié, mais pas Antoine. Tous étaient de Mingan.

Damien nous donna du sel. Nous étions heureux de les voir.

Ils manquaient de viande et, comme vous savez, nous en avions beaucoup à partager.

Enfin nous sommes repartis vers Mingan en voyageant tous les jours. Cette année-là, nous sommes arrivés à Mingan à la fin du mois d'avril. Voilà, mon histoire se termine là.



Mathieu Mestokosho et une partie de sa famille. Photo prise à Mingan en 1957 par William F. Stiles. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Edmond Napish et sa femme préparant une peau de loup-marin. Photo prise à Mingan en 1964 par William F. Stiles. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Enfants. Photo prise à Mingan en 1964 par William F. Stiles. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Femme au travail. Photo prise en 1947 à Mingan. Office du film du Québec.



Vieil homme fabriquant un canot. Photo prise par William F. Stiles à La Romaine en 1957.
Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Jeunes chasseurs montagnais de Northwest-River, vêtus de costumes faits en peaux de caribou. (sans date). Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Un homme et une femme préparant une peau d'ours. Photo prise à Divis Inlet (Labrador) par William F. Stiles en 1965. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Joe Rich et sa femme. Photo prise par William F. Stiles à Davis Inlet (Labrador.) en 1965.
Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Enfants. Photo prise par William F. Stiles à Davis Inlet (Labrador) en 1965. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



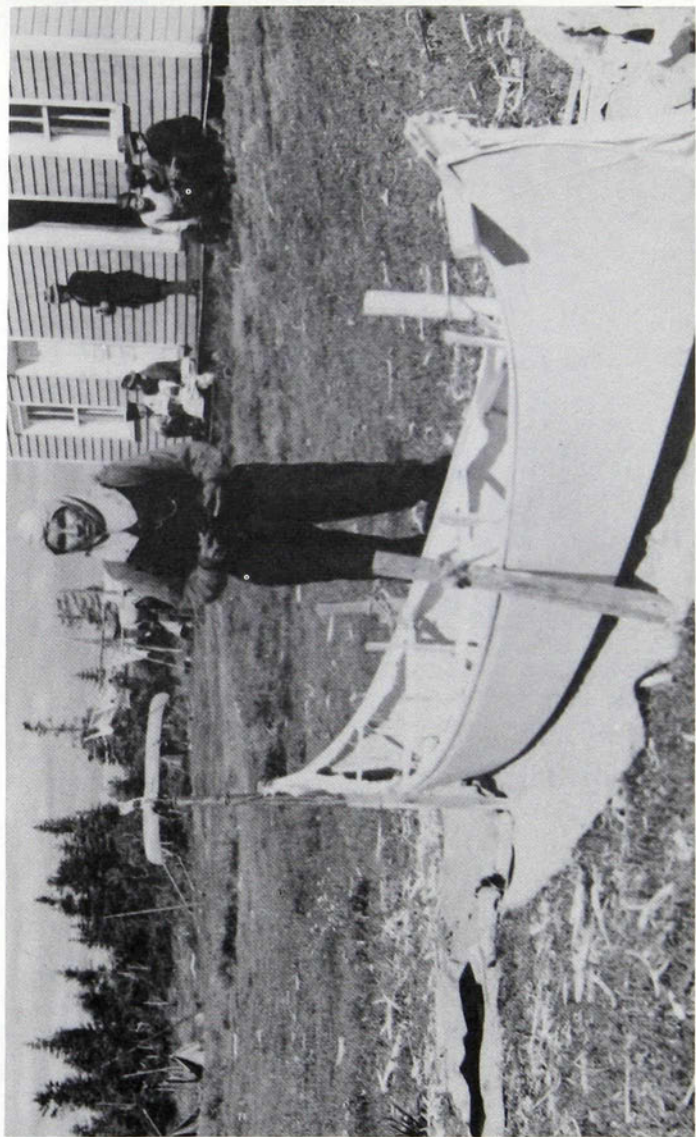
Homme broyant des os. Photo prise par William F. Stiles à Davis Inlet (Labrador) en 1965. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Groupe de femmes enlevant la peau d'un loup-marin. Photo prise à Mingan en 1947. Office du film du Québec.



Damien Mestokosho et sa femme. Fabrication d'un canot. Photo prise à Mingan en 1952 par William F. Stiles. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



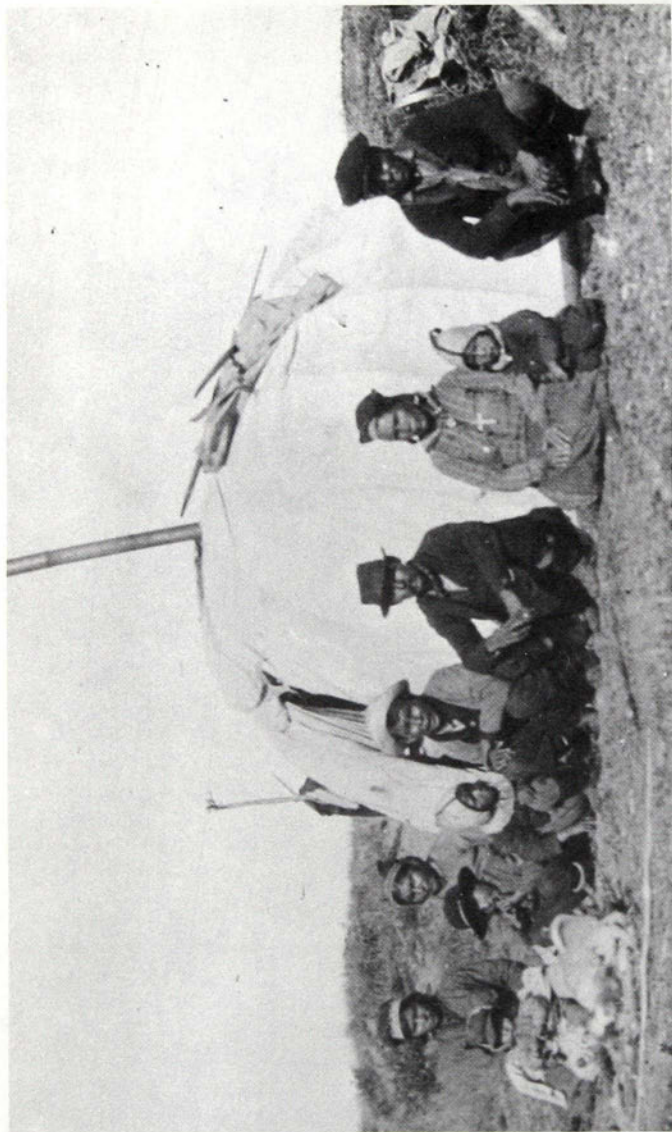
Homme achevant la construction d'un canot. Photo prise à Mingan en 1947. Office du film du Québec.



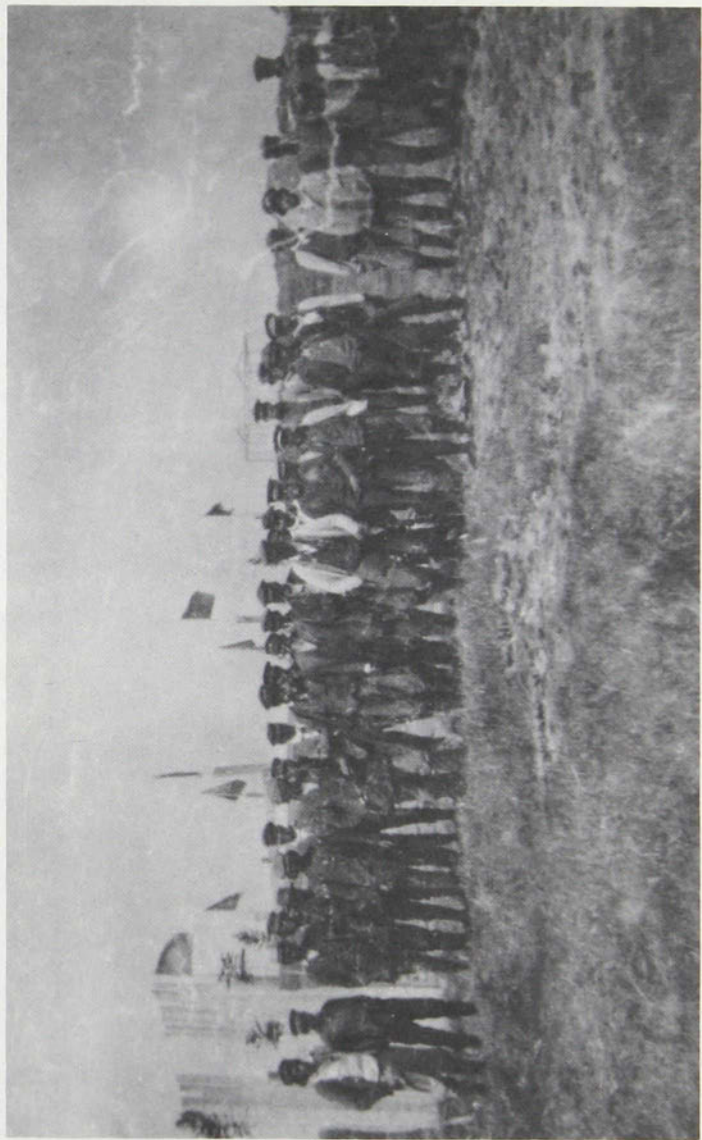
Jeune femme près d'une tente. Photo prise à Nain (Labrador) en 1927 par F.G. Speck. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Un chasseur et des enfants près d'une tente. Photo prise par F.G. Speck en 1926 à Nain (Labrador), Museum of the American Indian, Heye Foundation.



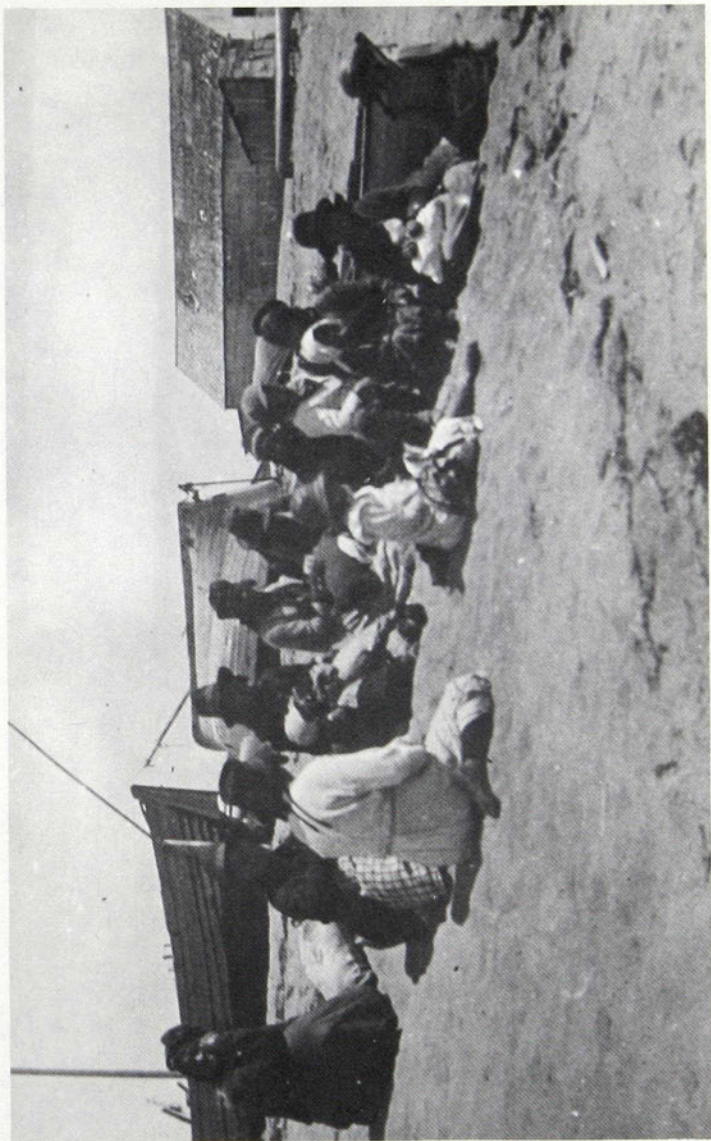
La famille Wapistan de Natashquan. Photo prise par F.G. Speck en 1924. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Rassemblement de chasseurs au poste de Mingan en 1924. Photo prise par F.G. Speck. Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Rassemblement des chasseurs au poste de Sept-Iles (sans date) Museum of the American Indian, Heye Foundation.



Montagnais sur la plage à Sept-Îles en 1924. Photo prise par F.G. Speck. Museum of the American Indian, Heye Foundation.

SECONDE PARTIE

V — Réflexions sur la présumée paresse des Indiens. Préjugés sur la misère et l'ignorance.

Il s'est trouvé des gens pour dire que les Indiens ne chassaient pas assez dans le bois et qu'ils passaient tout leur temps à dormir dans les tentes.

Les marchands et les missionnaires disaient cela, je les ai entendus maintes fois. Je crois qu'ils se trompaient et qu'ils ne disaient pas la vérité.

J'ai vu les Anciens et j'ai écouté leurs histoires de chasse. J'ai moi-même chassé toute ma vie et c'est la chasse qui m'a fait vivre.

Autrefois, certains n'ont pas réussi à survivre. Des familles entières ont connu des périodes très difficiles. Elles en arrachaient vraiment pour rester en vie.

Elles souffraient de la famine. Les chasseurs cherchaient en vain les caribous. Ils ne pouvaient plus rien faire.

L'histoire nous dit que l'hiver précédent, ces familles avaient tué beaucoup de caribous. Elles en avaient trop tués. Les jeunes chasseurs poursuivaient les caribous jusqu'à ce que la harde entière tombe dans le ravin des chutes Churchill. Ces gens-là étaient fous et se moquaient du caribou.

L'année suivante, ils ne trouvèrent pas de caribous. Ils décidèrent de redescendre vers Mingan. Mais ils eurent toutes les difficultés. Ils ne tuaient rien. Ils étaient tous très faibles. Ils marchaient avec difficulté puisqu'ils avaient mal aux jambes ainsi qu'au bras, et qu'ils gelaient. Parfois un chasseur tuait un porc-épic, parfois une perdrix. Mais c'était tout. Ils ne trouvaient pas d'endroit pour faire un feu de roche le soir, au moment de camper.

Quelques uns moururent en route.

L'hiver, dans le bois, lorsqu'il fait extrêmement froid, on a l'impression que la forêt est déserte. Il n'y a ni porc-épic, ni perdrix et les caribous sont difficiles à trouver. Alors, le chasseur se cherche une roche sous la neige pour faire un feu. Quand il l'a trouvée, il creuse un trou dans la neige pour dégager la roche et son pourtour. Puis il fait un feu de bois vert sur la

roche. Celle-ci se trouve au milieu du trou. Tout autour, les chasseurs disposent des branches de sapin en guise de plancher. Puis ils montent les perches qui serviront de mur et par-dessus, ils étendent la toile.

Au centre, on chauffe toujours la roche. Au début, il faut voir à ce que la braise reste bien sur la roche et ne glisse pas à côté. Lorsque la roche est bien chaude, on la frappe avec des bâtons pour la tailler et la rendre plus égale. On plaçait aussi du bois vert sous la roche pour qu'elle chauffe de partout. Il fallait aussi la frapper à sa base pour la tailler et pour qu'elle retombe bien à plat sur le sol. C'était préférable d'avoir du sable tout autour de la roche. Si les chasseurs réussissaient bien le feu de roche, alors les familles étaient bien au chaud. Mais cela ne donnait pas à manger. Ces gens-là, autour de la roche, ils avaient chaud mais ils avaient faim.

Plus il fait froid, plus la chasse est difficile. Un chasseur qui marche beaucoup et qui ne mange pas, a toujours froid. Il a peine à marcher. Il n'a plus de moëlle dans les os. Et il lui faut marcher plus que jamais, parce qu'il ne trouve rien. Ces chasseurs ont mal aux genoux, leurs jambes ne se déplient pas facilement et ils s'affaiblissent. Il n'est pas question de s'arrêter de chasser.

L'hiver, quand les lacs sont bien gelés, il faut chasser et tuer le poisson quand même. Il faut briser la glace sur de bonnes longueurs, tendre les filets sous l'eau et prendre la truite grise ou d'autres poissons.

Il faut aussi pêcher à l'hameçon sous la glace, creuser des trous là où on sait qu'il y a du poisson. Même si la glace est épaisse comme la longueur de deux feuilles de tuyaux de poêle, il faut pêcher quand même. On doit la fendre sur toute la longueur du filet. Puis on glisse le filet dans l'eau. On l'attache à une corde qui passe au-dessus de la glace. Cette corde est liée, à ses extrémités, à deux perches plantées dans la neige. Le filet est sous la glace et il s'attache à la corde avec des morceaux de bois.

Quand il n'y a plus rien, il faut attraper du poisson parce que c'est le dernier espoir de nourriture. La nuit, les chasseurs vont palper les cordes du filet. S'ils sentent qu'ils ont attrapé du poisson, ils relèvent le filet. Ils ramènent les prises à la tente.

Là, pour une fois, le chasseur affamé peut manger. Ce n'était pas facile mais c'était comme ça.

Malgré tout, des Blancs racontent encore que les Indiens n'étaient pas de bons chasseurs.

Prenons pour exemple cette femme d'un marchand de Mingan, la défunte épouse de John, celle qui parlait tant contre nous.

Elle se plaignait au missionnaire de la paresse des Indiens. Elle prétendait que l'Indien ne chassait que pour survivre et qu'il dormait lorsqu'il avait ce qu'il lui fallait. Pourtant l'Indien chassait énormément. Il ne pouvait pas faire plus.

On chassait pour avoir de la nourriture mais on chassait aussi les animaux à fourrure.

Parfois, un chasseur voyait un de ses enfants mourir de faim dans le bois. Et sa misère était très grande dans ces moments-là. Mais son travail, il le faisait dans le bois. Il ne pouvait pas faire autrement et il travaillait très fort pour que tout se passe bien.

On voyageait constamment dans le bois. Quelquefois, il y avait des froids terribles à supporter. Personne ne se sentait à l'aise dans ces grands froids.

Lorsque le chasseur voit des pistes de caribou, il doit les suivre, retrouver le caribou et le tuer. Même après avoir tué des caribous, le chasseur doit chasser encore parce que la réserve de viande s'épuisera rapidement.

Il y a les enfants à nourrir et les vieux aussi. Supposons que trois chasseurs tuaient six caribous. Alors chaque famille pouvait compter sur deux caribous.

Avec deux caribous, une famille mangeait pendant plusieurs jours. On mangeait toute la graisse du caribou. C'est cela qui donnait de la force. La moëlle des os des caribous est particulièrement riche et bonne pour le chasseur et sa famille.

Après une période sans avoir bien mangé, il ne faut pas manger trop de caribou. Cette viande-là est très forte et celui qui en a manqué longtemps souffre de trop en manger. Il devient même très faible, il est lourd, il ressent l'effet de la nourriture dans son sang. Il reste allongé une journée entière. Le lendemain, le chasseur retrouve sa forme.

Oui, c'est comme ça dans le bois.

J'ai vu des Blancs morts au lac Brûlé. J'en ai vu plus d'un, à ce lac et plus loin encore. Ils ne mourraient pas de faim car ils mangeaient toujours du pain. Ils mourraient plutôt de maladie.

Je me souviens de deux trappeurs blancs dont l'un était mort malade. L'autre, seul, connut la famine et mourut par la suite. Souvent, le Blanc ne sait pas chasser. Il trappe et mange surtout ses provisions. Mais il ne chasse pas sa nourriture. Ce blanc, une fois seul, ne savait pas chasser pour lui-même et il manqua de provision. Dans ces conditions, il devait mourir.

Les Indiens n'ont pas ce problème-là. Ils ne sont jamais seuls. On s'appuyait beaucoup les uns les autres. Si un Indien était trop faible, l'autre chassait pour lui et sa famille.

On se relayait à la chasse dans les temps difficiles. Jusqu'à ce que personne ne puisse plus marcher. Cela, à ma connaissance, n'est arrivé qu'une seule fois, voilà bien longtemps. Dans toute ma vie, je n'ai jamais vu ou entendu parler qu'une famille entière était morte de faim. Des gens sont morts faute de manger suffisamment. Mais les familles finissaient par s'en sortir.

Les Anciens disaient autre chose à propos de l'entraide. Quelquefois, un homme chasse beaucoup tandis que son compagnon se laisse aller à la négligence. Celui-là qui ne chasse pas croit que l'autre va lui donner à manger quand il aura tué beaucoup de gibier. Celui qui croit cela feint de chasser mais se cache dans les arbres, près du campement. Oui, il y a des chasseurs qui ont fait cela.

Si les chasseurs ne trouvent pas les caribous, alors ils chassent le soir le porc-épic, près des tentes. S'ils tuent des porcs-épics, trois ou quatre, alors tout le monde est heureux. Les femmes font un feu pour enlever les poils des porcs-épics. Ils mangent. Mais la nourriture est rare et ces porcs-épics ne sont pas suffisants. Le lendemain, il faudra chasser plus que jamais. Dans les temps difficiles, la perdrix blanche est toujours farouche. Elle s'envole très vite, toujours trop vite pour le chasseur. Alors, il faut déménager les tentes, changer de place parce que les chasseurs doivent voyager toujours pour avoir une chance de tuer. Autrefois, c'était tout un travail d'établir un bon campement en hiver. Il fallait trouver un endroit propice et dénicher sous la neige épaisse la roche pour le feu. Ils n'en trouvaient pas toujours.

Qu'ils devaient donc être courageux et travailleurs, les Anciens!

Aujourd'hui, il y a les poêles. On a seulement à placer le poêle sur quatre pattes. Mais le feu de roche réchauffait très bien une tente. Quand il était bien fait, c'était mieux qu'un petit poêle. Il fallait protéger la sortie de

fumée, en haut de la tente, avec une toile placée à contre-vent. Ainsi, la fumée ne revenait pas dans la tente. Il n'y avait jamais trop de fumée dans les tentes. Il y en avait un peu, mais pas trop.

Si le campement est bien fait, si le caribou est tué, alors le chasseur chasse l'argent, la martre surtout. Ils placent des pièges partout, parfois très loin, sous des froids extrêmes. La neige est abondante. Tous les animaux vivent sous la neige. Dans les grands froids, ils ne sortent pas dehors. Les chasseurs ne sortent pas non plus. Oui, c'était comme ça.

Il arrive qu'on dit de quelqu'un qu'il n'est pas chanceux à la chasse. Celui-là qui n'a jamais de chance ne surveille pas bien ses pièges et ne voyage pas assez. Celui qui travaille fort finit toujours par tuer. Il retrouve sa chance. Mais il faut chasser sans arrêt pour avoir une chance.

Moi, j'ai travaillé fort. J'ai toujours travaillé fort jusqu'à ce jour. Tous ceux avec qui j'ai chassé, ils étaient tous travaillants et bons chasseurs. Nous n'arrêtons jamais et la chance nous suivait. Nous posions nos pièges très loin des tentes, mais nous prenions des animaux régulièrement.

Si la chance nous favorisait encore plus, alors nous tuions quelques caribous en plaçant nos pièges.

Dans ces moments-là, on voyageait moins. Nous restions plus longtemps au même endroit. Et nous prenions des martres.

Je vais vous dire une chose. Les Indiens de Mingan ne sont pas des chasseurs de renard. Nous avons toujours tué le caribou, le castor et la martre. Mais on ne chassait pas beaucoup de renard. J'en ai tué seulement quelques-uns dans ma vie. Ceux qui passaient l'hiver pas trop loin de Mingan, ceux-là en tuaient plus que nous. Mais ils n'en tuaient pas beaucoup tout de même. C'était bon si une famille tuait quatre renards dans tout l'hiver. Le renard valait cher, mais nous n'aimions pas le chasser. On était tous comme ça, les gens de Mingan.

Je répéterai toujours que le travail de l'Indien dans le bois fut un travail difficile. Mais ce travail, il le faisait de son mieux. Nous, de ma génération, nous avons aimé la chasse, notre travail.

Transporter des provisions, c'était difficile. Supporter les grands froids, c'était difficile. Le plus dur cependant, c'était de s'obstiner à marcher et à chasser en période de famine. Dans ces moments-là, le chasseur fait l'impossible pour tenir jusqu'au printemps. Car au printemps, ce n'est plus la même chose. C'était plus facile de trouver à manger.

On trouvait facilement des poissons au printemps. La glace sur le lac ne causait plus de problème. La truite grise est grasse et bonne à manger. Il faut en prendre pour rester en forme.

Régulièrement, les chasseurs laissaient les femmes et les enfants au campement. Ils partaient pour plusieurs jours dans des coins éloignés.

Nous n'allions jamais seuls. Si nous étions quatre chasseurs, nous partions deux par deux. Il nous arrivait de dormir à la belle étoile, en hiver, avec un feu de camp pour nous réchauffer. Mais le plus souvent, durant ces voyages de chasse, nous dressions une petite tente le soir. Il y avait de la fumée dans ces tentes. C'est la raison pour laquelle j'ai mal aux yeux aujourd'hui; je suis presque aveugle. Tous les très vieux, dans le bois, souffraient des yeux.

Il ne faut jamais gaspiller la viande de caribou. Ce qu'on ne peut pas manger tout de suite, il faut le mettre en réserve. On boucanait la viande et on la plaçait sur des échafauds, bien à l'abri. Nous avions des échafauds dans tous les coins où nous pensions aller durant l'hiver. Il fallait prévoir. Si le caribou demeurait introuvable, on chassait d'autres animaux et on essayait de se rendre jusqu'au printemps. Il y a eu des hivers comme ça, sans caribou.

Aujourd'hui, nous sommes parmi les Blancs. Il y a les motoneiges. On les prépare déjà pour le prochain hiver. C'est en motoneige que les Indiens iront chasser cet hiver. Moi, j'ai appris que la vraie chasse devait se faire dans le silence. Un bon chasseur de caribou ne fait pas de bruit. La motoneige fait du bruit. On ne chasse pas le caribou en motoneige.

Autrefois, il n'y avait personne qui dormait au lieu de chasser. Les marchands et les missionnaires ont bien menti. A présent, je ne puis plus chasser et je ne chasserai plus jamais. Mais je suis fier de ce que j'ai fait, de mon travail dans le bois. Je n'ai jamais dormi plus qu'il ne fallait. L'argent que je reçois aujourd'hui à ne rien faire, on me le doit. Parce que toute ma vie j'ai travaillé. Maintenant c'est au gouvernement de me supporter puisqu'il le peut.

Dans le bois, nous serions tous morts, n'eût-été du poisson. Nous avions toujours de la truite grise dans nos provisions pour nos voyages. Il y avait le poisson pour nous aider. Il y avait aussi le porc-épic.

La meilleure région pour le porc-épic se trouvait au nord du lac Winuokapau. Là, nous savions que le porc-épic abondait. Malgré tout, il n'était

pas toujours facile à trouver. Lorsque la neige recouvre tout, le porc-épic est difficile à tuer même s'il y en a beaucoup.

J'ai chassé le porc-épic dans cette région. Un hiver, j'étais là-bas avec Peter Pietacho, Damien et Sylvestre. Nous nous partagions le travail. Damien et Sylvestre ouvraient le chemin que nous devions emprunter les jours suivants. Peter et moi, nous chassions le porc-épic. On se taquinait là-dessus et on essayait toujours de tuer le plus grand nombre de porcs-épics afin de se moquer de son partenaire. Car on chassait seul «le petit cou» (nom familier du porc-épic). Nous quittions le campement ensemble, mais nous nous séparions ensuite pour quelques heures. Le porc-épic vit surtout le long des petits ruisseaux. C'est là où je le cherchais le plus souvent, dans des endroits déserts, près des petits cours d'eau.

Cette fois-là, avec Peter qui chassait de son côté, j'avais tué quatre porcs-épics facilement. J'étais content de ma chance. Là où je chassais, le porc-épic abondait. Il y avait des pistes partout. Alors je suis revenu au campement avec mes quatre porcs-épics.

Peter n'avait rien tué. Les femmes préparèrent le repas. Vous savez le porc-épic est délicieux à manger. Moi-même et tous les autres avec moi, nous étions heureux de cette chasse. Mais Peter aurait bien voulu tuer des porcs-épics lui aussi. Il dit: «J'en ai parlé aux autres. Au lieu de voyager demain, nous chasserons encore le porc-épic chacun de notre côté». Tous furent d'accord. Nous voulions cette viande parce que c'est très bon à manger. En plus, Peter voulait reprendre sa chance pour pouvoir me taquiner à son tour. Moi, je n'avais dit à personne que j'avais trouvé autant de pistes de porcs-épics. Alors, je suis retourné au même endroit et une fois encore j'ai facilement tué deux porcs-épics. Mais cette journée-là, je fus plus chanceux avec la perdrix. Tout en cherchant le porc-épic, je tuai sept perdrix. Je suis revenu le premier au campement. Sur le chemin du retour, en marchant avec mes prises sur le dos, je me disais que tout allait bien pour nous. Je me demandais si Peter avait tué des porcs-épics.

Il revint au début de la soirée, avec les autres. Ils souriaient. Peter avait trois porcs-épics, Damien deux et Sylvestre, un. Les femmes étaient contentes. Nous rapportions de la bonne nourriture pour les enfants. Vraiment cet hiver-là, nous ne manquions de rien. Le gibier abondait et la chance nous accompagnait. Nous étions bien près de Northwest River et nous y

sommes allés pour un bref séjour. Nous sommes surtout restés dans les environs de KAKATSHU-UATSHISTUN.

Oui, c'est comme cela que nous chassions dans mon temps. Nous n'avions pas toujours de la misère. On savait chasser et on réussissait à trouver sa nourriture.

Aujourd'hui, c'est la manière du Blanc qui l'emporte. On trappe les animaux à fourrure, mais on ne trouve pas sa nourriture dans le bois. On amène des provisions. Car je connais les chasseurs blancs. Dans mon temps, il y en avait beaucoup dans le bois, surtout près de Northwest River et ici, près de la mer.

Ces chasseurs apportaient des grosses quantités de provisions avec eux. Ils vivaient dans des cabanes de bois. C'est incroyable les réserves de farine qu'ils se faisaient. Nous les visitions, ces chasseurs blancs. Quand on entrait dans les cabanes, ils cachaient leur farine. Mais ils nous demandaient toujours de la viande. Ils préféraient le caribou par-dessus tout.

Ils chassaient comme nous les animaux à fourrure, mais ils ne savaient pas comment tuer le caribou. Ils ne trouvaient pas leur nourriture dans le bois et ils nous disaient qu'eux ne voyaient jamais de caribou. Ils étaient seuls et ne voyageaient jamais.

De notre côté, nous n'étions jamais seuls. Il nous arrivait souvent de chasser le castor avec les femmes. Nous voyagions constamment. Même si nos provisions suffisaient, nous n'arrêtons pas de chasser. Nous cherchions toujours le caribou, car nous voulions toujours savoir où pouvoir le trouver.

Quand les hommes partaient pour le caribou, les femmes, les enfants et les vieux restaient au campement.

Quelquefois, nous étions très nombreux pour chasser le caribou. Si une grosse harde se regroupait sur un lac pour quelques jours, beaucoup de chasseurs l'apprenaient ou tout simplement le savaient. Comme je disais, nous tentions toujours de savoir où allaient les caribous. Ainsi pouvions-nous nous retrouver à huit ou dix hommes, venus de campements différents, pour chasser la même harde.

Pour aller tuer ces caribous, nous nous éloignons parfois à deux ou trois jours de marche de notre campement. Les autres faisaient la même chose.

En une seule journée, nous couvrons une grande distance à pied, car nous n'emportons pas de bagages.

Oui, c'était comme ça.

Je me souviens d'un jour où nous étions huit chasseurs. On a tué trente caribous. Pour ce faire, nous avons attendu que les caribous passent par un endroit qui nous convenait. Car on saignait les bêtes mortes avant de les enfouir sous la neige. Puis chaque groupe retournait à son campement. Tous déménageaient sur les lieux de la chasse aux caribous. Alors, tous se mettaient au travail, les chasseurs, les femmes, les vieux et les jeunes.

Une fois la viande bien à l'abri sur des échafauds, nous restions à cet endroit pendant plusieurs semaines.

Pour passer le temps, les jeunes apprenaient à chasser les animaux à fourrure. Une fois encore, nous nous trouvions à proximité de Northwest River et nous avions l'intention de nous y rendre.

Nous étions à court de farine. À ce moment-là, le campement se composait de six familles. Nous pouvions compter sur la viande de trente-six caribous. En ce qui regarde la farine, Northwest River n'était pas loin. Nous sommes restés là trois semaines, à bien préparer notre viande. Nous sommes partis au Jour de l'An.

Nous descendions la rivière Hamilton en direction de Northwest River. Tout allait bien pour nous. Les six familles mangeaient à leur faim.

Mais tous n'avaient pas notre chance. En route pour Northwest River, nous rencontrâmes des Indiens de Mingan. Eux, ils avaient faim. Dans ce groupe, il y avait le père de Joachim PAUSTUK. C'est lui qui souffrait le plus. Les autres marchaient encore avec facilité. Mais lui avait le visage gelé. Il refusait de manger de la viande. Il avait la faim du Blanc, la faim de la farine, du pain. Eux aussi se dirigeaient vers Northwest River.

C'était surtout le soir que le chasseur plaçait ses pièges pour prendre des animaux à fourrures. Le jour, souvent, on voyageait ou on tentait de repérer les caribous. Une fois la tente dressée et le campement bien établi, c'est à ce moment-là que le chasseur plaçait ses pièges. Ou encore, il revenait loin en arrière pour visiter ses pièges disposés dans la région d'un ancien campement. Pour ses pièges, il allait souvent seul, sans bagages, en essayant de marcher vite. Si la chance lui souriait, il tuait deux ou trois martres à tous les cinq pièges.

Dresser les tentes, chasser, marcher toujours, c'était beaucoup de travail. Parfois la neige ne nous supportait pas et la marche devenait ardue. Ouvrir des chemins, ça c'était particulièrement fatigant. Mais, voyez-vous, les marchands ne croyaient pas ces choses-là. Ils n'étaient pas avec nous.

J'aurais aimé voir ces marchands que j'ai connus faire mon travail dans le bois. Ces marchands ne se seraient jamais rendus là où je suis allé. Même sans aucun bagage, ils ne m'auraient pas suivi dans le bois.

Vous connaissez peut-être cette histoire? Ils étaient deux trappeurs blancs installés pas très loin de Mingan dans le bois. Il s'agissait d'un nommé Michaud. Je ne me rappelle plus le nom de l'autre. Ils ont manqué de provisions. C'était l'hiver et c'est à peine s'ils ont pu revenir à Mingan. Pour survivre, ils ont mangé des chandelles.

Voilà pourquoi je n'aimais pas qu'on raconte des histoires sur la paresse et la misère des Indiens dans le bois. Les Blancs en arrachaient plus que nous. Ce n'était pas leur travail. Ils trappaient mais ne savaient pas chasser. Chacun son travail. Dans le bois, le Blanc s'inquiète constamment, il s'affaiblit à propos de rien. La marche l'épuise. Il n'est pas chez lui. Pour l'Indien, c'est le contraire. Il est chez lui. Il sait chasser et il chassait toujours.

C'était difficile, mais on s'en sortait par nous-mêmes. Nous étions fiers de ce travail, de notre chasse.

VI — La vie quotidienne dans le bois.

Commentaires sur l'habileté et la persévérance des hommes et des femmes.

Les femmes aussi travaillaient beaucoup. Elles tendaient des collets pour attraper des lièvres, elles pêchaient le poisson, chassaient les porcs-épics, s'occupaient des enfants et des vieux, faisaient la nourriture, prenaient grand soin du feu et de la réserve de bois de chauffage. Elles faisaient bien d'autres choses encore. Comme nous, elles n'arrêtaient jamais de travailler.

Lorsqu'un campement est nouvellement installé, les chasseurs accompagnent les femmes pour tendre les collets. Ils partaient tôt le matin et ils allaient aussi loin que l'équivalent de deux jours de marche avec les bagages. Ensemble, ils posaient plusieurs collets et revenaient au campement dans la soirée.

Plus tard, pendant l'absence des hommes, partis au loin à la chasse, les femmes allaient régulièrement vérifier les collets.

Quand l'époux s'en va poursuivre le gibier, le temps de la chasse est aussi commencé pour la femme. Parce qu'elles ne font pas que s'occuper des lièvres. Elles ont des pièges à martre. Elles tuaient beaucoup d'animaux et ramenaient de la bonne nourriture.

La vérification des collets demandait presque la journée entière. Les femmes y allaient deux par deux. Elles amenaient les enfants parfois. Si elles revenaient au campement assez tôt, elles allaient voir les filets sur le lac. Lorsque les lacs n'étaient pas encore gelés, elles avaient de nombreux filets à vérifier.

Elles devaient sortir les poissons, bien replacer les filets — nous en avions souvent trois sur un lac — et revenir au campement avec les prises.

Elles nettoyaient les poissons, les coupaient en deux sur la longueur dans le but de les faire sécher et boucaner. Quand c'était fait, elles les enlevaient du feu et les enveloppaient dans des écorces de bouleaux. Ces rouleaux d'écorce étaient à leur tour enveloppés dans des toiles et les femmes rangeaient le tout sur les échafauds, hors de portée des chiens.

Les femmes empruntaient toujours les mêmes chemins. Elles excellaient au tir au fusil ou à la carabine. Selon les circonstances, elles chassaient

de la même manière qu'un homme. Toutes les femmes savaient tirer. Certaines étaient vraiment très habiles. Elles étaient capables de tuer tous les animaux. Mais à cause de leur travail, elles ne s'éloignaient pas trop du campement.

Avec l'aide des chiens, elles tuaient souvent des porcs-épics.

Il est arrivé que des chasseurs laissent les femmes seules pour un mois et même plus. Elles se débrouillaient. Nous, nous n'avions aucune crainte de laisser nos femmes au campement. Par prudence cependant, on ne partait pas pour de très longues périodes sans savoir que les femmes pouvaient compter sur une bonne réserve de viande. Parce qu'il faut penser aux enfants qui étaient parfois nombreux. Sans réserve de viande, les femmes n'auraient pas pu les nourrir. Une famille ne vit pas que du pain.

Si les femmes n'avaient pas régulièrement tué des porcs-épics, des lièvres, et du poisson, personne n'aurait survécu dans le bois. Certaines familles connurent de grandes difficultés à cause des enfants trop nombreux. Ce fut mon cas à quelques reprises. Sans la chasse des femmes, on n'aurait pas passé au travers.

Normalement, nous laissons les femmes seules au campement pendant une semaine. Dans nos voyages au loin, nous chassons le caribou. Si la chance nous favorisait, on en tuait plusieurs. Alors on ne faisait que les saigner et on les enfouissait sous la neige. On se coupait quelques morceaux de viande fraîche pour ramener rapidement au campement.

Nous revenions tout de suite chez nous pour annoncer la bonne nouvelle aux femmes. Le lendemain ou le surlendemain, nous déménagions tous sur les lieux de notre chasse aux caribous. Quelquefois, nous transportions même les provisions rangées sur les échafauds. Ces gros déménagements nous demandaient jusqu'à une semaine de travail.

Nous transportions les provisions des échafauds seulement si nous étions certains de ne plus repasser à cet endroit. Oui, c'était comme cela que les choses se passaient. Nous savions toujours où nous étions, où nous allions. Nous connaissions tout le pays et tous les noms de chacun des lacs, de chaque chemin. Nous avons des échafauds partout sur notre route, sur toute la route que nous entendions faire et refaire. Nous savions exactement où se trouvaient ces échafauds et nous connaissions la quantité et la sorte de provisions qu'ils abritaient. Il y avait des échafauds de caribous, d'autres de poissons. Il y en avait encore de porcs-épics,

de lièvres et de perdrix. Il y en avait même qui cachaient de la viande d'ours.

Toutes ces provisions étaient soigneusement enveloppées. Une bonne famille de chasseurs ne perdait jamais ses réserves de viande à cause de l'humidité.

Quand le caribou était tué, la première chose que nous mangions, c'était les têtes. Elles étaient rôties, tournées à l'aide d'une corde, au-dessus du feu. C'était délicieux. Nous restions avec les femmes dans ces moments-là. Il fallait aider à préparer la viande. De plus, les femmes nous disaient si elles avaient vu des cabanes de castors en relevant les collets. Si c'était le cas, nous allions les tuer.

On voyageait beaucoup au début de l'hiver, au moment où les lacs gelaient. En observant les pistes sur la neige, nous voulions avoir une idée du nombre de caribous et des directions qu'ils empruntaient. En plus, c'était le temps de l'année où nous posions un grand nombre de pièges pour les animaux à fourrure.

En faisant cela, nous battions les futurs chemins; nous tapions à l'avance la neige dans les sentiers, où nous repasserions bientôt avec les bagages et la famille.

Nous allions deux par deux poser des pièges dans plusieurs directions. La martre et le vison nous intéressaient beaucoup.

Nous fabriquions des trappes en bois. C'était plus long, mais c'était aussi plus efficace.

J'ai beaucoup trappé avec les trappes en bois. Je connaissais la façon de faire des Anciens, puisque ce sont eux qui me l'ont enseignée. Les autres chasseurs avec moi savaient aussi. Les pièges en fer sont bons, mais ils sont lourds à transporter quand on en amène beaucoup. Nous travaillions fort et nous aimions poser le plus de pièges possible. Pour en avoir plus, nous faisons sur place ces pièges en bois, comme on nous l'avait appris. Nous mettions deux ou trois jours pour faire ce travail.

Dans mon temps nous mangions la martre. Les femmes la faisait bouillir jusqu'à ce que les os se détachent de la viande.

Les hommes et les femmes préparaient ensemble les peaux de tous ces animaux à fourrure pris dans nos pièges.

Nous fabriquions les toboggans dans le bois, au début de l'hiver. Ce sont les hommes qui faisaient cela, pendant leur premier grand voyage pour

poser des pièges et s'enquérir des caribous. Ces pièges, nous les posions très loin, toujours dans la direction où nous devions aller avec la famille.

Lorsqu'il y avait assez de neige au sol et que nos pièges étaient en place, nous revenions au campement familial en tirant nos nouveaux toboggans chargés de nos premières prises. Là-bas, au campement des hommes, d'où nous venions, nous laissions des provisions sur des échafauds. On laissait aussi de l'équipement, toutes sortes de choses, nos raquettes par exemple. C'était au cas où nous en aurions besoin en arrivant là, plus tard, avec nos familles.

Sur le chemin du retour, nous savions que les femmes avaient chassé en notre absence. Les échafauds du campement familial étaient remplis de poissons, de lièvres ou de porcs-épics. Les femmes se débrouillaient toutes seules.

À notre arrivée, nous prenions leur relève pour la chasse autour du campement. Il fallait éviter de dégarnir trop rapidement l'échafaud et on avait besoin de nourriture fraîche pour les quelques jours prochains où nous serions à voyager.

Avant ce premier grand départ, les hommes faisaient les cadres des raquettes et les femmes fabriquaient des lanières de peaux séchées, de la babiche pour finir et tresser ces raquettes. On réparait les anciennes et on en faisait des neuves.

Si les provisions étaient suffisantes à cet endroit, nous décidions de laisser encore les familles et de repartir au loin pour aller vérifier nos pièges. Nous partions avec nos toboggans et nos raquettes puisque c'était le temps de la neige, même si les grands froids de l'hiver n'étaient pas encore arrivés.

Nous prenions beaucoup de martres autrefois. Sur une seule tournée de mes pièges, je récoltais de huit à dix martres.

Nous trappions aussi la belette, le vison et la loutre.

Une bonne façon de prendre la loutre, c'est de repérer un barrage de castor abandonné. Dans la brèche, le trappeur peut disposer son piège sous l'eau. Si le ruisseau n'est pas large, la loutre passera nécessairement par là.

On prenait beaucoup d'animaux à fourrure à cette époque de l'année. Il y avait de la neige mais il ne faisait pas trop froid. Alors les animaux sortaient et se promenaient. Là on avait la chance de les prendre.

En s'occupant ainsi de nos pièges, nous surveillions toujours le caribou. Car plus tard, à l'arrivée des vrais froids, il faudrait moins s'occuper de nos pièges et plus du caribou. À propos des pièges, il fallait surtout voir à ce qu'ils ne disparaissent pas sous une épaisse couche de neige. Après un certain temps, nous revenions au campement familial pour le déménagement. Entre le campement des chasseurs et celui de la famille, on recensait toutes les cabanes de castors. Notre intention était de les tuer une fois le campement familial déplacé et installé plus loin. Car après le transport et l'installation de ce campement, nous revenions en arrière pour tuer le castor; on allait plus loin en avant installer à nouveau les pièges, qui n'avaient pas tué là où ils étaient. On allait aussi dans toutes les directions pour s'enquérir du caribou. Vous voyez bien comme nous, les Indiens, nous travaillions.

Il y avait toujours quelque chose à faire, même quand nous passions quelques jours au campement avec nos familles.

Le soir, parfois, avec les femmes et les enfants, nous nous allongions dans la tente. On se reposait un peu. Mais, le lendemain, avant que le soleil ne se lève, le travail reprenait. Chez nous, nous aidions les femmes pour le bois de chauffage, nous faisons la visite de leurs collets.

Car les femmes avaient beaucoup à faire.

Elles cuisaient la nourriture, réparaient le linge, le faisaient bouillir pour le laver, s'occupaient des enfants et des vieux. Elles nettoyaient les peaux des animaux à fourrure. En plus, elles chassaient et pêchaient. Elles n'arrêtaient jamais et souvent n'avaient pas le temps de manger comme il faut.

Les chasseurs pouvaient rester avec les familles pour des périodes d'une semaine. Puis ils repartaient seuls, toujours plus loin, pour poser de nouveaux pièges et pour évaluer de nouvelles régions. Si ces régions étaient riches en gibier, on déménageait une fois de plus le campement familial sur les lieux des campements de chasse, et on déménageait aussi ces derniers dans une région plus éloignée.

C'était toujours comme ça. Les hommes s'essayaient toujours à vérifier leurs pièges dans la soirée, le jour même du déménagement du campement. Tous les chasseurs travaillaient beaucoup.

Il arrivait aussi que nous transportions bien à l'avance du matériel sur les sites de nos futurs campements. On transportait surtout les surplus sur les échafauds.

Les hommes chassaient le caribou quand ils en avaient le temps. Ils allaient deux par deux dans toutes les directions. Il fallait s'appuyer sur la chance. Croyez-moi, quelques-uns étaient très chanceux. Ils allaient toujours au bon endroit. D'autres, au contraire, ne trouvaient jamais le caribou. Ceux-là seraient morts s'ils avaient été seuls. Mais toute la viande qu'on rapportait, on la partageait.

Tout ce travail et ces déplacements étaient très fatigants. Il y a des Indiens qui se décourageaient et qui se mettaient à gaspiller de la nourriture où qui essayaient d'en faire le moins possible. Le plus difficile, c'était le transport des provisions. Quand on transportait beaucoup de viande de caribou, en plus des bagages, cela épuisait tout le monde.

Il y en a qui abandonnaient de la viande ou des bagages sur des échafauds. Ils oubliaient et ne revenaient plus. Se décourager et se débarrasser de la viande représentaient des fautes graves. Il faut toujours se préparer pour éviter la famine.

Avec la famille et les bagages, on parcourait à peu près huit milles par jour. Lorsqu'on déménageait le campement familial, c'était pour le refaire à deux jours de marche plus loin. On s'arrêtait toujours à la fin de l'après-midi. Car il fallait monter les tentes assez tôt si on voulait chasser et préparer le chemin du lendemain. En arrivant sur un nouveau site, les femmes se chargeaient de faire la réserve de bois de chauffage. Elles y travaillaient au début de la soirée.

Les poêles de tôle nous réchauffaient dans les tentes. Nous étions chanceux si, dès le premier soir, les chasseurs revenaient avec des porcs-épics et des perdrix.

Lorsqu'il n'allait pas trop loin, le chasseur amenait son jeune fils. Celui-ci suivait son père avec une carabine de petit calibre. Il écoutait ce que son père lui enseignait et se pratiquait à viser juste en essayant de tuer des perdrix avec sa carabine.

Tout cela se passait quand tout allait bien. On gardait la farine pour les bébés. Les femmes leur faisaient du ragoût de perdrix. Les autres membres de la famille mangeaient tous de la viande.

Dans le bois, je l'ai dit souvent, il ne fallait pas s'appuyer sur ses réserves de farine. Celui qui comptait là-dessus faisait une erreur puisque cela présageait la famine et la misère. C'est la chasse qui nourrit. On doit toujours penser aux jours difficiles qui viendront peut-être. Alors il faut chasser sans arrêt et se faire des réserves de viande.

La farine, croyez-moi, cela comptait beaucoup moins que le poisson. L'hiver, le poisson nous demandait beaucoup d'effort et de travail. La glace était si épaisse parfois que nous devions nous y mettre tous les hommes ensemble pour poser un filet. On déplaçait le filet régulièrement pour avoir plus de chance. À chaque fois, c'était un dur travail de fendre la glace. Même l'hiver, il nous arrivait de nous servir de trois filets à la fois comme en automne. En plus de ces filets, nous faisons des trous pour prendre la truite à l'hameçon. On ne pensait qu'à se constituer une bonne réserve de nourriture.

Vous voyez bien que c'était difficile. Nous étions très vaillants. Ceux qui ont dit que les Indiens ne savaient rien faire, ceux-là sont de grands menteurs. Moi je sais ce dont je parle et j'ai connu les Anciens. Je dis que les marchands et les prêtres ont menti à notre sujet. Ils n'ont jamais su ce que nous faisons chez nous dans le bois pour survivre. Il nous fallait être forts et vaillants, et nous étions fiers entre nous de ce que nous réussissions à faire.

Quand nous ne manquions de rien et que le gibier abondait, nous restions dans les parages. C'est dans ces moments-là que les chasseurs consacraient le plus de temps à trapper les animaux à fourrure.

Quelques familles n'avaient pas de chance. J'ai connu des jeunes chasseurs qui n'aidaient pas assez les aînés. Ces jeunes avaient peur de trop marcher. Ils voulaient souvent rester à la tente en prétextant qu'ils allaient faire du bois de chauffage. Mais les femmes faisaient cela depuis toujours. Ces jeunes qui refusaient de chasser causaient grand tort aux familles dans le bois. Parce que si le chasseur ne chasse pas, il se rapproche de la misère. Ces jeunes devaient aider les parents et travailler sans arrêt à rapporter de la bonne nourriture. Un jeune chasseur négligeant travaillait beaucoup moins qu'une femme.

En plus, la femme chasse mieux que lui. Car les femmes chassaient beaucoup. Elles faisaient tout le travail au campement et elles chassaient ensuite. Non seulement posaient-elles des pièges, mais encore prenaient-elles de nombreux animaux à fourrure. Oui les femmes chassaient très bien. Elles savaient comment bien disposer un piège.

C'est à la mi-décembre, au début des grands froids, que le travail ralentissait un peu. Mais à ce moment-là il fallait compter sur une bonne réserve de provisions. C'était aussi l'époque où les chasseurs essayaient de tuer des caribous. Il y avait une bonne chance de tuer des caribous en décembre.

Pour faire un bon repas, il faut de la graisse. En tuant des caribous, cela nous donnait de la graisse pour les repas de lièvre. Beaucoup d'animaux comestibles ne sont pas assez gras pour donner de la bonne graisse.

Nous gardions toujours la graisse du magasin en réserve, pour le cas où nous ne tuerions pas de caribou. Certains Indiens ne résistaient pas à la tentation et faisaient, dès l'automne, des repas avec la graisse du magasin. Aussi, en manquaient-ils en hiver.

La graisse est importante dans les repas. C'est la raison pour laquelle nous aimions tant tuer des caribous, des castors et des porcs-épics. Il ne fallait pas s'appuyer sur les provisions du magasin ou sur celles des autres. Il fallait chasser.

On entendait souvent certains Indiens dire: «Un tel avait beaucoup de sel et il ne m'a rien donné. Un autre avait de la farine en quantité et il la gardait pour lui».

Ce n'était pas exactement la vérité. Les Indiens partageaient la viande et les provisions; normalement personne ne refusait quoi que ce soit à un visiteur. Mais il arrivait que nous nous connaissions tous les uns les autres. Nous savions ainsi, en certaines occasions, que le visiteur qui venait nous demander de la farine était un de ceux qui avaient la réputation de préférer le pain à la viande. À ce moment-là, il ne demandait pas de la farine pour son bébé ou à cause de sa malchance. Il avait besoin de farine parce qu'il la gaspillait. Il en mangeait trop et ne chassait pas assez.

Il y a toujours eu des Indiens comme ça. Il y en avait au temps des Anciens, il y en avait dans le bois quand je chassais et il y en a encore ici au village aujourd'hui.

Revenons à notre histoire. Nous sommes maintenant au mois de janvier. La couche de neige au sol est épaisse. Nous vivons surtout sur nos provisions du mois dernier, alors que la chasse avait été bonne.

En janvier, le caribou se déplace beaucoup et c'est le meilleur temps pour voir ses pistes. Nous les hommes, nous chassions. Nous nous dirigeons vers KATSHIMITATSISHKAT. C'était une région reconnue pour les caribous. À chaque jour, nous faisons une courte distance. Nous cherchions des traces des caribous.

Quand on campait le soir, les vieux chassaient le porc-épic et les autres le caribou. Si nous trouvions du caribou, nous ne le tuions pas ce soir-là.

Nous revenions plutôt à la tente pour annoncer la bonne nouvelle aux autres. Pour le caribou, plus il y a de chasseurs, meilleures sont les chances. Le soir même nous déménagions la tente là où les caribous avaient été aperçus. Chaque chasseur avait son toboggan. Nous passions la nuit à la chaleur de notre poêle, à proximité des caribous.

Nous étions debout avant que le soleil se lève. Nos carabines étaient prêtes depuis la veille. Nous avions aussi préparé de la nourriture pour manger durant la journée.

Cette fois-là, nous avons tué trente-deux caribous. C'était une très bonne réserve de viande. De plus, ces caribous nous donnaient une bonne quantité de graisse. Chaque caribou possède huit os avec lesquels nous faisons de la graisse. Imaginez toute la graisse qu'ils donnent, trente-deux caribous. Il ne faut pas oublier les têtes. Avec les têtes de ces caribous, il n'était pas question de manquer de nourriture.

Nous avons seulement une petite quantité de farine avec nous. Comme je disais, elle ne servait qu'à faire un bouillon pour les bébés. Lorsque nous quittions Mingan pendant l'été, nous transportions plusieurs poches de farine avec nous. Mais nous laissions des poches à plusieurs endroits, sur des échafauds. Si bien qu'en janvier, nous voyagions avec seulement une petite réserve de farine. Cette farine, nous la gardions précieusement. Il arrivait, au retour d'une très longue marche et d'une chasse épuisante mais fructueuse, que ma femme fasse cuire un petit pain pour toute la famille. C'était la seule fois où je mangeais du pain. Malgré tout, la viande était encore meilleure selon moi. Je pense bien que tous les chasseurs étaient de mon avis.

Le plus souvent, on tuait trois ou quatre caribous à la fois. Nous préférons les femelles, puisqu'elles donnaient plus de graisse. Cette graisse était très importante pour faire un bon repas. Un repas sans graisse n'est pas un vrai repas.

Oui, c'était bien comme cela que les choses se passaient. Nous n'avons pas toujours été chanceux. C'était parfois difficile de tuer les animaux, toutes les sortes d'animaux. Lorsque la malchance s'acharnait sur nous, c'était la faute d'un des chasseurs.

Prenons pour exemple ce qui nous est arrivé un hiver. Cette année-là nous avions dans notre groupe un chasseur de Natashquan. Il se nommait TSHISHENNU, c'est-à-dire le Vieux, mais effectivement il n'était pas si vieux que ça.

Nous avons été malchanceux comme jamais. Moi je parvenais à tuer un caribou de temps en temps. Mais mon compagnon ne tuait absolument rien. Je vous dis qu'il n'était vraiment pas chanceux. Pourtant c'était un bon chasseur et il aimait manger de la viande.

L'hiver suivant, j'étais avec François Nolin et Jérôme Napish. TSHISHENNU n'était plus avec nous. Les problèmes étaient terminés. Nous avons tué de nombreux caribous et nous n'avons jamais manqué de viande durant l'hiver. Mais François aimait chasser et Jérôme aussi. Ils poursuivaient sans cesse le caribou et rapportaient régulièrement des porcs-épics. Moi je faisais la même chose. Sans gaspiller, six porcs-épics nourrissaient trois familles pendant trois jours.

Le problème de TSHISHENNU, c'était que, même s'il était un bon chasseur, il ne se comportait pas comme un Indien devait se conduire. Il nous cachait sa viande. S'il prenait quelque chose, il le gardait pour sa famille. Il ne se souciait pas de la mienne. J'avais moi aussi ma famille à nourrir et pourtant je lui donnais de la viande quand j'en avais.

Un jour, il pêcha une truite et un brochet. Ces poissons étaient gros. Plutôt que de nous en donner un peu, comme cela se faisait toujours entre les familles dans le bois, il décida de manger le poisson en cachette, avec sa famille. C'était la journée de Noël.

Ce matin-là, ma famille et moi n'avions rien à manger. De notre tente, on ne voyait pas la tente de TSHISHENNU. Lui-même, je ne l'avais pas vu depuis deux jours. Nous ne savions pas ce qu'il faisait. Alors ma marraine est allée lui rendre visite. Elle entra dans la tente et trouva la femme de TSHISHENNU en train de piler le foie de la grosse truite. Elle lui demanda ce qu'elle faisait. La femme de TSHISHENNU lui répondit qu'elle préparait ce foie de poisson pour son fils Charles. Elle ajouta que son mari avait eu la chance de prendre une grosse truite et un gros brochet. Ma marraine lui demanda encore où se trouvaient ces poissons. La femme de TSHISHENNU avoua qu'ils les avaient mangés et qu'il n'en restait plus.

Alors ma marraine lui dit: «Tu ne sais donc pas qu'il faut s'entraider et partager toute la nourriture quand on est dans le bois? Les chasseurs sont partis ce matin et ils n'ont rien mangé. Nous n'avons plus de nourriture chez nous. Viens voir si tu veux».

Tout continua d'aller mal. Alors il fut décidé de nous diriger vers Northwest River. C'est TSHISHENNU qui commença le premier à souffrir. Il

marchait avec difficulté. Il avait la bouche noire et tout le visage gelé. Il avait toujours froid même s'il était chaudement habillé.

Sur notre route vers Northwest River, la chance nous revint. Tous les soirs, j'allais en avant pour battre le chemin du lendemain. Chaque fois je tuais des porcs-épics. Mon grand-père venait avec moi. Il ne marchait pas dans le chemin. Il se tenait à l'écart tout en m'accompagnant. Ainsi, il avait la chance de tuer des porcs-épics que j'aurais manqué autrement. C'était une bonne idée. Un soir, il vint me rejoindre sur le chemin avec deux porcs-épics sur le dos. Il était fatigué mais il riait. Il déposa ses porcs-épics et me demanda de l'attendre. Il repartit dans la direction d'où il était venu et revint aussitôt. Il ramenait deux autres porcs-épics. Il avait tué quatre porcs-épics en un rien de temps.

Un autre soir, alors que j'étais seul cette fois, ce fut à mon tour de tuer quatre porcs-épics. Ils étaient trop lourds pour que je les rapporte tous au campement. J'en ai enfoui deux sous la neige dans le chemin où nous devons passer le lendemain avec les familles. Je ramenai les deux autres chez nous.

Les femmes prenaient peu de lièvres. Il faisait extrêmement froid et c'était difficile de travailler dehors. Même les lièvres ne se promenaient pas beaucoup. C'était encore plus pénible pour TSHISHENNU qui, lui, était malade. Il ne chassait plus. Le voyage, pendant la journée, le faisait beaucoup souffrir. Pour voyager, il s'habillait trop chaudement. Il pouvait à peine marcher. Les journées où on ne voyageait pas, TSHISHENNU restait dans la tente.

C'est nous qui le faisons manger, lui et sa famille.

TSISHENNU a failli mourir. Il est passé bien près de ne pas se rendre avec nous à Winuakapau. Tshishennu avait besoin de pain. Ce fut une chance pour nous d'en trouver.

Au lac Winuskapau, j'ai rencontré un trappeur anglais. Il m'a dit ceci: «Tu trouveras beaucoup de farine dans la cabane de Élie Blake. Lui n'en aura plus besoin puisqu'il est reparti pour de bon à Northwest River. Il était malade».

Le lendemain, nous nous mîmes à descendre la rivière Hamilton en direction de la cabane de Élie Blake. Il faisait beau ce matin-là et la neige très dure nous facilitait la tâche. La rivière est très large et nous marchions tout près de la rive. La rivière est tellement large dans cette région que c'est à peine si l'on voyait l'autre rive. Il y avait de la neige à perte de vue.

Mais déjà nous apercevions la cabane de Élie Blake sur notre côté de la rivière. Alors nous y sommes allés. Il avait caché sa farine sous son canot, sur un échafaud. Il y avait des poches de farine, mais il y avait aussi des chaudières qui contenaient de la farine.

Dans sa cabane, nous trouvâmes un gros coffre. Il contenait de la viande salée, de la graisse, du tabac et du sucre.

Nous avons dressé nos tentes tout à côté de la maison. Puis je suis entré à nouveau dans la cabane et j'ai allumé son gros poêle en fonte. Ce poêle chauffait bien. Il allait nous être utile pour faire cuire du pain.

Je connaissais personnellement Élie Blake. Il m'avait déjà dit de me rendre à sa cabane si j'étais mal pris avec ma famille. Il avait ajouté qu'il gardait de la farine dans des chaudières, justement à l'intention des visiteurs qui pourraient en avoir besoin.

Alors les femmes firent du pain. TSHISHENNU n'était pas encore arrivé. Il allait très lentement et nous suivait toujours de très loin. Il était bien mal en point.

Lorsqu'il arriva au campement, mon grand-père le mit en garde: «Je sais que tu as très faim. Mais tu ne dois pas manger trop. Dans ta condition, tu vas te rendre plus malade encore si tu manges trop. Tu paralyseras complètement et tu auras une mauvaise diarrhée. Si tu paralyse, alors nous devons te transporter en surplus de nos bagages. Cela, il faut l'éviter».

Nous étions tous assez bien portants. Il n'y avait que TSHISHENNU de vraiment mal en point. Il n'avait pas besoin de manger beaucoup pour avoir la diarrhée, puisqu'il l'avait déjà. Alors nous avons donné du pain en petite quantité à TSHISHENNU. Il savait maintenant qu'il aurait du pain jusqu'à Northwest River.

Petit à petit, étape après étape, nous sommes arrivés à la mer. TSHISHENNU était sauvé et il devait être heureux de s'en sortir.

Dans le fond, il avait provoqué sa propre misère. Il ne travaillait pas assez. Quand il s'y mettait, c'était un bon chasseur. Mais il n'aimait pas chasser le porc-épic et revenait souvent bredouille de la chasse. Quand il travaillait beaucoup, la chance lui souriait. La plupart du temps cependant, il ne chassait pas assez.

Quelques jours plus tard, nous quitions Northwest River pour revenir dans le bois. Là, c'était les caribous qui nous intéressaient le plus. La

chasse au caribou nous éloignait du campement familial, nous les hommes, pendant quatre semaines.

En notre absence, les femmes ne souffraient pas de la faim. Elles chassaient, comme je l'ai déjà dit.

Elles abattaient des bouleaux. Vous savez que cela attire les lièvres. Alors, là où elles avaient coupé des bouleaux, elles faisaient plusieurs collets. Elles vérifiaient les filets sur le lac.

Un bon petit chien de chasse facilitait la tâche de tuer des porcs-épics et des perdrix. Ce petit chien marchait toujours en arrière du chasseur parce qu'autrement il s'épuisait rapidement à force de caler dans la neige. Un bon chien flairait constamment dans le vent. Il suffisait de le regarder souvent. S'il insistait pour aller dans une direction, c'est qu'il avait flairé quelque chose. Alors il sortait de la piste du chasseur et s'en allait lentement dans une direction qui était celle du porc-épic. Parfois le chien s'arrêtait. Il avait perdu l'odeur du porc-épic. Le vent avait changé de direction quelques instants. Le chien attendait sans bouger, le museau en l'air. Il attendait que le vent revienne en face de lui. Quand c'était fait, il repartait en avant et nous conduisait vers un arbre où le porc-épic s'était réfugié.

C'était ça un bon chien de chasse. Avec un tel chien, un chasseur avait plus de chance. Mais il fallait que le chien y mette du sien. Car certains jours, un bon chien n'avait pas le goût de chasser. Il ne flairait rien et se promenait partout au hasard.

Les femmes chassaient beaucoup avec les chiens. Suivant nos conseils, elles ne s'approchaient jamais d'un terrier de porc-épic. C'est le seul endroit où le porc-épic devient un animal dangereux. Il ne fallait pas le forcer à sortir. C'était plus sage de mettre un piège sur le chemin qui conduisait à son trou.

Pendant ce temps-là, les hommes poursuivaient au loin le caribou. Nous suivions la piste des hardes en tirant nos toboggans. C'était bien de trouver une piste, mais la suivre n'était pas facile. Les caribous voyagent beaucoup. Souvent il y avait plusieurs pistes dans toutes les directions. Alors il fallait se décider. La poursuite durait plusieurs jours. Le soir, nous nous répartissions le travail. Les uns montaient les tentes et organisaient le petit campement. Les autres allaient en éclaireurs pour en savoir plus sur ce que le caribou faisait. C'était ce que je préférais, même si cela représentait de la marche supplémentaire.

Il arrivait que les éclaireurs aperçoivent finalement les caribous dans leur marche du soir. Alors ils revenaient vers le campement et annonçaient la nouvelle aux autres. Nous attendions le lendemain pour tuer les caribous.

Cette fois-là, nous avons abattu quarante-six caribous. Nous étions très heureux de cette chasse, parce qu'elle nous assurait de la viande pour longtemps. Les caribous furent tous saignés, dépecés et enfouis sous la neige. C'était facile de les enfouir sous la neige puisque celle-ci était très épaisse.

Ensuite, nous avons démonté les tentes afin de retourner avertir nos familles. À notre arrivée, on annonçait la mort des caribous et le prochain déménagement. Tous étaient heureux d'apprendre la nouvelle.

Nous avons tout transporté sur les lieux de notre chasse. Nous sommes restés là un mois. Nous y chassions les animaux payants, maintenant que le caribou était mort. Nous avons beaucoup de viande en réserve et tout allait bien. C'était le bon temps.

C'était important d'avoir de la viande. Les Anciens se nourrissaient avec de la viande. Nous aussi, nous mangions seulement de la viande et de la graisse. On était habitué. La farine, le sel, le sucre et la graisse du magasin, le chasseur essayait toujours de s'en passer. Nous en gardions le moins possible. On calculait toujours ce qu'on prenait en essayant d'en consommer très peu. Les seules choses dont le chasseur ne pouvait pas se passer pour lui-même, c'était le thé et le tabac. Nous aimions boire du thé et fumer.

Lorsque ces provisions s'épuisaient, nous descendions à Northwest River. C'était plus court que de revenir à Mingan. La plupart des trappeurs anglais de la région de Winuakapau gardaient en des réserves pour les chasseurs à court de provisions autres que la viande. Chez ces trappeurs, on trouvait du sel, du sucre, du lard, de la farine, du thé et du tabac. Nous avions besoin de ces choses pour nous, mais surtout pour nos enfants.

La meilleure chose qui pouvait nous arriver, c'était de tuer un grand nombre de caribous au même endroit. Alors, on construisait des échafauds partout, et on chassait les animaux à fourrure sans trop se déplacer.

Tuer des caribous lors des voyages avec les familles était encore mieux; les femmes se trouvaient avec nous, le travail se faisait deux fois plus vite.

Presque toutes les fois où nous y sommes allés, nous arrivions à Northwest River en janvier. Nous restions là quinze jours, parfois un mois. À la fin du mois, nous nous préparions à revenir vers Mingan.

Au mois de mars, nous étions à peu près à mi-chemin entre Northwest River et Mingan. Là, les familles se séparaient pour quelque temps. Deux familles partaient dans une direction, deux autres allaient ailleurs. Les chasseurs discutaient de ce qu'ils aimaient mieux faire, ou de la région qu'ils préféraient.

Quelquefois, il m'est arrivé ceci. Nous étions trois familles à revenir de Northwest River. Il y avait François Nolin, qui aimait tant le thé et le tabac, et Jérôme Napish. Comme toujours, au mois de mars, nous discussions pour se séparer. Alors Jérôme et François sont partis ensemble. Je suis resté seul avec ma famille. J'aimais ça être seul. J'étais plus libre et surtout très chanceux à la chasse. Mes réserves de caribou s'épuisaient moins vite. Je calculais toujours le nombre de jours qu'il fallait pour manger l'équivalent d'un caribou. J'arrivais toujours selon mes prédictions. Mais quand les autres étaient là, Jérôme surtout, ils puisaient souvent dans mes réserves. Jérôme chassait bien et travaillait fort. J'aimais chasser avec lui. Mais lui et sa famille mangeaient énormément.

Seul, je pouvais prévoir plus facilement. Oui, j'aimais bien chasser seul avec ma famille dans le bois. Je trappais les animaux à fourrure. Car pour ce qui est du caribou, il fallait être nombreux pour le chasser. Ainsi, au mois de mars et au début d'avril, les familles chassaient chacune de leur côté. Cela durait un mois.

Nous essayions de prévoir le prix des fourrures, parce que nous avions dans l'idée de tuer assez d'animaux à fourrure pour payer ce qu'on devait au marchand à Mingan.

Je pense qu'il fallait du courage pour faire ce que nous faisons. J'ai connu des familles qui revenaient à Mingan complètement découragées parce qu'elles ne trouvaient pas de caribou. Sans caribou, il faut manger son pain et ensuite il faut retourner chercher des provisions au village. Mais pour avoir des provisions, il fallait tuer des animaux à fourrure. Pour tuer ces animaux à fourrure il fallait d'abord tuer des caribous. C'était le caribou le plus important. Sans le caribou, personne n'aurait eu la force de travailler comme on le faisait.

Le caribou donne de la force, du courage. Il est difficile à trouver. Mais il faut le trouver. Les familles se décourageaient faute de trouver le caribou.

Quand on croisait une piste de caribou, il fallait la suivre jusqu'au bout, même si la piste était très vieille. J'ai suivi des pistes de caribou vieilles de plusieurs jours. Je m'obstinais à les suivre jusqu'au bout. Celui qui ne faisait pas cela se décourageait et perdait ses chances. C'est la raison pour laquelle on entendait parler des familles qui revenaient à Mingan pendant l'hiver.

Tous les membres de la famille devaient travailler très fort. Ma grand-mère KUKUMINASH passait ses journées à chasser le porc-épic. Elle se faisait accompagner d'une petite fille. Elle a chassé comme ça jusqu'à sa mort. Elle a ramené des porcs-épics jusqu'à son dernier jour. C'était comme ça une femme dans le bois.

Le temps doux revenait au mois d'avril. C'était l'époque de la loutre et du castor. Les inondations et la montée de l'eau obligeaient le castor à se réfugier dans sa cabane. L'eau montait tellement que le castor devait amincir par le haut les parois de sa maison s'il voulait rester au sec. Il amincit continuellement les murs, à un point tel qu'il fait des trous dans sa cabane. C'est facile alors de mettre des pièges en plein dans sa maison. On peut même le tuer à la carabine. C'était toute une chance de tuer comme ça plusieurs castors. C'était payant.

À la fin du mois d'avril, les familles se retrouvaient au point de rendez-vous, c'est-à-dire là où nous nous étions quittés en mars. Le printemps arrivait. La neige fondait.

C'est impossible de souffrir de la faim au printemps. Il y a tellement d'animaux à tuer. Mais il faut se méfier de la glace et des rivières. En général, nous nous trouvions au nord du lac Brûlé à cette époque de l'année. Nous descendions vers Mingan plusieurs familles ensemble. Nous faisons cela pour nous entraider en cas d'accident. Les rivières sont dangereuses et si un canot chavire dans l'eau glacée, il faut s'aider.

S'il nous en manquait, on chassait encore les animaux à fourrure en redescendant sur Mingan.

On se rencontrait plusieurs familles puisque toutes revenaient vers Mingan au mois de mai et que nous empruntions toujours le même chemin.

Le printemps, c'est le temps du poisson et de l'outarde. C'est une belle période dans l'année. Mais à tous les printemps, nous manquions de farine, de thé et de tabac. Nous le supportions en sachant que nous approchions du village.

Il y avait au village une sorte de thé que vendait Monsieur Lawson, le marchand. C'était du thé bleu. Ce thé était mauvais. Il avait un goût salé. Monsieur Lawson me demandait souvent si j'aimais ce thé. Je lui disais que jamais je n'avais goûté un thé si mauvais au goût.

Même au printemps, quand on manquait de toutes les provisions du magasin, je trouvais le thé bleu très mauvais.

Mon histoire se termine ici.

VII — À propos des anciens, du travail d'autrefois et de la tradition

Je vais vous raconter maintenant comment les très vieux Indiens, les Anciens, s'y prenaient pour tuer les animaux.

La loutre vit dans les ruisseaux. Je plantais des piquets de bois dans le ruisseau pour faire obstacle à la loutre. Je faisais comme si je voulais rétrécir son chemin. La loutre suivait les deux rangées de piquets qui allaient en se rétrécissant, en se rapprochant l'une de l'autre. Au bout, il n'y avait de l'espace que pour la loutre et c'est là qu'on posait un piège en bois.

Le castor aussi se prenait avec une trappe en bois. Ce n'était pas très difficile.

Souvent le castor ne se prend pas avec un piège en fer. C'est un animal difficile à piéger. Il arrivait à plusieurs reprises que le castor se sauve avec le piège, ou que le piège se déclenche sans que le castor y mette la patte comme il le fallait. Les anciennes méthodes étaient bien meilleures pour prendre des animaux, mais elles exigeaient beaucoup plus de travail.

La façon la plus efficace pour prendre un castor, c'était au filet. J'ai souvent fait ça, moi. Il fallait barrer un coin de lac, la baie de la décharge, là où le castor aime faire sa cabane. Comme pour la loutre, il faut diriger le castor vers le filet. On lui faisait un chemin avec des rangées de piquets.

Un jour, j'avais trouvé une cabane de castor. C'était une bonne place pour le prendre au filet. Dans la soirée, j'ai fait le chemin avec des piquets. Ensuite, pendant la nuit, j'ai fabriqué le filet.

Il fallait fabriquer le filet la nuit parce que c'est la nuit que le castor travaille. Le jour, il dort et il rêve au filet qu'on a fait pour lui. Les Anciens disaient cela et je pense bien que c'est vrai.

Une fois le filet bien à sa place, je suis parti sur le lac avec mon chien. On trouvait tous les terriers du castor et on les détruisait. Il ne restait qu'une sortie au castor et c'était le filet. J'avais détruit plusieurs sorties lorsque quelqu'un me cria que le castor se prenait dans le filet. Vous voyez comme c'était facile. J'avais appris ces méthodes de la bouche des vieux qui eux aussi l'avaient appris par d'autres vieux. Les loutres aussi se prenaient au filet. Les vieux disaient que la loutre et le castor

n'essaient jamais de couper le filet avec leurs dents. Et c'était bien vrai. Ils étaient ingénieux et connaissaient bien des choses, les Anciens.

Mais pour réussir avec les méthodes des Anciens, il fallait y croire. Il fallait avoir confiance. Chacun avait ses choses à lui pour monter dans le bois. La seule chose que je n'ai jamais faite, c'est de prendre la loutre au filet. Oui, les vieux chassaient comme cela et nous avons fait comme eux.

Les vieux n'étaient pas tous des magiciens et ils ne passaient pas leur temps dans la tente tremblante. Ils travaillaient très fort pour survivre et ils se débrouillaient pour trouver la nourriture. J'ai fait comme eux jusqu'au jour où je suis venu pour de bon à Mingan. C'était un travail de tous les instants. Le chasseur ne voyage pas en ligne droite sans s'arrêter. Il est toujours à l'affût de quelque chose. Le caribou et les autres animaux ne se laissent pas prendre par celui qui néglige sa chasse. Dans le bois, il faut penser au caribou à tous les instants.

À ce propos, je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée. J'avais acheté un couteau de chasse à Northwest River. C'était pour dépecer le caribou.

Une fois revenu dans le bois, je fis un rêve pendant la nuit. Dans mon rêve, il y avait des pistes de caribou qui passaient près de ma tente. Puis une voix me demanda mon couteau. Cette voix se transforma en un chant. Oui, quelqu'un chantait au loin. «C'est le caribou qui chante». Oui, c'était bien le caribou. Cela, personne ne devrait en douter.

Ce rêve faisait partie de la chasse. Je pensais à la chasse même la nuit en dormant.

À l'aube je me suis levé. J'étais avec Sylvestre Nolin. Je lui ai dit: «Quelqu'un chante là-bas, tout près». Alors nous y sommes allés sans attendre. Nous nous sommes dirigés vers un lac que je connaissais. Dans mon rêve, le caribou chantait sur ce lac.

La distance était courte. Bien avant d'être en vue du lac, je commençais à mettre des balles dans ma carabine. Car je savais que le caribou serait là. En arrivant au lac, on vit plusieurs pistes de caribou. Tout autour du lac, les caribous avaient pelleté la neige en plusieurs endroits avec leurs pattes. Ils faisaient cela pour trouver à manger. Quelques-uns de ces trous étaient très vieux. D'autres étaient très récents.

Le caribou était là, au beau milieu du lac. Il était gras, il était beau. Bien sûr que c'était lui, ce gros mâle, qui avait chanté la nuit dernière. J'ai tiré deux fois pour le tuer car il était loin et il courait bien. C'est bien le second coup qui l'a achevé.

Il y avait un Indien dans les environs. Il entendit mes coups de feu et déboucha rapidement sur le lac. On le vit venir de loin. C'était mon grand-père Damien. Il arrivait de la rivière NASKUEIKAN. En réalité, son campement se situait plus haut que cette rivière, précisément à KANETINAT.

En nous voyant, il nous dit: «Les caribous sont nombreux à KANETINAT, mais nous n'en avons pas tué un seul encore. Nous savions qu'il y avait un caribou ici et j'ai déjà envoyé Jérôme pour le tuer. Mais Jérôme ne l'a jamais trouvé. Maintenant je vois que c'est toi qui l'a tué».

Oui les choses se passaient comme ça autrefois. Le caribou vivait seul dans ce lac depuis le début de l'hiver. Personne ne réussissait à le trouver. C'est mon rêve qui m'a permis de le tuer et ce caribou-là, c'est moi qui devait le tuer.

Les vieux comprenaient la chasse par les rêves. Ils étaient tous comme ça. Dans les rêves ou dans la tente tremblante, le caribou parlait au chasseur. Il aidait le bon chasseur. Mais la magie, ce n'est pas tout. Un magicien peut souffrir de la faim. Sa propre magie peut lui attirer de la malchance.

Pour combattre la malchance, les Anciens faisaient des festins de caribou. J'ai moi-même participé souvent à ces festins.

Quand le caribou était tué, on installait le campement près du lac où nous leur avions fait la chasse. Ensuite, les chasseurs choisissaient, parmi les caribous morts, le plus beau et surtout le plus gras. C'était presque toujours une femelle.

Alors le festin commençait. On faisait bouillir la graisse dure du caribou avec la poitrine. Ce qui bouillait dans le gros chaudron était vraiment très gras. Les Anciens mangeaient beaucoup de graisse et ils ne craignaient jamais de trop en manger. Moi, je n'ai jamais aimé manger de telles quantités de graisse en une seule fois. Mais il le fallait bien. Les Anciens, eux, mangeaient toute la graisse.

Les femmes apportaient la peau du caribou à l'intérieur de la tente. Elles la trempaient dans l'eau. Puis elles la tordaient et l'égouttaient. Il ne devait pas rester de trace de sang sur la peau.

Ensuite, elles plantaient un grattoir de bois à l'intérieur de la tente. Pendant ce temps, les autres grattaient ce qui restait de viande sur les os. Il y a seize os longs dans un caribou. La tête tournait au-dessus d'un feu. Selon la tradition, il fallait absolument manger tout le caribou pendant le festin. Bien sûr, quand on était nombreux, ça allait bien.

Il fallait absolument tout manger, même le foie du caribou. On pilait le foie qui devenait presque liquide. On y ajoutait de la graisse, un peu de sucre si on en avait. Chacun avait sa portion. Le festin se terminait là-dessus. La fin d'un semblable festin augurait un avenir chanceux.

Comme nous, les Anciens chassaient les animaux à fourrure. Ils en prenaient beaucoup. Ils n'étaient pas toujours en train de festoyer. Ils chassaient tous les animaux. Je sais que les Anciens aimaient beaucoup manger de grosses quantités de graisse. Durant un repas, ils mangeaient beaucoup de viande et de graisse. Moi je préfère manger peu pour ne pas trop souffrir durant les pénuries.

Autrefois les femmes travaillaient très rapidement sur les peaux de caribou. La nuit qui suivait un festin, les femmes se réunissaient pour gratter et assouplir la peau du caribou. Ce travail durait toute la nuit et il devait être terminé avant l'aube. Car avant que le soleil ne se lève, les femmes sortaient la peau dehors. Les quatre coins de la peau étaient peints en rouge. S'il restait un peu de graisse du caribou, il fallait aussi la manger avant l'aube.

La peau passait la journée à l'extérieur. Nous faisons la teinture rouge avec des plantes cueillies l'été précédent. Dans la soirée, quand on allait reprendre la peau, les taches rouges s'étaient agrandies. C'était le sang du caribou et cela augmentait nos chances de le tuer.

Moi, j'ai vu ces choses. Elles sont véridiques. Il fallait faire ces choses sinon le caribou restait introuvable. Le chasseur qui respectait la viande de caribou avait de la chance dans ses chasses. Celui qui gaspillait, qui laissait négligemment de la viande de caribou sur la neige, ou dont les chiens mangeaient du caribou, celui-là devait s'attendre au pire.

Lorsque la chance accompagne un chasseur, ce n'est jamais pour toujours. Le chasseur doit savoir cela. Le surplus de viande doit toujours se trouver sur un échafaud, très bien abrité avec des toiles et des branches de sapin.

Le fruit de la chasse est précieux. Le gaspiller est un acte grave. Ceux qui ont prétendu que la chance les accompagnerait toujours et qu'ils ne

manqueraient jamais de viande, ceux-là sont morts de faim. Le gaspillage et le manque de prévoyance ont toujours provoqué la famine. Les choses ne se passèrent jamais autrement dans le bois.

Autrefois, très loin dans le bois et ici à Mingan, il y avait de nombreux caribous. Aujourd'hui, ils sont rares. Voilà bien longtemps, dans le bois, j'ai rêvé à ce qui arrive aujourd'hui. J'ai toujours su que le caribou en viendrait à disparaître un jour. Il n'y a plus un seul caribou dans les environs du lac Magpie. C'était pourtant un endroit reconnu pour l'abondance du caribou.

Les vrais coupables sont les chasseurs blancs qui ont toujours chassé comme les mauvais Indiens. Ils n'ont jamais respecté le caribou. Le chasseur blanc tue le caribou et s'en va avec les meilleurs morceaux. Il gaspille le reste en l'abandonnant sur la glace du lac. Si le caribou disparaît aujourd'hui, c'est à cause du chasseur blanc qui n'arrête pas de gaspiller. Le caribou lui fait la même chose qu'à nous. Si on n'y fait pas attention, il se fait rare.

Les Anciens répétaient souvent: «Ne gaspillez jamais la viande du caribou, car il est protégé par un esprit. Oui, le caribou obéit à son maître PAKASSIK. Si les familles laissent traîner des pattes de caribou, si les chiens mangent du caribou, alors les Indiens souffriront». J'ai très souvent entendu ces phrases-là. À ce sujet, il y a une vieille histoire qui s'est passée voilà très longtemps.

Des chasseurs tuèrent huit caribous. C'était durant la première chute de neige de l'hiver. Ils prirent quelques morceaux de viande et revinrent au campement en laissant les caribous où ils étaient. Ils se disaient qu'ils viendraient les chercher plus tard. Ils attendaient que les lacs soient gelés pour faciliter le transport et raccourcir le voyage. Ils avaient même préparé un chemin.

Ces chasseurs étaient au nombre de quatre et les familles les accompagnaient. L'un d'eux était un magicien.

Cela faisait longtemps maintenant que les caribous étaient morts, et les chasseurs remettaient toujours à plus tard le transport de la viande.

Un jour, deux des quatre chasseurs, les plus vieux du groupe, se mirent à parler de la viande de caribou qu'ils avaient laissée là-bas. Le plus vieux dit: «J'ai le pressentiment que tout cela va nous attirer de gros ennuis». Ces chasseurs-là étaient de vrais hommes de l'intérieur des terres. L'un des vieux se surnommait WATSEKAT.

Ils décidèrent de dresser une tente tremblante pour en savoir plus long. Ils firent la cérémonie durant la soirée. Ils montèrent une petite tente à l'intérieur de la tente familiale. Alors, le shaman entra à l'intérieur de la tente tremblante et tous les autres se rassemblèrent autour. Tous ceux-là entendirent PAPAKASSIK, le Maître du caribou, faire son entrée dans la tente. Il était de fort mauvaise humeur à cause du gaspillage de huit caribous. Je comprend sa colère puisque les chasseurs avaient tué ces caribous depuis près d'un mois maintenant, et la viande était toujours là-bas. Ils auraient dû la ramener bien avant, d'autant plus qu'ils avaient déjà préparé un chemin dans le but de la transporter.

Dans la tente tremblante, le Maître du caribou tint le discours suivant: «Mais qu'avez-vous donc fait? Je vous donne de la nourriture et vous ne la prenez pas. Vous la laissez traîner sur le lac ou n'importe où pendant presque un mois».

L'esprit du caribou parlait par la bouche du shaman. WATSHEKAT, le plus vieux de tous, disait avoir très peur et il exhortait les autres à aller chercher cette viande dès la journée suivante.

Je pense qu'ils auraient dû transporter cette viande bien avant, en la mettant dans des sacs de toile sur leur dos comme faisaient tous les Indiens dans le bois.

Le Maître du caribou, par la voix du shaman, continua ainsi son discours: «Vous pourriez au moins ramener les os du caribou pour vous en faire de la graisse. Vous pourriez au moins ramener les peaux des caribous pour fabriquer de la babiche. Vous pourriez aussi ramener les têtes des caribous qui sont si bonnes à manger. Il est important que vous fassiez de la graisse. Il faut que tout soit prêt demain et je tiens à ce que toute la graisse soit consommée après-demain. Vous arrangerez les plus belles peaux des femelles. Quand vous l'aurez préparée, je vous donne une journée pour manger la graisse des huit caribous morts. Vous en mangerez jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien».

WATSHEKAT avait de plus en plus peur. La graisse de huit caribous équivalait à remplir une chaudière de vingt livres.

Le Maître du caribou continua: «Vous pouvez laisser la viande là-bas. Mais il faut bien la préparer et l'enfouir sous la neige. Vous irez la chercher plus tard. Mais quant à la graisse, il est absolument obligatoire de la manger au plus tôt. Si vous ne le faites pas, il vous arrivera à tous quelque chose de très grave».

Selon WATSHEKAT, la voix de PAKASSIK était terrifiante et tous avaient très peur. Les chasseurs se mirent aussitôt à ramener les pattes des caribous et à faire de la graisse. Ils en firent une grosse quantité avec les pattes de tous les caribous. Lorsque le bouillon fut refroidi, ils jetèrent un peu de neige dans le chaudron et se mirent à manger la graisse.

Personne ne parlait. Les femmes et les enfants ne participaient pas au repas.

Il y avait tellement de graisse que cela décourageait les chasseurs. Ils avaient peur. Le repas débuta à l'aube. Les quatre chasseurs devaient avoir terminé dans la soirée. Le shaman prenait part au repas.

WATSHEKAT essayait de trouver une solution. Le soir approchait lorsque deux chasseurs abandonnèrent. Il restait encore la moitié de la graisse à manger. WATSHEKAT était aussi un shaman et c'était lui le plus vieux du groupe. Il gratta la graisse sur les parois du chaudron et ramena toute la graisse sur le gros morceau du milieu. Il se concentra en se répétant qu'il était capable de manger à lui seul toute cette graisse qui restait. «Si je ne suis pas malade, j'y parviendrai».

Il saupoudra de la poudre de viande sur la graisse et il y goûta. Les trois autres l'observaient en silence. «Je crois que je réussirai». Il se mit à manger rapidement. La graisse disparaissait au fur et à mesure qu'il mangeait. Il n'arrêtait pas. Bientôt, il n'y eût plus de graisse dans le chaudron. Il ne lui restait qu'à nettoyer le chaudron. «Il faut absolument que je garde en moi cette graisse». Il avala une dernière bouchée. Il nettoya le chaudron et recommanda aux autres de bien frotter les ustensiles avec de la mousse qu'ils devaient brûler par la suite. Les trois autres chasseurs guettaient WATSHEKAT parce qu'ils étaient certains qu'il serait malade.

WATSHEKAT leur parlait rudement. Il lanca le chaudron à l'extérieur et cria à l'intention d'un des chasseurs: «Voilà ton chaudron! Vois comme il est propre à présent». WATSHEKAT se concentrait très fort pour ne pas être malade. Il devait avoir un estomac à toute épreuve, cet homme. Mais c'était un shaman et il devait bien avoir quelque tour qui lui permettait de garder en lui une telle quantité de graisse. C'était un exploit peu ordinaire si on considère le nombre de caribous qui avait été tué et dont il avait mangé la graisse.

Maintenant le pire était fait. Les familles étaient rassurées car il n'y avait plus rien à craindre.

Dès la journée suivante, ils se mirent à transporter la viande qui restait là-bas. Ils mirent deux jours pour faire ce travail. Ensuite, une fois encore, ils dressèrent une tente tremblante.

Le Maître du caribou entra dans la tente. Il n'était pas seul. Un esprit interprète l'accompagnait, TSHIMUSHUMAPEU. Ce dernier traduisait au shaman ce que le Maître du caribou disait.

C'est d'abord le shaman qui s'adressa au Maître du caribou. «Nous avons mangé toute la graisse. Que nous arrivera-t-il maintenant? Aurons-nous de la chance?» L'esprit répondit: «Il ne vous arrivera rien. Je suis très content de votre conduite. Vous avez mangé la graisse et transporté la viande. Vous avez surtout bien nettoyé le chaudron. À partir de maintenant je vous aiderai dans vos chasses et je vous donnerai des caribous. Mais ne recommencez jamais ce que vous avez fait».

Je me demande bien pourquoi WATSHEKAT, qui était vieux et magicien, n'avait pas averti plus tôt les autres du danger de provoquer le Maître du caribou. Il est certain que WATSHEKAT connaissait toutes ces choses. Il devait savoir que le gaspillage de la viande de caribou est la pire chose que peut faire un chasseur.

Après ces événements, les quatre familles retrouvèrent une vie normale. Elles se mirent à voyager, à chasser le porc-épic et à pêcher le poisson. Lorsque les lacs viennent de geler, c'est le moment où le chasseur pêche beaucoup.

Selon ce que disaient les Anciens, il y a très peu d'ours dans la forêt. Nous ne devons jamais en tuer beaucoup. Les vieux disaient de ne jamais tuer trop d'ours.

Un jour, j'étais avec Mathias. Nous avons tué un ours la semaine précédente. Voilà que nous découvrons un autre terrier d'ours. Mathias me dit: «Laissons cet ours tranquille. Ne le tuons pas». L'ours que nous venions de tuer quelques jours auparavant nous était suffisant.

L'ours était le seul animal à propos duquel les Anciens disaient qu'il ne fallait pas en tuer beaucoup. Ils avaient probablement raison. Car l'ours est un peu un ami, il est très près de l'homme. Il a déjà passé un hiver et même plusieurs avec un Indien dans son terrier. Cet homme ne marchait pas.

Les Anciens racontaient ces histoires. On entendait beaucoup parler de celui qui a vécu avec son grand-père l'ours. Les Anciens savaient beau-

coup de choses avant d'être catholiques. Ils étaient forts et ingénieux. Ils avaient inventé et fabriquaient une sorte bien particulière de piège à castor.

Quand ils repéraient une cabane de castors, ils détruisaient tous les terriers et bloquaient toutes les issues de la cabane. Puis ils faisaient un trou de la grosseur d'un castor dans la cabane. On plaçait le piège à la sortie de cette brèche. Ce piège était en réalité une sorte d'enclos fermé. Les castors sortaient de la cabane. Ils étaient parfois cinq ou six. Le chasseur fermait la trappe derrière eux et ils étaient pris. Le plancher de l'enclos était recouvert de mousse en été. Le castor ne se doutait de rien. Un chasseur tenait le piège solidement fixé à la cabane, l'autre s'occupait de fermer la trappe. Cette chasse se faisait la nuit.

Ils étaient très malins, les Anciens. Nous avons chassé comme eux puisque nous avons appris, de génération en génération, les anciennes méthodes.

Dans ma jeunesse j'ai surtout appris en chassant aux côtés de deux Anciens. Ils étaient déjà très vieux lorsque j'étais tout jeune. Ils en savaient des choses. Le premier de ces Anciens était mon grand-père Joseph. Il se surnommait Petit Joseph. Il était très vieux mais il chassait encore. L'hiver, il sortait le castor vivant en plongeant ses mains dans l'eau glacée. Il les prenait par la queue ou les pattes. Par la suite, j'ai fait cela toute ma vie et je l'ai enseigné à mes fils. Pour prendre ainsi le castor, il faut savoir lire le mouvement de l'eau dans le trou de la glace. L'eau respire au rythme du castor. Si l'eau ne bouge pas, c'est qu'il n'y a pas de castor dans les parages. Un bon chasseur sait, par le mouvement de l'eau dans son trou, où se trouve le castor dans le lac, sous la glace. Et il sait quand il passe vis-à-vis le trou. C'est alors qu'il le sort après s'en être saisi avec ses mains. Certains chasseurs étaient très habiles. Vous voyez comme ils chassaient bien. Ils avaient beaucoup d'autres façons de tuer les animaux. Les Anciens n'aimaient pas qu'on fasse saigner le nez du castor. Ils se servaient beaucoup de pièges avec des pièces de bois pour écraser le dos du castor. On entendait de loin le bruit de la trappe quand elle se déclenchait. Ces pièges furent très utiles, le jour et la nuit. Je savais comment chasser avec ces anciennes méthodes et je l'ai souvent fait.

Un jour, je chassais avec mon grand-père Sylvestre. Nous étions seuls à chasser le castor. Thaddée et les autres étaient au campement qui n'était pas loin. Ma femme était là-bas. Il s'agissait de ma première femme,

la mère de Marie, ma fille qui est aujourd'hui l'épouse d'Edmond Napess. C'était la fin de l'automne. Le lac était petit et on travaillait en haut de la côte, sur un des barrages des castors. On avait fabriqué une trappe en bois. J'avais aussi placé un piège en fer. Un castor déclencha ce dernier piège mais il réussit à s'enfuir en amenant le piège avec lui. Il descendait vers le lac. Vous voyez bien que le piège en fer n'est pas aussi bon qu'on le dit. Je descendis la côte et j'attendis le castor venir. Je l'entendais qui faisait du bruit en frappant le piège contre les roches et les arbres. Je l'ai tué avec ma carabine.

En remontant vers le barrage où nous travaillions, mon chien trouva trois jeunes castors de deux ans qui se sauvaient. Sur le barrage, la trappe en bois fonctionnait mal parce que les pièces de bois étaient englacées. Elle déclenchait trop tôt. Mon grand-père me dit: «Nous passerons la nuit ici et nous repartirons lorsque les castors seront tués. Démonte la trappe et fais dégeler les morceaux de bois au-dessus du feu».

Le bois de chauffage était rare, mais nous sommes parvenus quand même à faire fonctionner la trappe convenablement. Au matin, nous avions tué tous les castors. Cette trappe était bien plus efficace que le piège en fer. Ce dernier s'englace encore plus que le bois. J'ai très souvent tué le castor avec une trappe en bois.

Je trouvais mon grand-père très habile. Dans toute sa vie, il n'avait presque pas utilisé le piège en fer. Je pense même qu'il n'en possédait pas. Il faut aussi penser que les pièges en fer sont très lourds à transporter sur de grandes distances.

Oui, j'ai connu les Anciens et ils m'ont enseigné bien des choses. Dans mon temps, tous les chasseurs avaient appris d'eux. Mon grand-père, Petit Joseph, lui qui était si habile, me parlait souvent de son oncle. Il disait que cet oncle avait été le meilleur chasseur qu'il avait connu. Il se surnommait MISTAKAU. J'avais encore un autre grand-père qui, lui aussi, m'a enseigné les anciennes méthodes. Il s'appelait KASHUPE. Il était très savant lui aussi. Ils étaient comme ça, les Anciens.

Ils pouvaient chasser la loutre en sondant la glace et en repérant les trous d'air. Je vous dis que les Indiens les plus habiles dans cette façon de chasser la loutre, c'était les Indiens de la toundra.

C'est PASHIN qui racontait cela car il avait chassé un hiver avec eux. PASHIN racontait souvent cette histoire à mon grand-père et j'écoutais ce qu'il disait. Alors qu'il chassait avec les Indiens de la toundra, il se

demandait comment ils feraient pour prendre des loutres avec une méthode aussi inusitée.

PASHIN écoutait les Indiens de la toundra parler et il les observait. Comme ça, il apprenait. Les Indiens de la toundra sondaient la surface de glace d'un grand lac. Ils frappaient la glace avec des perches et la loutre se sauvait sous l'eau. Ils dirigeaient la loutre. Plus loin, ils avaient fait des trous dans la glace et ils essayaient d'envoyer la loutre dans cette direction. Quand elle passait là, elle devait absolument venir respirer à la surface et elle utilisait les trous où les chasseurs l'attendaient.

PASHIN disait que cette chasse était très efficace sur un grand lac tandis que, sur un petit lac, la loutre finissait toujours par s'en sortir. Elle se cachait dans un terrier et prenait le bois sans que les chasseurs le sachent. Sur un grand lac, les Indiens de la toundra réussissaient toujours à prévoir vers quel rivage la loutre essayait de se diriger. Mais la loutre ne pouvait pas s'y rendre sans venir respirer à la surface. C'était facile de la tuer.

Avec PASHIN, mon grand-père utilisait cette méthode et ils réussissaient. Comment les Indiens de la toundra avaient-ils trouvé une telle méthode? Eux ne chassaient jamais la loutre au filet. Moi non plus je ne l'ai jamais fait. Mais j'ai vu mon grand-père le faire.

Il bloquait un ruisseau sur sa largeur en plaçant un morceau de bois à la surface de l'eau. Le filet était sous l'eau, attaché au morceau de bois.

La loutre nage sous l'eau. Elle arrive au morceau de bois et au lieu de passer par-dessus, elle plonge pour passer dessous. Elle se prend ainsi dans le filet. La loutre fait toujours cela.

Mon grand-père me disait qu'ils prenaient surtout les couples de loutres avec des filets.

Le castor est fort. Il lui arrivait de se déprendre d'un filet s'il se débattait suffisamment. La loutre, elle, ne s'échappait jamais. Les Anciens chassaient de cette façon.

C'est la trappe en bois qu'ils utilisaient le plus. On faisait des trappes identiques pour la loutre et le castor, sauf que l'intérieur de la trappe était de quatre pouces plus large pour le castor. De plus, toujours pour le castor, la pièce de bois qui devait lui tomber sur le dos était placée plus haut. Le castor a le dos rond et il est lent. La loutre est rapide et pour la prendre, la pièce de bois devait tomber rapidement. Autrement,

elle aurait pu passer avant même que le morceau de bois ne tombe, même si la trappe se déclenchait normalement.

Tuer ainsi des animaux est un travail très impressionnant. Nous étions très fiers de voir un castor se faire prendre dans nos trappes en bois. Mon plus grand exploit avec cette méthode fut de prendre deux loutres en même temps avec une seule trappe. Elles couraient côte à côte. La première reçut le bois sur le dos, l'autre sur la tête.

Voilà comment chassaient les Anciens. Nous avons fait comme eux parce que leurs méthodes étaient bonnes. J'ai très souvent chassé à la manière des Anciens et ça marchait très bien. Les autres chasseurs firent comme moi.

Mon grand-père m'enseigna à prendre l'ours avec une trappe au lac Manitou, près d'ici. Je trouvais le mécanisme du déclencheur très compliqué. Alors, on a fabriqué une trappe à ours. Il y avait un appât sur le déclencheur. C'était des rognons de castor. L'ours arriva et pénétra dans la trappe. Avec sa patte avant, il toucha aux rochons et actionna le déclencheur. Mais notre trappe était mal faite. Au lieu de lui tomber sur le dos, le morceau de bois lui tomba sur la patte arrière. Mon grand-père me dit: «J'ai placé le morceau de bois trop haut». En plus, l'ours se tenait debout dans la trappe. Le bois ne pouvait pas lui tomber sur le dos. En réalité, le morceau de bois lui est tombé sur le dos mais puisqu'il était debout, il l'a reçu sur la jambe. Il était pris tout de même. Mais il était loin d'être mort. Il regardait droit devant lui et on voyait que sa jambe lui faisait mal. Il avait la volonté de s'en sortir. Il devait se dire: «Je suis sauvé si je me dégage la jambe.» Mais il était bien pris. Il se débattait désespérément. Il brisait tout ce qu'il pouvait toucher. Il creusait des trous devant lui. Il déracinait des petits arbres.

Mon grand-père avait placé deux grosses pierres pour empêcher les morceaux de bois de rouler. Sans cela, il est bien certain que l'ours se serait dépris.

Il mordait les montants de bois. À bout de force, il mourut. C'était un ours très gros. S'il avait reçu les pièces de bois sur le dos, il serait mort sans souffrir. Ces pièces de bois étaient très lourdes. Lorsque c'était bien fait, tout cela était très efficace. Les Anciens travaillaient bien.

La vie des Anciens était très différente de celle des Blancs. Regardez comment les Blancs vivent aujourd'hui.

Lorsque j'étais jeune, on chauffait les tentes avec un feu de roche. Nous n'avions pas encore de petit poêle de tôle. Les Blancs avaient déjà des poêles à deux ponts dans leurs maisons.

Autrefois, ici à Mingan, sur le bord de la mer, il y avait de nombreux vestiges de ces feux. On voyait les roches dont on se servait quand on campait ici. Je ne sais pas si vous n'en avez jamais vu une. Il y en avait partout dans le bois, surtout dans les endroits faciles d'accès en canot où on campait fréquemment. Oui, dans les anciens campements, on trouve toujours la trace d'un feu de roche.

Faire un bon feu de roche en hiver était difficile, mais c'était important. Pour qu'une roche chauffe très bien, il fallait la laisser refroidir. Ensuite on prenait le petit chien de chasse qui se tenait avec nous dans la tente, et on traçait des lignes sur la roche avec les griffes du bout d'une patte du chien.

Ensuite, on rallumait le feu pour réchauffer la roche. Une fois redevenue très chaude, la roche éclatait le long des lignes que la patte du chien avait tracées. On frappait avec des bâtons sur ces lignes. Les Anciens enseignaient cela. Effectivement, la roche chauffait mieux que jamais. C'était très bien.

J'ai vécu dans la tente de mon grand-père ainsi. C'est la roche qui nous réchauffait. Nous étions très confortables et il ne faisait jamais froid. Avec les petits poêles, les vieux avaient toujours froid. Mais autrefois, avec le feu de roche, c'était plus chaud dans les tentes, même par les très grands froids.

La braise et les tisons faisaient de drôles de lueurs à l'intérieur de la tente. C'était très beau. C'était notre lumière.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
PRÉSENTATION	7
PREMIÈRE PARTIE	
I Souvenirs de Jeunesse (1895)	13
II Les Grandes Chasses au Caribou; les longs voyages de Mingan à Northwest River (1925)	17
III Un hiver dans la région de Winuakapau — Description des portages entre le lac Brûlé et la rivière St-Jean (1930)	30
IV L'abondance des caribous dans les environs du lac Atikonak — Rencontres avec les gens de Sept-Îles (1935)	53
SECONDE PARTIE	
V Réflexions sur la présumée paresse des Indiens: préjugés sur la misère et l'ignorance	91
VI La vie quotidienne dans le bois. Commentaires sur l'habileté et la persévérance des hommes et des femmes	101
VII À propos des Anciens, du travail d'autrefois et de la tradition	118

Série ARCHITECTURE

Maisons et églises du Québec
(XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles)

Hélène Bédard

Les églises de Charlesbourg

Luc Noppen et John R. Porter

La fin d'une époque

Luc Noppen, Claude Thibault et

Jos.-P. Ouellet, architecte

Pierre Filteau

Comment restaurer une maison
traditionnelle

Georges Léonidoff, Vianney Guindon
et Paul Gagnon

Notre-Dame-des-Victoires à la
Place Royale de Québec

Luc Noppen

Série ARTS ET MÉTIERS

La poterie de Cap-Rouge

Michel Gaumond

Jean-Baptiste Roy-Audy

Michel Cauchon

Les tabernacles anciens du Québec
(des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles)

Raymonde Gauthier

Premiers peintres
de la Nouvelle-France, tome I

François-Marc Gagnon et
Nicole Cloutier

Disciple de Saint Crépin

René Simard, artisan-cordonnier

Yvan Chouinard

Série CULTURES AMÉRINDIENNES

Carcajou et le sens du monde
(récits montagnais-naskapi)

Rémi Savard

Tshakapesh (récits montagnais-naskapi)

Madeleine Lefebvre

Ma femme, ma hache et
mon couteau croche

Normand Clermont

Série PLACE ROYALE

La Place Royale, ses maisons, ses habitants

Michel Gaumond

Place Royale, Its Houses and Their Occupants

Michel Gaumond

À la découverte du passé
(fouilles à la Place Royale)

Michel Lafrenière et
François Gagnon

Série HISTOIRE

Le siège de Québec (1759)
par trois témoins

Jean-Claude Hébert

The Siege of Québec in 1759

Three Eye-witness Accounts

(Version anglaise du précédent)

Jean-Claude Hébert

L'invasion du Canada

par les Bastonnais

(Journal de M. Sanguinet)

Richard Ouellet et
Jean-Pierre Therrien



MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

BNQ



000 467 113

ISBN 0-7754-2743-8